

**SAS [009] – A
l'ouest de
Jérusalem**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SAS 9



A L'OUEST DE JERUSALEM

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S n°9

À l'Ouest
de Jérusalem



PRESSES DE LA CITÉ

Clifton Carter regarda sa montre et soupira : encore sept minutes de garde devant cette foutue porte. Il allait rater la prochaine navette pour Washington D.C.[1] et poireauter une demi-heure pendant que Tina piafferait d'impatience au terminus des bus. Foutu métier ! Il avait signé des deux mains quand on lui avait proposé, à lui, simple appelé, de passer son temps de service à la garde des bâtiments de la Central Intelligence Agency, à Langley. Comme il habitait la Virginie, c'était le rêve : chaque week-end, il était chez lui. Mais les semaines ! Les tours de garde duraient quatre heures. Le travail de Clifton consistait à saluer impeccablement les civils et les militaires qui descendaient des Cadillacs de sept mètres de long, ou des Lincolns, et à leur ouvrir la porte de verre blindé du grand hall où des huissiers de la C.I.A. les recevaient. Il n'échangeait jamais un mot avec personne, et il ne se passait jamais rien. L'incident le plus important des deux derniers mois était la chute d'un porte-documents tenu par un Amiral légèrement gâteux.

Heureusement, en cette fin juillet, le temps était clément et la nourriture passable !

Clifton regarda encore sa montre : plus que trois minutes avant deux heures. Avec un peu de chance, la relève allait lui faire gagner une minute. Pas de voiture en vue, personne à saluer. Encore une journée de tirée !

Il s'appuya à un arbre et laissa son regard errer sur la paroi du grand building d'acier et de verre, qui réfléchissait les rayons du soleil. Personne ne venait jamais aux fenêtres car le building était entièrement climatisé et, de toute façon, les règles de sécurité interdisaient qu'on les ouvre : des papiers secrets auraient pu s'envoler et être ramassés par de méchants espions...

Le regard de Clifton Carter atteignit le ciel bleu et redescendit lentement. Pour tuer ses deux dernières minutes, il commença à compter toutes les fenêtres à partir du dix-septième étage, celui des huiles. À la troisième fenêtre, il s'arrêta, la bouche ouverte : le panneau inférieur venait de se soulever et une tête d'homme se penchait en avant. Le soleil se refléta dans des lunettes et éblouit Clifton. Machinalement, il quitta l'appui de son arbre.

— Ça alors, fit-il tout haut, les grands chefs prennent l'air. Mais son sourire s'effaça instantanément :

— Nom de Dieu !

Là-haut, l'homme était en train d'enjamber paisiblement la fenêtre après avoir remonté complètement la partie inférieure de la guillotine. Déjà, une de ses jambes pendait dans le vide.

— Nom de Dieu, répéta Clifton Carter, paralysé de surprise et d'horreur.

Son cœur faisait des sauts dans sa poitrine. Il hurla pour attirer l'attention des gardes à l'intérieur du hall. L'un d'entre eux leva la tête, surpris. Frénétiquement, Clifton lui fit signe de sortir. L'autre franchit la porte en courant. Clifton releva la tête vers la fenêtre.

L'homme était maintenant assis sur le bord, les deux pieds dans le vide. Clifton hurla, de toute la force de ses poumons, oubliant tout respect :

— Eh ! vous, vous êtes dingue ou quoi ?

Sa voix ne devait pas dépasser le dixième étage. Sans trop savoir pourquoi, il dégaina son lourd 45 automatique réglementaire et le brandit vers la petite silhouette, vociférant et gesticulant. Le garde du hall arriva près de lui, leva la tête, eut une exclamation étouffée et rentra dans le bâtiment en courant pour se ruer sur un téléphone. Toute la scène n'avait pas duré dix secondes. Complètement affolé, posant son Colt par terre, Clifton Carter mit ses mains en porte-voix et hurla, à se faire péter les poumons.

— Ne sautez pas !

À la fenêtre il y eut un léger mouvement. Plus tard, Clifton Carter soutint que l'homme lui avait fait un geste apaisant de la main. Il se pencha en avant et sembla rester immobile une fraction de seconde. Puis, brutalement, il fonça vers le sol à une vitesse vertigineuse.

Pétrifié, Clifton Carter sentit une nausée lui tordre l'estomac. Il vit tournoyer lentement le corps, effectuer presque un saut périlleux et se retrouver assis glissant toujours le long de la paroi de verre. Alors il colla ses mains à ses oreilles, ferma les yeux et hurla. Le choc le fit tressaouter une fraction de seconde. Il eut l'impression que s'était lui qui était tombé, ressentit la douleur dans tous ses os. Tremblant comme une feuille, il ouvrit les yeux et regarda autour de lui : l'homme était étendu sur le dos, complètement disloqué, la jambe gauche repliée en trois morceaux, un bras sous le torse, au milieu du frais gazon qui entourait le building.

Des gens couraient dans le hall. Surmontant sa répulsion, Clifton s'approcha. C'était la première fois qu'il voyait un cadavre de près. Au moment où il se penchait, les portes de verre blindé glissèrent rapidement, interdisant toute sortie. Clifton n'entendait plus de cris, voyait seulement les visages anxieux écrasés contre les lourdes glaces. Il était seul avec le corps ; il se pencha, retenant une nausée, et esquissa un signe de croix. L'arrière du crâne était en bouillie mais le visage intact, à l'exception des lunettes qui avaient disparu. Clifton

resta pétrifié pour la seconde fois : le visage qu'il avait devant lui était celui de Foster Hillman, le chef tout-puissant de la C.I.A., l'un des hommes les plus puissants des U.S.A. Une douzaine de fois, il l'avait vu entrer et sortir.

Il n'eut pas le loisir de le contempler plus longuement. Une poigne solide l'écarta brutalement. Velu comme un gorille, en manches de chemise, l'adjoint de Hillman, le général Radford, se pencha sur le corps. En dépit de son visage impassible, sa paupière gauche sautait imperceptiblement, dans un tic nerveux.

— Bon sang de bon sang, il a eu une crise de folie, entendit Clifton avant de s'évanouir.

*

* *

Contrôle rouge à contrôle central : Le circuit Nol ne fonctionne plus. Depuis 15 heures 43. Il est 15 heures 44.

Contrôle central à contrôle rouge : Je fais vérifier les circuits. Un fusible a dû sauter quelque part. Cela arrive. Rappelez-moi.

Contrôle rouge à contrôle central : Il est 15 heures 50. Le circuit n°1 ne fonctionne toujours pas. Tout le reste est O.K.

Contrôle central à contrôle rouge : Il devrait fonctionner. Les circuits sont bons jusqu'à la fin. Je viens de recevoir la fiche. Vérifiez vos arrivées.

Contrôle rouge à contrôle central : Il y a longtemps que c'est fait. Tout est O.K. Que dois-je faire ?

Contrôle central à contrôle rouge : Rien. Je m'en occupe. Prévenez-moi si le circuit se rétablit.

Contrôle rouge à contrôle central : Sûr. Mais il y a quelque chose de bizarre.

Contrôle central à Sécurité 1 : Le contrôle rouge n°1 ne fonctionne plus depuis dix minutes environ. Sans raison apparente. Que devons-nous faire ?

Sécurité 1 à contrôle central : Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? Je ne suis pas électricien. Débrouillez-vous.

Contrôle central à Sécurité 1 : Sir, vous n'avez pas compris. La panne vient de l'intérieur du bureau. Comme si M. Hillman avait débranché lui-même l'appareil...

Sécurité 1 à contrôle central (après une hésitation) : C'est tout à fait impossible. Il doit y avoir une panne quelque part.

Contrôle central à Sécurité 1 : Notre électricien est formel. L'appareil a été débranché de l'intérieur du bureau. On a ôté le fusible.

Sécurité 1 : M. Hillman a dû faire une fausse manœuvre. Il est

complètement impensable qu'il ait agi volontairement. Je me mets en rapport avec son bureau. Je vous rappelle.

Contrôle central : Faites vite.

Sécurité 1 à poste 2211 : Ici, l'officier de Sécurité, puis-je parler au général Radford. Urgent.

Poste 2211 à contrôle central : Ici, Radford, qu'est-ce qui se passe ?

Sécurité 1 à poste 2211 : Probablement rien, Sir. Mais le contrôle rouge me signale que le bureau de M. Hillman est hors circuit. Il semblerait qu'il ait débranché accidentellement son appareil. Pouvez-vous le contacter téléphoniquement ?

Poste 2211 à Sécurité 1 : Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fous ? Je ne vais pas empoisonner le patron pour des histoires de magnétophones... Attendez qu'il ne soit plus dans son bureau.

Sécurité 1 à poste 2211(fermement) : Sir, ce sont les consignes. Il faut vérifier le circuit Nol.

Poste 2211 à Sécurité 1 : O.K., je l'appelle. Mais il va être furieux.

Sécurité 1 à poste 2211 : Merci, Sir, rappelez-moi.

Poste 2211 à poste 1 A : Pourquoi le poste 1 ne répond-il pas ?

M. Foster Hillman n'a qu'une porte, juste en face de notre bureau de *Poste 1 A à poste 2211* : Si, il y est. Depuis 14 heures environ. Nous ne l'avons pas vu sortir.

Poste 2211 à poste 1 A : *Est-il seul ?*

Poste 1 A à poste 2211 : *Oui.*

Poste 2211 à poste 1 A : Voulez-vous frapper à la porte de son bureau. Son téléphone semble en dérangement. Dites-lui que le général Radford voudrait entrer en communication avec lui.

Poste 1 A à poste 2211(après quelques secondes) : Sir, Hillman ne répond pas. Pourtant l'interphone fonctionne ainsi que le circuit de TV. J'ai même frappé, Sir.

Poste 2211 à poste 1 A : Bon Dieu, il a dû sortir sans que vous le remarquiez.

Poste 1 A à poste 2211 : Tout à fait impossible, Sir, le bureau de M. Foster Hillman n'a qu'une porte, juste en face de notre bureau de contrôle. Nous n'avons pas bougé depuis 1 heure 30.

Poste 2211 à poste 1 A : Vous avez une clef spéciale pour ouvrir en cas d'incendie. Allez-y et ouvrez la porte.

Poste 1 A à poste 2211(après quelques instants) : Sir, la porte de M. Hillman est fermée de l'intérieur avec la serrure de sécurité.

Poste 2211 à poste 1 A : J'arrive. Prenez vos dispositions pour faire enfoncer la porte.

Poste 1 A à poste 2211 : Enfoncer la porte ! Mais c'est le pat...

Poste 2211 à poste 1 A : J'ai dit : « enfoncer la porte ». Et vite.

J'arrive.

Poste 2211 à Sécurité 1 : Ici Radford. Il y a quelque chose

d'anormal dans le bureau du patron. Il ne répond plus. Probablement un malaise. Prévenez contrôle Vert et Marron et faites monter le docteur James Buck. Vite. J'y vais. Ah ! avertissez contrôle 10 : personne ne doit sortir du building jusqu'à nouvel ordre !

Sécurité 1 à contrôle Vert et Marron : Attention, ici, Sécurité 1. Le patron a eu un malaise dans son bureau. Il s'est enfermé et ne répond plus.

*

* *

Foster Hillman était soudain devenu d'une pâleur de spectre. Ses yeux roulaient légèrement dans leurs orbites. Sa gorge se crispa comme si ses muscles échappaient soudain à son contrôle. C'était l'attitude d'un homme qui sanglotait, mais aucun son ne sortit des lèvres du chef de la C.I.A. Il secoua la tête.

Sa main se tendit vers le récepteur du téléphone, puis, alors qu'il n'en était plus qu'à deux centimètres, s'immobilisa. Tout son corps parut se figer, se pétrifier, il ne tremblait pas, il ne disait pas un mot, il était simplement crispé dans une attitude qui dissimulait une émotion d'une agonisante intensité. La sonnerie continuait.

La main de Foster Hillman atteignit le récepteur et le décrocha brusquement.

Il serrait l'ébonite si fort que ses jointures blanchirent.

— Ici, Foster Hillman, dit-il d'une voix à peine audible.

À l'autre bout de fil, la voix commença à parler, comme elle l'avait déjà fait, lentement et distinctement, avec un léger accent. Chaque mot s'enfonçait dans le cerveau de Foster Hillman comme une langue de feu. Il essayait de réfléchir en écoutant, mais n'y parvenait pas. Pourtant, ce n'était pas un homme émotif.

Ceux qui ne l'aimaient pas beaucoup à Washington disaient qu'il était tellement froid que la température baissait de plusieurs degrés quand il entra dans une pièce. C'était un analyste distingué à l'esprit clair et méthodique, dont les jugements et les conseils étaient écoutés du Président des U.S.A. régulièrement. On disait au Pentagone « sage comme Foster Hillman ».

Il sursauta. La voix dans le récepteur se faisait plus pressante, menaçante. Il dut chercher ses mots pour dire :

— Oui, je vous écoute. Je... je suis là.

Foster Hillman se trouvait pris dans un dilemme si cruel et si aigu qu'il en était incapable de bouger et de penser. Pendant la moitié de sa vie, il avait été entraîné à enregistrer dans son esprit des faits marqués « Top-Secret ». Avec un zèle infatigable il les avait enfermés dans un coin de son cerveau. Et maintenant, on lui demandait d'aller à

l'encontre de tous ces réflexes, de renier cet enseignement de toute une vie.

Mais il y avait aussi l'autre pression atroce. Un moment, il avait cru pouvoir y échapper. Le vieil instinct combatif s'était réveillé. Mais il regrettait son coup de téléphone de la veille. Une analyse de la situation lui avait montré qu'il n'avait aucune chance. La voix continuait à se faire entendre, mais il ne l'écoutait plus. Comme un automate, il raccrocha et, aussitôt, le silence se fit autour de lui, total.

Dans ce bureau climatisé, insonorisé, blindé, ignifugé, il était désespérément seul. Il ne sentait même pas le pouls de l'immense C.I.A. – sa C.I.A. – vivant autour de lui.

Lourdement, il se leva et repoussa son fauteuil en arrière. Son visage sévère, marqué de grandes poches sous les yeux, était décomposé. D'une main tremblante, il chercha dans sa poche le lourd étui à cigarettes en or qui ne le quittait jamais et alluma une Winston. Il resta un instant immobile au milieu de la pièce, bercé par le chuintement de l'air conditionné. Mille pensées traversaient son cerveau, vestiges des temps héroïques où il était un des cracks de l'O.S.S., où il risquait sa vie dix fois par semaine pour s'amuser. Brusquement, il écrasa sa cigarette à peine entamée dans le cendrier et revint vers le bureau. Il adressa un sourire las au cadre d'argent qui mettait en valeur la photo en couleur de sa femme, morte depuis plusieurs années, portrait qui ne quittait jamais son bureau.

— Nous y voilà, Mary, fit-il à voix basse.

Les mains à plat sur la moleskine, il contempla le portrait un long moment. C'était la seule femme qu'il eût jamais aimée. Grâce à cela, l'idée de la mort ne l'effrayait pas trop. Certes, le suicide heurtait ses convictions religieuses, mais Dieu lui pardonnerait sûrement. D'un geste précis, il ferma le verrou à chiffres de la porte et brouilla la combinaison.

Puis, il revint au bureau et ouvrit le premier tiroir. Il en tira un dossier vert d'une vingtaine de feuillets, et alla s'asseoir sur la banquette près de la table basse au-dessus de verre. Puis, il alluma le gros briquet de table, cadeau du Président – qu'il promena sous le dossier. Les feuilles de papier pelure s'enflammèrent immédiatement. Foster Hillman les tint le plus longtemps possible puis les laissa achever de se consumer sur le dessus de la table.

Pendant que les derniers morceaux de papier se calcinaient, il inspecta rapidement le contenu de son portefeuille. Quelques bouts de papiers étaient tombés par terre, mais cela n'avait aucune importance : la moquette était ignifugée.

Avant d'ouvrir la fenêtre, il eut un dernier regard pour son bureau.

Les trois téléphones semblaient le narguer. L'un était relié

directement à la Salle d'Opérations de la Maison Blanche, le second était sa ligne directe et le troisième desservait la C.I.A. Avec ces trois appareils, il était l'un des hommes les plus puissants du monde.

Pourtant, ils ne pouvaient pas le sauver. Rien ne pouvait plus le sauver.

Au moment où il soulevait le battant inférieur de la fenêtre à guillotine, l'un des téléphones commença à sonner. L'autre le relaya aussitôt. Foster Hillman ouvrit complètement la fenêtre et se pencha au-dehors. D'où il était, la silhouette du soldat de garde semblait minuscule. Calmement, il enjamba l'appui de la fenêtre.

C'était le moyen le plus sûr. Il n'avait pas d'arme à feu sous la main. Il s'accorda dix secondes pour regarder le bleu du ciel puis sauta dans le vide en murmurant une prière. Les deux téléphones sonnaient toujours.

Devant la porte à la serrure arrachée, deux civils au visage sévère montaient une garde vigilante. Le bureau de Foster Hillman grouillait de monde. Le général Radford, les yeux rouges, un énorme cigare au poing, s'était assis dans le fauteuil du patron de la C.I.A. Les cendres des papiers brûlés par Foster Hillman avaient été rassemblées soigneusement dans un bac en matière plastique posé sur le bureau. La nouvelle du suicide de Foster Hillman s'était répandue comme une traînée de poudre. Radford avait réuni en hâte quelques responsables et prévenu la Maison Blanche ainsi que les Agences Fédérales s'occupant de Renseignements. Certains étaient venus en hélicoptère. Une dizaine d'hommes en costume sombre, les traits tirés, étaient répartis dans la pièce, qui dans les fauteuils de cuir, qui sur la banquette, ou simplement debout. Parmi eux, il y avait James Coburn, Directeur de la N.S.A. [2]. C'est lui qui semblait le plus inquiet.

— Enfin, vous n'avez aucune idée de la raison qui a poussé Hillman à commettre ce geste insensé ? demanda-t-il.

Le général Radford lui mit son cigare sous le nez :

— Il est mort depuis deux heures. Comment voulez-vous que nous sachions quelque chose ? Je lui ai parlé une heure avant sa mort. Tout à fait normal. Nous préparions une conférence pour le Pentagone, sur les missiles anti-missiles russes.

— Avait-il l'air énervé ? demanda un général, éminence grise de l'Air Force.

— Pas du tout. Aussi calme que d'habitude.

— Dépression nerveuse ? hasarda un autre général.

Les yeux flamboyants de Radford s'arrêtèrent sur le galonné. Son regard était haineux et son corps bizarrement penché comme s'il était soumis à quelque invisible supplice. Il avait aimé Hillman comme un frère.

— Et pourquoi pas une jaunisse ? fit-il. Il était parfaitement équilibré et adorait son job. Le Président l'avait encore félicité il y a un mois pour ses analyses de la situation au Moyen-Orient.

— Et s'il avait eu un cancer ? Un truc inguérissable ? dit Coburn. Un silence de mort tomba sur le bureau. Puis Radford se rua sur un téléphone, où il composa un numéro intérieur.

— Apportez-moi immédiatement le dossier médical de M. Hillman. Dans son bureau, ordonna-t-il. Et dites au docteur Buck de venir aussi. Il raccrocha. Le docteur Buck était le médecin attaché à la

C.I.A. Il examinait régulièrement les gens les plus importants, physiquement et psychologiquement. Il faisait également subir les tests aux nouveaux arrivants.

En attendant son arrivée, Radford passa au crible les tiroirs du bureau de Foster Hillman sans rien trouver. On ignorait encore en quoi consistaient les papiers brûlés.

Le docteur James Buck frappa à la porte et entra, un dossier vert à la main. C'était un homme grand et maigre avec des dents proéminentes qui lui donnaient l'air de perpétuellement sourire. Radford lui sauta dessus, littéralement :

— Est-ce que le Patron était malade ?

Le médecin posa le dossier sur un coin du bureau, salua l'assemblée d'un signe de tête et dit :

— Un petit ulcère à l'estomac qui attaquait régulièrement. Il avait eu une crise voilà trois mois.

Le général Radford balaya l'ulcère comme une division ennemie.

— Je ne vous parle pas de ça. Un truc sérieux, mortel. Le docteur Buck secoua la tête.

— Il se portait comme un charme. Je le suis depuis qu'il est ici. Il aurait pu vivre cent ans.

L'autre insista.

— Cela n'aurait pas pu vous échapper ? Avec ces maladies foudroyantes, les leucémies aiguës, je ne sais pas, moi...

Buck, profondément vexé foudroya Radford, en montrant ses dents de lapin géant.

— Foster Hillman a été examiné par mes soins il y a moins d'un mois à l'occasion de son check-up annuel. Je ne connais pas de maladie qui évolue en si peu de temps sans aucun symptôme extérieur, car, je vous le répète, Hillman semblait se porter comme un charme...

Le général Radford eut l'impression qu'une sorte de brouillard lui entourait l'esprit. Cette fois le silence dura une bonne minute. Chacun se posait la même question : « Quel terrifiant secret pouvait avoir poussé l'un des hommes les plus puissants des U.S.A. à se suicider ? » Ce n'était pas par pur altruisme qu'ils s'interrogeaient. Tous ceux qui étaient présents savaient que Foster Hillman était en possession de presque tous les secrets intéressant la défense des U.S.A. Il fallait être absolument certain que sa mort n'avait aucun rapport avec son métier. Au moment où le docteur Buck allait se retirer sur la pointe des pieds, David Wise, directeur de la Division des Plans à la C.I.A. hasarda :

— Et sur le plan, euh ! mental, Doc ? Le général Radford répondit à sa place :

— Je travaillais tous les jours avec lui. Aussi sain d'esprit que moi-même.

Il regarda Wise d'un air si méchant que ce dernier renonça définitivement à mettre en doute les facultés mentales de son chef défunt.

— Eh bien, fit d'un ton morne James Coburn, l'homme de la N.S.A., il n'y a plus qu'à annoncer à la presse que le grand patron de la C.I.A. s'est suicidé pour une raison inconnue et incompréhensible, et qu'on lui cherche un remplaçant !

Le général Radford pivota dans son fauteuil comme un boxeur qui vient d'encaisser un coup violent et cracha un bout de cigare tout mâchonné.

— La presse, mais c'est impossible...

L'homme de la N.S.A. revint à la charge un peu ironiquement. Il prenait sa revanche de l'affaire Mitchell[3].

— Vous voulez peut-être l'enterrer au fond du jardin sans rien dire à personne et nommer discrètement un remplaçant. À force de faire des secrets vous devenez complètement cinglés. Nous vivons en démocratie, bon sang. On ne peut pas cacher une mort pareille...

La tension nerveuse était telle qu'il y eut quelques rires, vite étouffés.

— Qui est au courant de la mort ? aboya Radford...

— Guère plus d'un millier de personnes, soupira David Wise. On ne parle que de cela.

— Faites prévenir les chefs de service. Jusqu'à nouvel ordre, il est interdit au personnel de l'Agence de parler de la mort de Foster Hillman. L'information est classée Top-secret. Faites consigner les sentinelles qui ont assisté à sa chute. Et demandez au docteur Buck de pratiquer une autopsie.

James Coburn sursauta :

— Une autopsie ? Vous avez des doutes sur la cause de la mort ? Le général Radford haussa les épaules.

— Aucun. Mais je veux savoir s'il n'a pas ingéré une drogue quelconque avant de sauter. Et cela nous fera gagner du temps. L'homme de la N.S.A. considéra Radford avec stupéfaction.

— Vous voulez vraiment cacher cette mort au public ?

— Oui.

C'était sans appel.

Le général Radford avait le cerveau en feu mais il parvint à donner à son visage une expression presque calme.

— Et je voudrais également que vous débarrassiez cette pièce afin que nous nous mettions au travail sérieusement, continua-t-il. Je veux savoir et je saurai pourquoi Foster Hillman s'est tué.

Il y eut un léger flottement dans la salle. Un téléphone sonna. Radford décrocha, écouta quelques instants et dit avant de raccrocher : « Nous ne savons encore rien. Je vous rappellerai ».

— C'est la Maison Blanche, commenta-t-il. Le Président s'inquiète de la mort de Hillman. Il avait une conférence avec lui demain sur l'Indonésie. Je vous tiendrai tous au courant.

Les participants à la conférence improvisée se levèrent l'un après l'autre et sortirent de la pièce. Déjà deux spécialistes étaient en train de changer la serrure arrachée.

Dès qu'il fut seul Radford alla à la fenêtre et la ferma, ce que personne n'avait osé ou voulu faire auparavant. Puis il mit l'air conditionné à fond pour éliminer la chaleur et l'odeur du tabac et appela son propre bureau.

— Marwy, demanda-t-il, faites monter ici Francis Power et Donovan. Avec le dossier de M. Hillman.

Ned Donovan avait la responsabilité de la Sécurité intérieure de la C.I.A. Son service possédait un dossier complet sur tous les membres de l'Agence, directeur compris. Il travaillait en liaison étroite avec le F.B.I. et grâce à son efficacité la C.I.A. n'avait pas eu trop d'ennuis avec les traîtres. Francis Power, lui, avait été le bras droit de Foster Hillman pendant six ans. Il travaillait maintenant à la Division des Plans, sous les ordres de David Wise. Ned Donovan arriva le premier, le visage soucieux. Avec ses lunettes sans monture et ses traits un peu mous, il aurait pu passer pour un petit comptable. Il serra la main de Radford sans mot dire et s'assit dans un fauteuil avec un profond soupir.

— Avant toute chose, demanda Radford en poussant à travers le bureau un trousseau de clefs, voulez-vous envoyer deux hommes perquisitionner chez Foster Hillman. Qu'ils chamboulent tout. À fond.

— O.K., dit Donovan sans commentaires.

Il empocha les clefs puis se rassit. Radford prit une profonde inspiration.

— Vous en savez autant que moi, fit-il à Donovan. C'est une sale histoire, peut-être la plus sale que nous ayons jamais eue sur le dos. Alors, il ne faut pas faire de sentiment. Avez-vous quelque chose au point de vue Sécurité sur Hillman ? Et d'abord, où est son dossier ? Ned Donovan tendit un doigt maigre vers le petit tas de cendres dans le bac en plastique :

— Là.

— Quoi !

Le général Radford sembla se dégonfler. Alternativement il regardait les cendres et Donovan.

— Vous voulez dire qu'il a brûlé lui-même son dossier de Sécurité, souffla-t-il.

Donovan s'agita sur son fauteuil, mal à l'aise.

— C'est incontestable. Je viens seulement de le découvrir. Il est venu dans mes services pendant que je déjeunais à la cafétéria. Bien

entendu, ma secrétaire lui a ouvert notre classeur. Il lui avait précisé qu'il voulait consulter et emporter un dossier dans son bureau. Il n'avait pas dit que c'était le sien. Mais il ne faut pas sauter à des conclusions hâtives, ajouta-t-il, en voyant la tête de Radford.

Le Général souffrait. Physiquement. Comme si on l'avait accusé de trahison, lui. Il secoua la tête et dit :

— Ned, vous êtes un brave type. Mais pour l'instant, nous n'avons pas le droit d'être de braves types. Foster Hillman s'est suicidé il y a trois heures. Sans aucune raison apparente. Il n'était ni malade ni fou. Or, l'expérience nous a appris que dans notre métier, *rien* n'était impossible. Le suicide est une façon comme une autre de se sortir d'une situation impossible.

— C'est comme si vous soupçonniez le Président lui-même, remarqua Ned Donovan. Foster Hillman était l'homme le plus intègre que j'aie jamais rencontré. Vous pensez qu'il a trahi ?

Radford écrasa son bras velu sur le bureau et rugit :

— Crétin, je ne dis pas qu'il a trahi, je veux prouver le contraire. Et que vous m'aidiez. Pourquoi a-t-il détruit ce dossier ?

Donovan secoua la tête :

— Je n'en ai pas la moindre idée. Autant que je m'en souviene, il ne contenait que des renseignements de famille anodins. Une sorte de *curriculum vitae*. Sans aucun intérêt. Du point de vue Sécurité, je n'avais rien eu de récent sur Hillman. Évidemment, ajouta-t-il tout de suite devant l'énormité de ce qu'il venait de dire. Soupçonner le patron de la C.I.A. !

— Et sur sa vie actuelle ! insista Radford.

Donovan croisa les mains sur ses genoux, cherchant à rassembler ses souvenirs, et commença :

« Vous savez qu'il était veuf. Il vivait en célibataire dans un grand appartement de la rue N, à Washington, n'avait aucune liaison, ne jouait pas, ne se droguait pas, n'était pas homosexuel. Côté argent, sa fortune personnelle le mettait très largement à l'abri du besoin s'il lui avait pris la fantaisie de s'arrêter de travailler demain. En gros, c'est tout. Très peu d'amis. Pas mondain. Travaillant quinze heures par jour. Ici.

Radford resta silencieux après cette tirade, puis murmura :

— C'est impossible. Il ne peut pas avoir trahi. Pas lui. Ned Donovan renchérit :

— En plus vous savez comme moi que si Hillman avait voulu trahir, nous mettrions peut-être plusieurs années avant de le découvrir par recoupements. À son poste, il avait accès à trop de choses. Il était invulnérable. Alors ? Pourquoi ce suicide brutal ?

— Faites quand même vérifier ses comptes en banque, voir s'il a eu des rentrées de source inconnue, fit Radford, un peu honteux. Je

vais alerter certains de nos agents à l'Est pour savoir s'ils n'ont pas eu vent de la trahison d'un personnage haut placé. Sans donner de détails.

— Gare à l'intox, avertit Donovan.

Il imaginait la joie qu'auraient les Services de Renseignements ennemis à brouiller les cartes.

On frappa à la porte. Radford déclencha l'ouverture électrique sans se lever. C'était Francis Power. Il avait le cheveu blanc et rare qu'il brossait rarement. On aurait pu aussi bien lui donner cinquante ans que soixante-dix. Ses yeux bleus et clairs, couleur du granit de la Nouvelle-Angleterre, pétillaient d'intelligence. Il serra longuement la main de Radford.

— Ce qui est arrivé est affreux, dit-il.

— Et ce qui risque d'arriver l'est encore plus, souligna Radford, asseyez-vous et écoutez, pour le moment.

Il pointa son cigare éteint sur Donovan :

— Au fond, fit-il, vous auriez peut-être pu empêcher ce suicide. En réagissant immédiatement.

Ned Donovan rougit :

— Ce que vous dites est injuste, Général. Dès que j'ai été averti que le magnétophone enregistrant les conversations de M. Hillman était débranché dans son bureau, je vous en ai averti. Vous ne vouliez pas vous en occuper...

— C'est vrai, grommela Radford. Qu'est-ce qui s'est passé au juste ? Donovan rougit un peu plus :

— Le contrôle rouge, qui s'occupe de l'enregistrement des communications, m'a prévenu que M. Hillman s'était mis hors circuit depuis quelques minutes. Nous avons adopté ce système afin de conserver une trace des conversations menées avec des gens de l'extérieur, n'est-ce pas...

— Je sais, je sais, fit Radford.

Un ange passa, légèrement écœuré.

Subitement, les trois hommes étaient gênés. Tous connaissaient ce système. Ils savaient aussi qu'il servait à l'occasion à exercer de juteux petits chantages sur certaines personnes. Toujours dans l'intérêt du service, bien entendu. Mais quand même.

— Bref, conclut Donovan, M. Hillman a agi comme s'il avait voulu avoir une conversation secrète.

— Y a-t-il eu d'autres cas similaires, auparavant ?

— Non, répliqua Donovan. Nous avons examiné toutes les bandes des derniers jours. Et de toute façon, j'aurais eu un rapport. La moindre interruption m'est signalée.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Radford à Francis Power. Vous qui connaissiez Foster Hillman personnellement.

Power écarta les bras en un geste d'impuissance :

— Je ne comprends pas. Il adorait son métier. Sur le plan politique, il ne se posait aucun problème. La question d'argent est absurde. Qu'il ait voulu mener tout seul une opération qui ait mal tourné, est également hors de question ; ce n'était plus un gamin. Il reste une brusque dépression nerveuse...

— Le toubib dit que c'est impossible.

— Les toubibs, vous savez... Ils avaient dit que Jack Ruby n'était pas fou...

— Il y a une chose que je ne comprends pas, dit lentement Radford. Foster Hillman est resté seul près d'un quart d'heure dans ce bureau avant de sauter par la fenêtre. Il s'était même enfermé à clef. La sentinelle qui l'a vu dit qu'il est resté plusieurs secondes assis sur le rebord. Il n'a donc pas agi dans un moment de folie furieuse. Or, il n'a pas laissé un seul mot d'explication. Rien. Pas même une phrase anodine.

— Au fond, son suicide en lui-même pourrait être un message, murmura Francis Power. Comme s'il avait voulu nous dire : point final, il n'y a plus de risques, laissez tomber. Cela lui ressemblerait assez. Renversé dans son fauteuil, le général Radford faisait des ronds de fumée avec son cigare.

— Il aurait donc craint quelque chose, fit-il. Et sa mort éliminait le problème...

— C'est une hypothèse séduisante, dit Power, mais Foster Hillman avait quand même toute l'Agence à son service et d'autres moyens que le suicide pour lutter contre une hypothétique menace. En plus, je ne vois pas de quoi on pouvait le menacer.

— Il a pourtant sauté par la fenêtre.

On revenait toujours au même point. Les trois hommes restèrent un long moment silencieux. Quelque chose ne collait pas. Radford semblait complètement désorienté.

— Nous sommes dans le trou, fit-il sombrement. Hillman a pris assez de précautions pour conserver son secret. Lui mort, je ne sais pas qui va nous aider.

— Il faut passer sa vie au crible, grogna Donovan, on finira bien par trouver quelque chose.

— C'est un travail de Pénélope. Nous ne savons même pas ce que nous cherchons. Cela peut prendre des années. Et à mon avis, l'affaire est close. C'est Hillman lui-même qui l'a arrêtée en se suicidant. Souvenez-vous que c'était un excellent analyste. Il a dû étudier son problème et parvenir à la conclusion que c'était la meilleure solution...

— Pas pour lui... murmura Francis Power.

— Peut-être pour lui aussi, dit Radford. C'était un homme,

heu... ! Il chercha ses mots, « remarquable ».

Le téléphone intérieur bourdonna. Radford décrocha. C'était un des gardes du hall :

— Il y a une visite pour M. Hillman, annonça celui-ci, que dois-je faire ?

Radford se pencha en avant :

— Qui est-ce ?

— Il possède une carte verte. Au nom du Prince Malko Linge. Il dit qu'il a rendez-vous avec M. Hillman.

— Faites-le monter.

Radford raccrocha et se tourna vers Donovan :

— Ça, c'est nouveau. Vous connaissez S.A.S. ? Vous savez, l'Autrichien, Son Altesse Sérénissime, le Prince Malko ?

Donovan acquiesça.

— C'est un des agents noirs de la Division des Plans ?

— Exact. Et un des meilleurs. Il travaille un peu en franc-tireur, mais a souvent obtenu des résultats excellents. Un type sûr. Il avait rendez-vous avec Hillman.

— Curieuse coïncidence, remarqua Donovan.

— On va peut-être avoir le fin mot de l'histoire... soupira Francis Power.

— Allez-vous lui dire que Hillman est mort ? demanda Donovan.

— Je pense que oui, dit Radford. C'est un risque à prendre.

On frappa à la porte. Les ascenseurs ultra-rapides ne mettaient que quelques secondes à parcourir les dix-sept étages.

— Entrez, crièrent en même temps Radford et Donovan.

Malko ne parut pas outre mesure surpris de les voir. Il connaissait déjà le Général et Francis Power ; il se présenta à Donovan. Ce dernier fut agréablement frappé par son air distingué et ses extraordinaires yeux dorés, sans cesse en mouvement. Lorsqu'ils se posaient sur vous, on avait l'impression de recevoir une coulée d'or liquide. Il était vêtu d'un complet d'alpaga bleu nuit, impeccablement coupé. Une plaisanterie de quatre cents dollars, pensa Donovan. Avec les chaussures et la chemise on arrivait à cinq cents. Les agents « noirs » ne s'ennuyaient pas. Pas étonnant que le Congrès hurle à la mort chaque fois qu'on parlait du budget de la C.I.A.

— Attendez-vous aussi Foster Hillman ? demanda Malko d'un ton très naturel. Je vous prie de m'excuser, je suis un peu en retard, il y avait une circulation terrible sur le Mémorial Parkway.

La voix était aussi distinguée que la tenue. Francis Power baissa le nez dans son fauteuil. Donovan s'approcha de la fenêtre et Radford dit lentement :

— Foster Hillman est mort il y a trois heures, S.A.S. ; il s'est suicidé en se jetant par cette fenêtre.

Malko regarda le Général. L'atmosphère s'était brusquement tendue dans la pièce. Il était trop vieux routier du Renseignement pour ne pas sentir ce qu'il y avait de soupçonneux dans l'attitude des trois hommes.

— Pourquoi s'est-il suicidé ? demanda-t-il. Radford secoua la tête.

— Nous n'en savons rien. Mais vous pourrez peut-être nous aider. Le ton était un rien menaçant. Malko l'ignora, s'assit sur la banquette et expliqua :

— Je ne comprends pas. Foster Hillman m'a téléphoné hier, à mon domicile de Poughkeepsie.

Radford l'interrompt :

— À quelle heure ?

— Dix heures du soir, environ. Il devait téléphoner de chez lui, car je n'ai entendu aucune autre voix, comme lorsqu'il y a un standard.

— Et que vous a-t-il dit ?

Les trois hommes avaient le regard fixé sur Malko comme s'il était la Joconde.

— Qu'il désirait me voir, pour me confier une mission. Il m'a donné rendez-vous pour aujourd'hui cinq heures. Sans m'en dire plus.

— Vous avait-il déjà convoqué ainsi ? demanda Donovan.

— Jamais. Vous savez que je travaille pour la Division des Plans et j'ai toujours affaire à David Wise, ou à l'un de ses assistants.

— Vous aviez déjà rencontré Foster Hillman ? Malko sourit imperceptiblement.

— Oui. À Vienne, il y a deux ans. Il m'avait même tiré d'un sale pétrin. Et je peux dire que nous avons sympathisé[4].

— À quelle occasion ? grogna Radford. Malko hésita :

— Je ne peux pas vous le dire. Il s'agissait d'une question absolument confidentielle concernant le service et seul Foster Hillman aurait pu me donner l'autorisation d'en parler. J'ignore qui a le droit d'être au courant.

Le général Radford sembla favorablement impressionné par cette discrétion. Ce S.A.S. n'était pas si indiscipliné, après tout.

— Est-ce que cela peut avoir un rapport avec votre convocation présente ? demanda-t-il.

Malko secoua la tête.

— Je ne pense pas. Cette affaire avait été réglée définitivement.

— Et avez-vous une idée de la raison pour laquelle Hillman a fait directement appel à vous au lieu de passer par la voie hiérarchique ?

— Pas la moindre. Je pense maintenant qu'il a eu besoin de quelqu'un qu'il connût personnellement pour une mission à laquelle il tenait particulièrement.

Il y eut un silence pesant. Visiblement, les trois hommes

hésitaient à croire Malko. Il en profita pour contre-attaquer. À cause de Hillman, il se trouvait dans une position assez délicate.

— Vous ne soupçonnez quand même pas Foster Hillman d'avoir trahi ? demanda-t-il doucement.

Radford leva sur lui des yeux injectés de sang et répondit lentement :

— C'est la question que beaucoup de gens vont se poser ces jours-ci. Et à laquelle nous devons répondre. Pouvez-vous nous y aider ? Malko dit prudemment :

— Je ne sais rien de cette affaire. Il semble que Foster Hillman ait eu un problème, et a fait appel à moi, Dieu sait pourquoi. Entre-temps, la situation a évolué de telle façon qu'il s'est suicidé...

— Vous ne voyez vraiment aucun lien entre cette mort et votre rendez-vous ? insista Donovan.

Malko plongeait ses yeux dorés dans les yeux bleus du chef de la Sécurité et fit sèchement :

— Aucun.

De nouveau, un lourd silence plana dans le bureau. L'immeuble entier était maintenant au courant du drame mais, à part le corps de Foster Hillman dans son bac à glace au sous-sol et la réunion des quatre hommes, rien ne transpirait. Malko se leva.

— Messieurs, dit-il, mon rendez-vous n'a plus de raison d'être. Aussi vous demanderai-je l'autorisation de me retirer... Je reste à votre disposition, vous savez où me trouver.

Donovan et Radford échangèrent un regard gêné. Puis Radford fit :

— Avant de partir, voulez-vous avoir l'obligeance d'attendre quelques instants dans le couloir ? J'aurai peut-être besoin de m'entretenir avec vous à nouveau.

Malko aimait de moins en moins la tournure que prenaient les événements. Il aurait donné cher pour que Foster Hillman n'ait pas sauté avant son arrivée. Maintenant, la moindre erreur le transformerait en suspect numéro un. Il mourait d'envie de les envoyer promener mais, néanmoins, il s'inclina et sortit faire les cent pas dans le couloir sous le regard impassible des deux gardes.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Radford dès que Malko eut refermé la porte blindée.

Donovan eut un geste évasif.

— S.A.S. travaille avec nous depuis longtemps. Il a un bon dossier. Et je ne vois pas quel serait son intérêt dans cette histoire.

— À moins que ce soit sa conversation avec Hillman qui ait déclenché le suicide de ce dernier...

— Ce n'est pas la première fois qu'on nous retournerait un agent, souigna Donovan. Même un homme considéré comme sûr. Il y a tant

de ressorts à faire jouer dans un être humain. Radford avait allumé un nouveau cigare. Il regardait par la fenêtre. Brusquement, il sortit de son mutisme pour dire :

— Plus que jamais je pense qu'il faut dissimuler au public la mort pendant un certain temps.

Donovan secoua la tête :

— Pour cela nous avons besoin de l'autorisation du Président. Radford balaya l'objection.

— Est-ce possible à l'intérieur de l'Agence ?

L'homme du Renseignement réfléchit quelques instants avant de dire :

— En avertissant tout notre personnel, je pense que nous pouvons limiter les fuites à quelques bavardages mondains. Évidemment, des Services étrangers peuvent l'apprendre, mais, si nous faisons attention, ils ne pourront avoir de confirmation durant, disons, au moins une semaine. Toujours si le Président est d'accord.

Radford hocha la tête, satisfait :

— Cela pourrait aller.

— Mais où voulez-vous en venir ? Radford pointa son cigare sur lui :

— À ceci. Foster Hillman a choisi de mourir. Sans laisser aucun indice. Il semble donc que sa mort elle-même nous prive de tout espoir de tirer cette histoire au clair. Par contre, si on ignore que Hillman est mort, il se produira peut-être quelque chose.

— C'est astucieux, approuva Donovan. Mais en admettant que quelqu'un veuille contacter Hillman, il se rendra compte tout de suite qu'il n'a pas affaire à lui.

Radford se permit un sourire, un peu crispé.

— Non. Avez-vous entendu parler des hologrammes ?

— Vaguement, mais j'ignore ce que c'est exactement, fit Donovan.

— C'est un petit gadget électronique mis au point pour la Division des Plans. Une combinaison de magnétophone et d'ordinateur. Convenablement « nourri » il imite la voix de n'importe qui... Je vous signale que les Russes ont la même chose. C'est la raison pour laquelle nous avons dû interdire aux équipages du Stratégie Air Command d'obéir à la voix du Président des U.S.A. en cas de conflit.

— Dites-moi, vous vous éloignez du sujet.

Radford secoua la tête :

— Pas du tout. Nous allons mettre dans ce bureau un agent avec un hologramme. Foster Hillman a laissé assez d'enregistrements de sa voix pour que nous puissions le nourrir. Pour tout le monde, il sera Foster Hillman. Bien entendu les communications téléphoniques seront filtrées et ne lui parviendront que celles pouvant avoir un rapport avec ce que nous cherchons. Après, ce sera à nous de jouer,

dès que nous aurons une piste.

— Et qui va être l'agent ? demanda Donovan.

— Son Altesse Sérénissime le Prince Malko, fit Radford en détachant le mot. De cette façon, nous faisons d'une pierre deux coups. S'il est pour quelque chose dans cette histoire il va se trouver dans une situation difficile.

Donovan et Power n'avaient pas l'air enchanté mais ils n'eurent pas le temps d'élever leurs objections : la sonnerie d'un des trois téléphones posés sur le bureau venait de retentir. Ce n'était pas une sonnerie stridente, mais bien distincte. Une sonnerie ininterrompue et persistante.

C'était le téléphone relié à la Maison Blanche.

Aucun des hommes présents ne l'avait jamais entendu.

Le général Radford décrocha, écouta quelques instants, le visage figé, écarta le combiné de son visage et dit :

— Le Président veut me parler. Au sujet de la mort de Foster Hillman. De la main gauche, il brancha le système de haut-parleurs diffusant dans le bureau la conversation et attendit.

Il y eut quelques craquements et la voix du Président, avec son accent traînant du Sud, parvint :

— Savez-vous ce qui est arrivé à Foster Hillman ?

— Non, Monsieur le Président, nous ne le savons pas, répondit le général Radford. Il y a une faible chance pour qu'il s'agisse d'une brusque crise de dépression.

— A-t-il eu jamais de semblable crise ? demanda sèchement le Président.

— Non, Monsieur le Président, mais...

— Éliminons donc cette possibilité, dit le Président. Avez-vous une autre idée ?

La voix résonnait étrangement dans la pièce. Francis Power et Ned Donovan ne quittaient pas des yeux le combiné. Radford essuya son front de sa main libre. Il aurait donné dix étoiles pour être ailleurs.

— Je n'ai pas d'idée pour le moment, répondit-il. Foster Hillman a détruit son dossier personnel avant de se suicider et nous devons procéder avec beaucoup de prudence.

À l'autre bout du fil, il y eut comme un soupir.

— Bon, dit le Président, résumons-nous. Pour une raison que nous ignorons, Foster Hillman s'est donné la mort. Il est possible que cette mort ait un rapport avec des questions de Sécurité. Que comptez-vous faire, général Radford ?

— J'ai un plan, Monsieur le Président, dit faiblement Radford, mais je ne...

— Quel est votre plan ?

Radford expliqua le plus clairement possible son idée et conclut :

— Il faut que j'aie l'autorisation de garder secrète la mort de M. Hillman.

Il y eut un long silence, puis le Président reprit :

— Qui donne cet ordre, Général ?

— Vous, Monsieur le Président, dit le général Radford.

— Général, déclara le Président sans un instant d'hésitation, faites tout ce que vous jugerez utile pour tirer au clair la mort de Foster Hillman. Jusqu'à nouvel ordre, la nouvelle de son suicide restera secrète. Bonne chance. J'aimerais des résultats rapides.

Donovan et Francis Power entendirent le déclic du Président qui raccrochait. Radford reposa le récepteur à son tour. Il avait l'air un peu moins tendu. Sans rien dire, il se leva, ouvrit la porte et fit un signe à Malko plongé dans la lecture des consignes de sécurité. Dès que ce dernier fut dans la pièce, Radford le prit par le coude et lui dit :

— S.A.S., vous allez travailler avec nous à élucider le mystère de la mort du patron. À partir de maintenant, vous vous appelez Foster Hillman.

Comme Malko le regardait avec stupéfaction, il entreprit de lui expliquer son plan, sans omettre de lui parler de la mystérieuse communication qui avait donné l'alerte. Il fallut plusieurs minutes à Malko pour faire le tour de la situation. Il n'avait pas le choix : refuser cette mission eût confirmé les autres dans leurs soupçons.

— J'espère qu'il se passera quelque chose, se contenta-t-il de dire. Foster Hillman m'a sauvé la vie il y a deux ans. J'aimerais lui rendre cela, même s'il n'en profite pas.

Le général Radford acquiesça chaleureusement : Malko lui était sympathique.

— Nous commençons demain matin. Pour débiter vous viendrez seulement ici, au bureau. Bien entendu, à partir de maintenant, vous n'avez le droit de communiquer avec personne. Vous coucherez ce soir dans une des salles de repos de l'étage ou sur cette banquette. Personne ne vous dérangera, je donnerai des ordres.

Malko soupira en contemplant le bleu d'architecte étalé devant lui. C'était tentant. Tentant, mais hors de prix.

L'entrepreneur qui s'occupait de la réfection de son château en Autriche lui faisait miroiter un nouveau moyen d'engloutir des sommes folles dans ses vieilles pierres. Il prétendait avoir découvert, dans les archives du village de Liezen, d'anciennes gravures représentant le château au XVIII^e siècle. Or à cette époque, le perron actuel n'existait pas, à sa place il y avait une rampe de pierre en pente très douce permettant, disait l'entrepreneur, de monter à cheval jusqu'à la galerie du premier étage ouvrant sur les salons. Le rez-de-chaussée étant alors réservé aux communs.

On suggérait donc respectueusement à Son Altesse Sérénissime le Prince Malko de reprendre ces dispositions qui ne manqueraient pas de donner un éclat particulier à cette vieille demeure. Il n'en coûterait que la bagatelle de 250.000 schillings autrichiens, environ 10.000 dollars...

Malko n'arrivait pas à détacher ses yeux de l'esquisse tracée par l'architecte. Cela avait une allure folle. Évidemment, on ne circulait plus tellement à cheval... À défaut, il pourrait toujours y faire grimper sa Jaguar. Et, de temps en temps, pour une grande fête, exiger de ses invités qu'ils viennent à cheval. L'idée lui plaisait. La pensée l'effleura une seconde que l'entrepreneur eût inventé de toutes pièces cette histoire pour lui soutirer un peu plus d'argent, sachant l'amour qu'il portait à son château : le parc étant resté en Hongrie, il avait à cœur de restaurer au mieux les bâtiments. Mais le fidèle Krisantem l'aurait découpé en morceaux pour une telle félonie... Il sortit donc son stylo et écrivit en marge du bleu : « d'accord ». Puis il signa.

Il n'y avait plus qu'à gagner les 10.000 dollars. Parce que Son Altesse Sérénissime devait garnir sa cassette à la sueur de son front, ou plutôt de sa matière grise.

Sans la C.I.A., son château serait encore un tas de ruines. Malko y engloutissait les sommes coquettes versées par le Trésor américain, pour ses nombreuses missions. C'était son seul but dans la vie. Le château terminé, il quitterait les Services Secrets, se marierait et vivrait paisiblement.

Il se renversa en arrière dans le fauteuil de feu Foster Hillman. En une fraction de seconde, le château était loin et la réalité beaucoup moins drôle.

Le bureau de Foster Hillman était sinistre. On avait vidé tous les tiroirs du bureau de leur contenu confidentiel et des objets personnels de Hillman. Malko avait l'impression de jouer un personnage de Kafka. Il était donc enfermé dans ce bureau sans avoir le droit d'en sortir, sans savoir ce qu'il y attendait, sans que personne sache qui il était. Deux fois par jour, un garde, qui n'avait pas l'autorisation de lui adresser la parole, lui montait un plateau de la Cafétéria. La veille, Donovan et David Wise, son patron de la Division des Plans, étaient venus bavarder un peu avec lui. Ils avaient assisté au réglage de l'hologramme, nourri des voix de Malko et de Hillman. C'était fascinant : Malko avait appelé plusieurs personnes non prévenues, à Washington et dans l'Agence. Un fonctionnaire de la C.I.A. qui était, lui, au courant du suicide, en bégayait encore. Cette grosse boîte noire posée sur le bureau était le meilleur élément du piège. Mais pour attraper quoi et qui ? Quarante-huit heures après la mort de Foster Hillman, on n'avait pas avancé d'un pas. La perquisition au domicile du patron de la C.I.A. n'avait rien donné. L'examen de son compte en banque par les services financiers du F.B.I., sous prétexte d'un contrôle de routine, non plus. Foster Hillman n'avait que des rentrées d'argent sans mystère.

Quant à sa vie privée, c'était pareil. Des enquêteurs de Ned Donovan avaient cherché un peu partout, dans les archives des journaux et des autres agences fédérales, sans rien trouver. Foster Hillman était un homme qui avait horreur de la publicité. Lorsqu'il avait pris la direction de la C.I.A., sept ans plus tôt, il avait discrètement fait détruire tous les articles se rapportant à lui. Les autres pièces se trouvaient dans le dossier brûlé par ses soins, quelques instants avant sa mort.

Bien sûr, il comptait quelques amis intimes, mais la C.I.A. était paralysée : officiellement il n'était pas mort.

« Tout se tient, pensa Malko, et je suis bon pour vieillir dans ce bureau. »

Deux des trois téléphones étaient débranchés. Seule la ligne directe, reliée à l'hologramme, fonctionnait ; mais un standard, dans le service de Donovan, filtrait les communications, coupant immédiatement celles qui ne pouvaient avoir de rapport avec l'affaire : Malko n'avait pas à connaître les secrets de la C.I.A.

Provisoirement, le général Radford assurait la direction de l'Agence. Il était le seul, avec Donovan, David Wise et le Président, à connaître le rôle de Malko.

Celui-ci se sentait tout doucement devenir fou. Il avait déjà passé deux nuits sur la banquette transformée en lit de camp. Donovan avait pensé à mettre un autre agent au domicile de Hillman, puis y avait renoncé. Au contraire, l'absence soudaine du chef de la C.I.A.

pouvait déclencher quelque chose.

Dans son fauteuil confortable, Malko songeait à l'étrange destin de Foster Hillman. Quel drame avait pu pousser le chef du Gouvernement Invisible des U.S.A., l'homme le plus insoupçonné du monde, à sauter par la fenêtre, un beau jour d'été ?

Il était si absorbé par ses pensées qu'il ne comprit pas tout de suite que le téléphone sonnait. Depuis déjà plusieurs secondes. Pour la première fois en deux jours.

C'était tellement inattendu que Malko, engourdi, regarda l'appareil sans réagir. Puis son cœur fit un saut dans sa poitrine : si Donovan n'avait pas filtré *cette* communication, c'est que... Il décrocha.

— Allô ?

— Hillman ?

Malko avait bien appris sa leçon :

— Qui voulez-vous que ce soit ? fit-il d'un ton rogomme. Mais il n'en revenait pas : la voix était celle d'une femme, basse et rauque avec un curieux accent chantant que Malko connaissait, sans pouvoir l'identifier.

— Vous n'êtes pas venu au rendez-vous, fit la voix ignorant la question. C'était pourtant le dernier délai...

Malko, depuis deux jours, se répétait mentalement ce qu'il devait répondre.

— Je n'ai pas pu, dit-il. Une conférence importante avec le Président. Malgré lui, son cœur battait à se rompre. La voix qu'il écoutait avait poussé Foster Hillman à la mort. Quel secret détenait-elle ? Et une femme ! Cela semblait fantastique. Pourvu qu'elle ne reconnaisse pas sa voix !

— Cela ne me regarde pas, répliqua méchamment la femme. Vous viendrez ce soir. Avec tous les renseignements qu'on vous a demandés. Sinon, demain, ce sera trop tard. Compris ?

Il sentit qu'elle allait raccrocher. L'hologramme fonctionnait à merveille. Il était Foster Hillman.

— À quelle heure ? fit-il, un peu affolé quand même.

— Même heure, même endroit.

Il n'avait qu'une fraction de seconde pour réfléchir.

— Je préférerais changer d'endroit, dit Malko hâtivement. C'est plus sûr.

— Pourquoi ?

Il y avait déjà un soupçon dans la voix de la femme.

— C'est plus sûr, répéta-t-il. Vous savez ce que je risque.

— Vous ne risquez rien, fit la voix menaçante. Personne ne peut vous soupçonner.

— On ne sait jamais, reprit Malko. Je veux un autre endroit.

Il sentit que sa tactique prenait. La femme hésita un instant puis dit :

— Bien. Alors venez au cinéma Star, 42^e Rue, à huit heures.

— Au Star, à New York ?

Elle raccrocha sans qu'il puisse placer un mot de plus. À son tour, il posa le récepteur et réalisa que sa chemise était trempée de sueur. La tête lui tournait : ainsi, Foster Hillman, le patron de la C.I.A., trahissait vraiment. Incroyable.

Il n'eut pas le loisir de réfléchir beaucoup. Deux minutes après qu'il eut raccroché, le général Radford et Ned Donovan firent irruption dans le bureau. Radford, toujours en manches de chemise, ses poils noirs visibles à travers sa chemise de nylon, ressemblait plus que jamais à un orang-outang. Mais il avait l'air totalement désarçonné. Comme si on lui avait brutalement annoncé que les Russes étaient sur la lune depuis une bonne dizaine d'années.

— Je voudrais bien être à ce soir, dit-il sombrement. Pour en savoir plus long.

Malko n'osa pas tout de suite lui faire remarquer qu'il avait rendez-vous avec une femme dont il ne connaissait que la voix et qu'un cinéma cela contient pas mal de gens.

— Nous savons au moins pourquoi Foster Hillman s'est suicidé, dit-il. Donovan le regarda d'un air bizarre :

— Qu'est-ce qui l'empêchait de nous dire qu'on le menaçait ? C'était évident. Et inquiétant.

La 42^e Rue, entre Broadway et la Huitième Avenue, est exclusivement bordée de cinémas cochons, de librairies spéciales vendant du sadomasochisme à la tonne, de marchands de disques en solde et de cafétérias minables.

Comme c'est le seul endroit de la ville où les cinémas ouvrent jusqu'à cinq heures du matin, et qu'une place y coûte moins cher qu'une chambre d'hôtel, les clochards y ont établi leur quartier général. Sans compter les putains qui racolent dans la demi-obscurité des salles la passe à cinq dollars, ou le petit moment agréable entre les actualités et le documentaire pour deux dollars.

Malko, ébloui par les néons en dépit de ses lunettes et assourdi par les hurlements sortant des boutiques de disques, s'arrêta devant le cinéma Star.

Il n'était ni meilleur ni pire que les autres. Quelques Noirs étaient agglutinés devant les photos à la limite du porno extraites de *Sex in Bangkok*, navet érotique en scope et en couleurs. Deux pédérastes en vêtements élimés dévisagèrent Malko avec envie. Son costume bien coupé détonait dans cette ambiance. À part quelques touristes en mal de sensations, le trottoir n'était arpenté que par les déchets de l'immense ville, prêts à tout pour se faire quelques dollars. Un jeune

Noir bouscula Malko et lui souffla dans une haleine de pop-corn rance :

— Want a shot ? Ten bucks[5].

Étonnant de penser que l'héroïne était en vente libre à cinq cents mètres de Times Square.

Malko s'approcha de la caisse et demanda une place. La caissière prit son dollar sans même lever les yeux, absorbée par la lecture d'une bande dessinée du *New York Post*.

L'intérieur était glacial. L'air conditionné marchait à fond, engagé dans une lutte inégale contre la puanteur de la salle. Un ouvrier désabusé montra une rangée de fauteuils à moitié vide à Malko et replongea dans sa sieste. Il dormait debout, comme les chevaux. Connaissant sa clientèle, la direction du Star maintenait un demi-éclairage pour éviter des scènes trop choquantes et les yeux de Malko s'accoutumèrent vite à l'obscurité.

Curieux endroit pour fixer un rendez-vous au Chef de la Central Intelligence Agency. L'odeur flottant dans la salle défiait toute description : un mélange de sueur, de crasse, de parfum bon marché et de tabac froid. La moleskine du siège sur lequel s'assit Malko était gluante de crasse. Il en frissonna de dégoût. Sa montre indiquait huit heures et quart.

Quelque part dans la salle, il y avait une femme qui connaissait le secret de Foster Hillman, une femme assez puissante pour faire chanter le patron de la C.I.A. Malheureusement, Malko n'avait aucun moyen de l'identifier.

Sauf sa voix. Évidemment, il était possible d'arrêter toutes les femmes présentes, de les faire parler. Et après ?

Malko repassait dans sa tête la voix de l'inconnue. Cet accent ne lui était pas étranger. Mais où diable l'avait-il entendu ? S'il n'était pas servi par la chance, le dispositif mis en place par Radford ne servirait à rien.

La C.I.A. avait bien fait les choses. Ne pouvant opérer sur le territoire américain, le général Radford avait demandé au F.B.I. de lui prêter main-forte. Vingt-cinq agents étaient embusqués dans le cinéma ou quadrillaient la rue.

De la cabine de l'opérateur du Star, deux hommes du F.B.I. surveillaient la salle.

Tous avaient eu un briefing auparavant avec Malko. Ils avaient l'ordre de suivre ses instructions à la lettre. Pour plus de sûreté, les deux gorilles de la C.I.A. avec qui Malko avait déjà souvent travaillé, Chris Jones et Milton Brabeck, regardaient *Sex in Bangkok* depuis six heures du soir.

À quoi bon tout cela ? pensa Malko. Celle avec qui il avait rendez-vous attendait Foster Hillman, pas Malko. Elle ne se

manifesterait pas. Il aurait fallu trouver un sosie du patron de la C.I.A. Malko ne regardait même pas l'écran, surveillant la salle. Celle qu'il cherchait pouvait se trouver n'importe où. À moins qu'elle ne soit restée dehors, guettant les arrivants. Pourvu que le remue-ménage du F.B.I. ne lui ait pas donné l'alerte.

À côté de lui, un gros homme, en chemise ouverte jusqu'au nombril, mangeait bruyamment des cacahuètes en ponctuant de remarques obscènes les scènes les plus croustillantes. Voyant que Malko était seul, il lui fit partager à haute voix ses impressions, allant même jusqu'à lui taper sur les cuisses. Bon prétexte pour changer de place. Il n'y avait aucune femme dans les parages. Il alla s'installer à six rangées de là, dans un no man's land de moleskine. Soudain, une femme vint s'asseoir près de lui. Volontairement, car il y avait des places libres tout autour.

Malko se raidit. C'était impossible ! Il n'était pas Foster Hillman. Personne ne pouvait savoir le rôle qu'il jouait. À moins que... les hypothèses les plus folles tournaient dans sa tête. Du coin de l'œil, il dévisagea sa voisine. Elle semblait jolie, pouvant avoir une trentaine d'années, ses cheveux blonds relevés en chignon.

Son parfum était agressif mais supportable. Dans la demi-obscureté, Malko suivait tous ses gestes. Aussi la vit-il ouvrir son sac et en sortir un rectangle de papier : une carte. Elle la garda un instant dans la main, puis, tranquillement, la glissa dans la poche gauche de son veston. Elle sourit en même temps. Puis, sans lui laisser le temps de réagir, elle se leva et sortit de la travée.

Malko se dressa à son tour, d'un bond. Il n'avait qu'un cri à pousser pour que le film s'interrompe et que les issues soient bouchées. Il ouvrait déjà la bouche quand il vit la fille s'asseoir quatre rangées plus loin près d'un homme seul.

Rassuré sur ses intentions immédiates, il se pencha sur la veilleuse près de son siège et regarda la carte. Il faillit éclater de rire en dépit du tragique de la situation : deux lignes, en belles lettres gothiques, annonçaient : Gloria Franch, massages à domicile, toutes heures, sur rendez-vous...

Il s'était tout simplement fait racoler.

C'était plutôt maigre comme résultat. De nouveau, il scruta la salle.

En vain. Il y avait une vingtaine de femmes seules et pas mal de couples. Rien ne disait que l'inconnue ne serait pas accompagnée. Il pensa à Foster Hillman étendu dans la petite morgue de la C.I.A. à 300 miles de là. S'il avait pu parler...

Perdu dans ses pensées, Malko n'avait pas vu le temps passer. Il y eut une explosion de musique sur l'écran, il aperçut au passage un baiser en gros plan humide et la lumière se ralluma. Provisoirement, il

n'y avait plus de sexe à Bangkok. Indécis, il regarda autour de lui. La moitié des gens se dirigea vers la sortie. Certains ne se réveillèrent même pas. À deux rangées de Malko, un Porto-Ricain, qui avait entrepris de déshabiller sa compagne et en était au soutien-gorge, n'interrompit pas sa besogne. Blasés, les ouvriers ne regardaient même pas. Il en fallait plus que cela pour amener le Star. Malko consulta sa montre et se sentit envahi par le découragement : neuf heures et demie. La femme était peut-être venue et repartie. Et il attendait pour rien.

C'est en pensant à l'inconnue que, brusquement, il se souvint ; l'accent, cet accent étrange, à la fois doux et roulant, c'était l'accent iranien. Sa fantastique mémoire ne pouvait pas le tromper. Il avait encore dans l'oreille la voix des Iraniennes qu'il avait connues au cours de sa mission à Téhéran[6].

Il se leva, très excité : c'était une piste. Il cherchait maintenant une femme au type oriental. Cela ne devait pas foisonner au Star. Si elle y était.

Cela valait la peine de regarder. Il parcourut rapidement les rangées de fauteuils. Heureusement, la salle était maintenant aux trois quarts vide. Aucune femme ne répondait au signallement. Il se dirigea vers la sortie, suivi à distance respectueuse par Chris Jones et Milton Brabeck, à qui les yeux sortaient de la tête après quatre heures de *Sex in Bangkok*.

Après le froid de la salle, l'air dehors semblait poisseux et brûlant. Les mêmes Noirs écarquillaient les yeux devant les affiches de filles nues. La boutique de disques continuait à solder son stock de Twist dans un effroyable tintamarre. Chris rejoignit Malko, tout égrillard.

— C'est plutôt chouette comme planque, dit-il. On reste encore à l'autre séance ?

Malko ne répondit pas : il scrutait la rue autour de lui. Heureusement, les néons éclairaient les trottoirs comme en plein jour. Mais les gens passaient et repassaient sans cesse, s'agglutinant autour des vitrines. Soudain, il la vit.

En face sur l'autre trottoir, juste sous les néons jaunes du cinéma Lynx. Une femme d'une quarantaine d'années, dans un vêtement noir strict, fort élégante. Mais Malko ne voyait que le visage : les cheveux très sombres, tirés en arrière et séparés par une raie au milieu, les yeux noirs et un peu proéminents, la large bouche sensuelle et le nez légèrement busqué. C'était incontestablement une Orientale. Et probablement une femme du monde.

Malko ne la quittait pas des yeux. L'inconnue surveillait la sortie du Star, sans faire attention aux hommes qui l'accostaient. Il fut tout de suite persuadé que c'était la femme qu'il cherchait. Mais à chaque instant, elle pouvait disparaître dans la foule.

— Suivez-moi, souffla-t-il à Chris. Vite.

À grandes enjambées, il partit vers la Huitième Avenue. Dès qu'il fut sorti de la lumière des néons, il se jeta sur la chaussée, évitant de justesse un taxi et un autobus dont le chauffeur l'agonit d'injures. L'inconnue était à cinquante mètres, si elle n'avait pas bougé ; il remonta vers le Lynx. Chris était resté coincé au milieu de la rue. En dépit de ses signes désespérés, les voitures filaient autour de lui, sans ralentir. Quant à Milton, il était encore sur l'autre trottoir, hésitant entre le suicide et le devoir. Malko arriva devant le Lynx.

L'inconnue avait disparu. Il inspecta rapidement le hall, un drugstore voisin et remonta la rue. Pour presque heurter celle qu'il cherchait, qui s'était éloignée du cinéma et revenait sur ses pas. De près, il n'y avait aucun doute possible : elle était née entre Beyrouth et Karachi. Un beau visage aux traits forts, mais avec deux plis d'inquiétude autour des lèvres. Elle portait un élégant sac en crocodile noir accroché à son bras gauche. Son regard se posa une seconde sur Malko, puis se détourna. Mais ils se heurtèrent presque et elle leva de nouveau les yeux sur lui. Il lui barrait le chemin. Elle eut un geste de recul.

— Foster Hillman n'a pas pu venir, dit Malko à voix basse. Je suis chargé de vous conduire à lui.

Les yeux noirs devinrent immenses. Une lueur de panique passa dans ses yeux. Elle recula brusquement et fit sèchement :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Laissez-moi.

Déjà Malko ne voyait plus d'elle qu'une croupe ronde ondulant au rythme de son pas rapide. Elle remontait vers Broadway. S'il la laissait filer, elle se perdrait dans la foule avant cinq minutes. Elle pouvait grimper dans un taxi, peut-être une voiture l'attendait-elle... Et maintenant, il en était sûr : c'était la voix qui avait parlé au téléphone, le fil conducteur.

Au moment où Malko démarrait, Chris et Milton arrivaient essoufflés.

— Qu'est-ce qui se passe ?

La femme qui court là-bas, montra Malko. C'est elle que nous cherchons. Vite.

Il n'avait pas le temps de prévenir les agents du F.B.I. Mais Chris Jones l'avait déjà doublé. Sa haute silhouette se faufilait à travers la foule dense, poussant, heurtant, bousculant. Il perdit son chapeau dans un choc, mais ne s'arrêta pas.

La femme avait près de cent mètres d'avance. Les trois hommes ne gagnaient pas de terrain. Soudain, Malko vit au bout du poing droit de Chris un petit Colt cobra nickelé.

— Chris, ne tirez pas ! hurla-t-il.

Des passants se retournèrent. Une femme trop fardée vit l'arme de

Chris et poussa un cri perçant.

— C'est un hold-up, glapit-elle. La police, appelez la police...

Un gros type tenta de ceinturer Chris qui lui envoya aimablement son genou dans le ventre. Deux hommes en imperméable blanc, de l'autre côté de la rue, sortirent précipitamment de leur poche un walkie-talkie. La femme poursuivie était arrivée au feu rouge de Broadway et de la 42^e Rue. Le feu était au vert et des centaines de véhicules défilaient devant elle, sur l'artère large de plus de vingt-cinq mètres. Malko parvint à se dégager de la foule pour courir sur la chaussée. Milton et Chris se débattaient, ivres de rage au milieu d'une meute hurlante qui réclamait Police-Secours. La femme se retourna et vit Malko.

Elle n'hésita qu'une fraction de seconde avant de se lancer dans le flot des voitures dévalant Broadway. Horrifié, Malko la vit frôler une voiture, courir deux mètres et s'arrêter au beau milieu de la chaussée, isolée au milieu des voitures.

À trente mètres, de l'autre côté, il y avait la bouche de métro de Times Square, un dédale de couloirs où l'inconnue pourrait disparaître en dix secondes, si elle avait quelques mètres d'avance. Chris avait réussi à se dégager. Essoufflé, il rejoignit Malko au bord du trottoir. La pagaille était à son comble. Des agents du F.B.I. sortaient de tous les coins, indécis. Par gestes, Malko leur désigna la femme. Mais ils étaient trop loin pour être efficaces.

L'inconnue fit un saut et gagna trois mètres. Le feu était interminable, réglé électroniquement.

Chris se jeta sur la chaussée. Un taxi piquait droit sur lui. Le gorille n'hésita pas. Brandissant son Colt, il tira deux fois en l'air. Le taxi freina brutalement, déclenchant des collisions en chaîne dont les froissements de tôles s'entendirent jusqu'à l'hôtel Astor. Courant comme un dératé, un agent du F.B.I. fonça dans le carrefour et se mit en travers de la chaussée, les bras en croix. Mais il en fallait plus à des automobilistes new-yorkais : il ne dut son salut qu'à un immense bond en arrière.

Le feu passait à l'orange. Malko se lança. La femme avait continué à se faufiler et avait presque atteint l'autre trottoir de l'immense avenue. Il lui restait vingt mètres à parcourir avant la bouche de métro. Et soudain, un majestueux policier à cheval, comme on en voit encore à New York, surgit d'un large panneau de bois, au coin de Broadway, pointant son bâton sur la jeune femme. Son visage courroucé était aubergine.

— Vous, la petite dame, venez ici, hurla-t-il d'une voix de stentor.

Il se purléçait les babines d'avance en pensant aux cinq dollars qu'il allait lui faire verser pour avoir traversé au vert. Aux U.S.A., on ne plaisante pas avec ces choses-là.

D'une dernière enjambée, la femme parvint au trottoir, à quelques mètres du policier à cheval. Ce dernier se trouvait entre elle et le métro. Déjà, il sautait à terre, tournant le dos à la femme. Malko, Chris et deux agents du F.B.I. crièrent en même temps. Elle avait sorti de son sac un pistolet et visait le dos du policier, calmement, comme au stand.

Le bruit des deux détonations fut étouffé par la rumeur de la circulation. Mais le policier, le pied gauche encore pris dans son étrier, bascula sur le trottoir, perdant sa casquette. Bien dressé, le cheval hennit mais ne bougea pas. Le policier tourna des yeux ahuris vers la femme. Il ne comprenait pas. Il avait déjà du sang plein la bouche. Le visage dur, sa meurtrière passa près de lui en courant, sans un regard. Surmontant le feu qui lui brûlait la poitrine, il se tourna un peu sur le côté et parvint à sortir son gros 45 à barillet de sa gaine. Il releva le chien et, à travers les pattes du cheval, visa la silhouette qui disparaissait dans l'entrée du métro.

À demi inconscient, il entendit des cris « *don't shoot, don't shoot* »[7]. Mais c'était un vieux flic, coriace et discipliné. Il incarnait la Loi, on lui avait tiré dessus, il devait répliquer. Où allait-on autrement ? Son index pressa la détente au moment où Chris Jones tirait sur lui avec son propre pistolet. *Lui*, connaissait l'importance de l'inconnue. La balle frappa le poignet du policier une fraction de seconde trop tard.

Dans l'escalier du métro, la femme parut glisser sur une peau de banane. La balle du gros 45 l'avait frappée juste entre les deux omoplates. Ses bras battirent l'air et elle tomba en arrière. Elle roula un peu sur elle-même, et resta immobile en face du stand des journaux étrangers, sur le ciment gras et sale.

Malko, Chris et un homme du F.B.I. arrivèrent en même temps à côté d'elle.

— Une ambulance, vite, demanda Malko.

L'inconnue était sur le dos, une mousse rosâtre au bord des lèvres, les narines pincées et les yeux fermés. Chris s'agenouilla et écarta doucement la veste du tailleur. Du sang giclait à gros bouillons d'une affreuse blessure grosse comme une soucoupe. Un Beretta 7,65, à canon court, était tombé de son sac.

L'agent du F.B.I. se détourna, très pâle, et Chris murmura :

— Elle est foutue.

Malko se pencha vers la mourante.

— Qui vous a envoyée ? Qui ? Dites-le, vous allez mourir.

La femme entrouvrit des yeux déjà glauques. Ses lèvres bougèrent imperceptiblement. Impossible de dire si elle avait compris. Malko répéta sa question. Elle ne réagit pas. Chris, qui tenait le poignet de la blessée, annonça :

— Il n'y a plus de pouls.

Trois agents du F.B.I. surgirent à leur tour. Malko se redressa et apostropha la foule qui les entourait :

— Un médecin. Y a-t-il un médecin parmi vous ?

Il y en avait un. Un homme grand et maigre qui fendit la foule. Son examen fut rapide.

— Cette femme est en train de mourir, dit-il. Il n'y a rien à faire.

— Faites-lui une piqûre, supplia Malko. N'importe quoi, qu'elle reprenne connaissance un instant. Je dois lui parler.

Le médecin le regarda, indécis. Aussitôt, un des hommes du F.B.I. lui mit sa carte sous le nez et intima :

— Faites ce qu'il vous dit. Vite.

Le cercle des badauds s'agrandissait sans cesse. Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de voir quelqu'un mourir dans le métro. Le médecin tira de sa trousse une seringue, la remplit avec le contenu d'une ampoule et fit une injection dans le cou de la femme.

— C'est un puissant tonicardiaque, expliqua-t-il.

Il retira l'aiguille et ils attendirent. Une ombre de couleur revint sur les joues de l'agonisante. Malko lui releva la tête et parlant presque de bouche à oreille, dit :

— Qui vous envoie ? Parlez. Vite, vous allez mourir.

Mais cette fois, elle n'ouvrit même pas les yeux. Elle eut encore quelques frémissements et sa tête, soutenue par le bras de Malko, tomba en arrière.

— C'est fini, dit le médecin. Elle est morte.

Malko posa la tête avec précaution sur le sol, et se releva. Un des hommes du F.B.I. retira son imperméable blanc et en couvrit le corps. Chris tendit à Malko un passeport trouvé dans le sac. Il était établi au nom de la Princesse Nouch Riahi, Iranienne, née en 1929 à Tabriz, Iran, et demeurant 32 Adolfstrasse à Zurich. Rien d'autre d'intéressant dans le sac. Sauf la clef d'une chambre au Waldorf-Astoria, G5.

— Quel gâchis, murmura Malko. D'ici quelques heures ceux qui avaient envoyé l'inconnue allaient connaître son sort. Déjà, des grappes de reporters du *New York Times*, dont le building se trouvait à la 43^e Rue, se pressaient dans les escaliers du métro.

Malko entraîna Chris vers la sortie. Cinq voitures de police étaient arrêtées le long du trottoir, avec un car de reportage de la N.B.C. et une ambulance où on chargeait un corps recouvert d'une couverture.

— Le policier ? demanda Malko.

— Oui, Monsieur, répliqua un des hommes du F.B.I. Il vient de mourir.

Dans un sens, c'était ce qui pouvait lui arriver de mieux. Vivant, il risquait d'être rétrogradé.

Chris et Malko s'éloignèrent rapidement, traversant Times Square.

Direction le Waldorf-Astoria. Qu'allaient-ils déclencher, en jouant aux apprentis sorciers ? Pour l'instant, Malko maudissait le général Radford et ses idées de génie. Ceux qui étaient assez forts pour faire chanter le Patron de la C.I.A. devaient avoir prévu une interception possible.

Si une mouche avait pu survivre dans l'atmosphère aseptisée du laboratoire, on l'aurait entendue se gratter les pattes. Les quatre hommes penchés sur la petite boîte oblongue retenaient même leur respiration. Situé au troisième sous-sol du building B de la C.I.A., le laboratoire abritait parfois d'étranges manipulations. Mais cette fois, il ne s'agissait que d'un test de routine.

Les deux experts en blouse blanche regardèrent Malko qui regarda le général Radford. Celui-ci contemplait avec le même dégoût que s'il s'était agi d'un cobra, la boîte de métal. À côté d'elle se trouvait, soigneusement repassé, le papier qui l'avait emballée, du kraft marron, très banal. Le nom et l'adresse personnelle de Foster Hillman avaient été écrits à la machine, sous les deux timbres suisses. Un innocent facteur avait déposé le paquet dans la boîte aux lettres, deux heures plus tôt. L'agent qui surveillait l'appartement l'avait immédiatement apporté au général Radford qui l'avait transmis au laboratoire aux fins de s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une machine infernale.

Ce qui n'était pas le cas.

La boîte ne pesait qu'une vingtaine de grammes. C'était un parallélépipède de zinc, un peu comme une boîte de pilules, d'apparence très innocente.

Mais il venait de Suisse, comme la belle Princesse Nouch Riahi qui reposait en ce moment à la morgue du New York Hospital, en attendant qu'on la réclame.

La perquisition dans la chambre G5 du Waldorf-Astoria n'avait rien donné. L'enquête rapide non plus. La Princesse Nouch, divorcée, voyageait beaucoup, entre les U.S.A., l'Europe et le Moyen-Orient. Elle possédait une galerie de peinture à Zurich où elle mettait rarement les pieds et un vieux père milliardaire au fond de l'Iran. Personne, mais absolument personne, ne la connaissait dans le milieu du Renseignement. Aucun correspondant de la C.I.A. n'avait jamais entendu mentionner son nom. Les experts de la C.I.A. avaient dépiauté ses bagages millimètre par millimètre sans trouver le moindre microfilm ou code, ou quoi que ce soit d'inhabituel.

Elle se trouvait aux U.S.A. depuis une dizaine de jours comme en faisait foi son passeport, venant de Suisse. Un point, c'est tout. Il aurait fallu des semaines d'enquête pour percer ce qu'il y avait derrière les apparences : une riche oisive, fréquentant la café-society,

voyageant beaucoup. Ce n'était pourtant pas par snobisme qu'elle avait abattu froidement un policier qui voulait l'arrêter. À moins que ce ne soit la coutume dans son pays...

Trois jours s'étaient écoulés depuis sa mort. Trois jours d'angoisse pour le général Radford et Malko, qui passait toujours ses journées dans le bureau de Foster Hillman et ses nuits dans l'appartement de ce dernier. Rien ne s'était passé. Pas le moindre signe de vie. Et la « disparition » de Foster Hillman commençait à poser de sérieux problèmes. Le Président avait donné à Radford une semaine de délai avant de rendre son décès public. Mais, déjà, d'étranges rumeurs couraient dans les hautes sphères de Washington.

Le petit paquet reçu le matin représentait très probablement la réponse à la mort de la Princesse Riahi.

— Ouvrez-le, ordonna le général Radford.

Comme personne ne bougeait, Radford prit la boîte dans ses mains énormes et poussa sur le couvercle.

Un objet étrange apparut : une sorte de bout de bois enveloppé de plastique blanc.

Radford déroula le plastique si vite que l'objet tomba sur la table et faillit rouler par terre. Un des laborantins qui avait déjà avancé la main pour le retenir, arrêta son geste, horrifié.

C'était un auriculaire de femme, avec un ongle encore fait, sectionné à la racine de la troisième phalange. La peau était livide, avec un reflet verdâtre, dû sans doute à une piqûre de liquide d'embaumement.

— Mon Dieu ! fit Radford.

Malko sentit un picotement désagréable le long de sa colonne vertébrale. L'horreur continuait. Les deux laborantins avaient carrément viré au jaune clair. L'un d'eux se recula, les yeux écarquillés d'horreur. Radford égrenait une série de jurons à voix basse. Malko vit que ses mains tremblaient. Lui non plus n'en menait pas large. Heureusement que son séjour en Afrique l'avait familiarisé avec ce genre de choses. Quand même, ce fut d'une voix blanche qu'il demanda :

— C'est vraiment un débris humain ?

Radford alla jusqu'à l'interphone collé au mur et appuya sur le poussoir :

— Qu'on fasse venir immédiatement le docteur James Buck.

Le silence retomba dans le laboratoire. Aucun des quatre hommes n'osa toucher le macabre débris jusqu'à l'arrivée de James Buck, essoufflé et nerveux.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Radford lui désigna le doigt :

— Dites-nous ce que c'est, Doc. Vite.

Comme si c'était une sucette, le docteur Buck prit le doigt, le porta à ses narines, l'examina, le palpa, le pressa, puis le reposa sur la table.

— C'est un doigt de femme jeune, de race blanche, annonça-t-il, coupé par un chirurgien ou quelqu'un qui s'y connaît en anatomie. Il n'y a pas plus d'une semaine. D'où est-ce que ça sort ?

Radford leva les yeux au ciel :

— C'est le courrier de Foster Hillman aujourd'hui, fit-il d'une voix sinistre. Que Dieu ait pitié de ceux qui ont commis cette horreur. Ses poils noirs en étaient littéralement hérissés. Pourtant ce n'était pas un sensible, le général Melwin Radford.

— Vous ne pouvez rien nous apprendre de plus, toubib ? demanda Radford.

James Buck secoua la tête :

— Il faudrait un examen de laboratoire. Mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver.

— Prenez-le quand même et soumettez-le à tous les examens possibles. Dites-nous ça au plus vite.

Le docteur James Buck ré enroula le doigt dans son enveloppe de plastique et le mit dans sa poche. Il sortit en fermant doucement la porte derrière lui. Radford avait déjà appelé Ned Donovan par l'interphone. Les deux laborantins s'étaient discrètement éclipsés. Le spécialiste de la Sécurité arriva si vite qu'on aurait pu croire qu'il écoutait au trou de la serrure si cela n'avait pas été au-dessus de son standing. Sans mot dire, il écouta le récit succinct de Radford.

— Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que le doigt soit la réponse à la mort de cette Princesse, conclut Radford. Il vient de Suisse lui aussi.

— Et à qui appartiendrait ce doigt ? demanda Donovan, d'une voix égale.

Radford haussa les épaules, irrité par le calme de l'autre :

— Si vous savez faire tourner les tables, demandez à Foster Hillman. Un ange passa et repartit, plutôt dégoûté.

— Hillman avait-il une femme dans sa vie ? demanda Donovan.

— La réponse est « non », martela le général Radford, appuyé à la table. Depuis une semaine nous interrogeons discrètement les gens qui le connaissent. La seule femme qui ait pénétré chez lui ces deux dernières années est sa bonne noire, Mathilda, cinquante-cinq ans. « Et nous sommes limités par le fait que vous semblez oublier qu'officiellement Hillman est *vivant*. Vous voyez d'ici le scandale si on apprenait que la C.I.A. enquête sur son propre chef ! » Effectivement.

Le général Radford ne dormait plus depuis la mort de Foster Hillman. Une douzaine de très hauts fonctionnaires, dont bien entendu le Président, ne dormaient pas non plus très bien.

Tant qu'on ne connaîtrait pas le secret que Foster Hillman avait emporté dans sa tombe, la C.I.A. ne pourrait pas reprendre une vie normale. Par précaution, certains agents « dormeurs » en place dans des pays de l'Est, avaient été rappelés et mis à l'abri. Mais c'était une goutte d'eau dans la mer. Foster Hillman avait accès à *TOUT*. S'il avait trahi, c'était la politique entière de l'Amérique qui était en danger et certains des secteurs les plus en pointe de sa Défense.

Seul Radford continuait à le défendre à fond. Pour lui Foster Hillman était incapable de trahir. Il grogna sous le regard froid et inquisiteur de Donovan et demanda à Malko :

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Cela semble clair, dit Malko. On a fait chanter Foster Hillman. À l'aide d'une femme à qui il tient. La propriétaire de ce doigt. Et en ce moment, on cherche à l'intimider... D'une façon assez horrible.

— Vous voulez dire, dit Radford à voix basse, qu'à cause de notre bluff, on est en train de torturer une femme, de cette façon atroce ?

— Vous voyez une autre explication ? Radford jouait avec son cigare éteint.

— Bon sang de bon sang ! jura-t-il. *Il faut trouver*. Nous n'avons pas le droit de laisser faire cela.

— Annoncer à la presse que Foster Hillman est mort, proposa Malko.

— Alors, nous ne saurons jamais, ou alors trop tard, ce qui est arrivé, objecta Donovan.

— Si nous ne trouvons rien, vous condamnez cette inconnue à mort, fit Malko.

Donovan eut un geste ayant l'air de dire que la vie d'une femme ne pesait pas beaucoup dans la balance quand il s'agissait de la sécurité du pays.

— Nous avons promis au Président de tirer au clair le suicide de Foster Hillman, dit-il sèchement, nous devons tenir notre promesse. Silence de mort. Le général Radford baissa la tête sous le regard plein de reproche de Donovan. Il mâchonna son cigare et dit à voix basse :

— Je ne veux pas attendre qu'on m'envoie un second doigt, ou qu'on me demande quelque chose d'impossible. N'oubliez pas que *nous sommes* Foster Hillman. Soyons à la hauteur. Puisque nous avons pris la responsabilité écrasante de mettre en danger quelqu'un pour qui il a donné sa vie.

Donovan l'interrompit :

— Que voulez-vous faire ?

— Quel était le meilleur ami de Foster Hillman ? Donovan répondit immédiatement :

— Un congressman. Brice Peufroy.

— Nous allons interroger ce Peufroy, dit fermement Radford. Lui

doit savoir qui est la femme pour qui Foster Hillman a accepté de mourir. Donovan regardait ses ongles impeccables pensivement :

— Réalisez-vous le risque que vous prenez ? Nous avons l'ordre de ne parler à *personne* de la mort de Foster Hillman. À la moindre fausse manœuvre, c'est un scandale effroyable.

— Vous savez, après « La Baie des Cochons » on ne peut pas faire beaucoup mieux. De toute façon, j'en prends la responsabilité. Nous avons perdu assez de temps. Qu'on aille me chercher ce Peufroy.

— Quoi, au Congrès ?

— En enfer, s'il s'y trouve, hurla Radford, excédé.

Malko quitta le laboratoire sur la pointe des pieds. Depuis toujours, les militaires considéraient les Congressmen comme des cryptocommunistes, et ceux-ci voyaient les généraux comme des assoiffés de guerre atomique.

Brice Peufroy était un petit homme mince et élégant, avec une cravate noire, plusieurs dents en or et un accent du Sud prononcé. Il regarda avec méfiance le plateau chargé de verres et d'une bouteille de « Chivas Royal, étiquette noire » posée sur le bureau de Radford. L'adjoint de Hillman arborait son sourire le plus engageant, ou du moins qu'il considérait comme tel. Car il avait plutôt l'air de vouloir dévorer le petit Congressman. Dans son dos, Malko déplorait silencieusement l'absence de vodka.

— Monsieur Peufroy, dit cérémonieusement Radford, j'ai besoin de vous.

Peufroy esquissa un sourire contraint.

Une heure plus tôt, une Cadillac contenant deux agents du F.B.I. avait été le prendre à son bureau du Sénat. L'un des agents avait une lettre manuscrite du général Radford lui demandant de le rencontrer immédiatement, dans l'intérêt supérieur des U.S.A. Brice Peufroy pouvait difficilement se faire prier. En plus, sa curiosité était délicieusement piquée. Dans quel secret d'État allait-il atterrir ? Le bureau où Malwin Radford l'avait reçu était un peu spécial. Ses murs étaient aussi truffés de micros qu'une Ambassade américaine dans un pays de l'Est. Deux caméras, dissimulées dans les moulures du plafond, filmaient les conversations.

Le tout, pour déceler, plus tard, les témoignages hésitants. Mais le brave Peufroy ignorait heureusement tout cela.

— Je suis à votre disposition, répondit-il. Du moins, se hâta-t-il ! d'ajouter, dans les limites de ma compétence. Car je n'approuve pas toujours les initiatives de votre Agence...

Le général Radford regretta une courte seconde de ne pas avoir le pouvoir de faire fusiller Peufroy et dit onctueusement :

— Il s'agit de quelque chose de... plus anodin. Néanmoins, je vous demande de garder le secret le plus absolu sur tout ce qui pourra

être dit au cours de notre conversation.

— Bien sûr, bien sûr.

— Bon.

Radford s'éclaircit la voix :

— Vous connaissez très bien, je crois, Foster Hillman, qui est le patron de notre Agence ?

Peufroy gonfla la poitrine et se rengorgea.

— Il m'honore en effet de son amitié. Depuis près de vingt ans. Mais pourquoi...

C'était l'instant délicat. Radford plongeait, les doigts crispés sur son cigare. Les chemins détournés n'étaient pas son fort :

— Connaissez-vous quelqu'un dans sa vie privée, euh ! une femme à qui il tiendrait beaucoup ?

— Une femme ?

Brice Peufroy montra ses dents en or dans une grimace d'étonnement, resta une seconde la bouche ouverte, puis vira au violet et sauta de sa chaise :

— Qu'est-ce que c'est que cette infamie, vociféra-t-il. Je veux voir Foster Hillman immédiatement.

Il redressa sa petite taille et se pencha sur le bureau de Radford :

— Vous m'entendez. Je veux voir Foster. Je vais lui dire que, que... – il en bégayait d'indignation... – ses subordonnés enquêtent sur sa vie privée... C'est une infamie, répéta-t-il d'un ton pénétré. Une infamie ! Malko s'interposa :

— Monsieur Peufroy dit-il le plus suavement possible, vous avez mal compris la question du général Radford. Il l'a posée dans l'intérêt de Foster Hillman pour lequel nous avons tous deux la plus grande estime...

Cette tirade ne calma pas le congressman. Trépignant sur place, il continuait de glapir :

— Je veux voir Foster Hillman. Immédiatement.

Soudain, Radford déplia ses formes éléphantesques. Il dominait Peufroy de vingt bons centimètres. Ses énormes sourcils noirs lui donnaient l'air si menaçant que Malko craignit qu'il ne jetât le congressman par la fenêtre. Mais il se pencha seulement sur Peufroy à le toucher et dit d'une voix contenue de rage :

— Alors, vous voulez voir Foster Hillman ?

— Oui, dit fermement Peufroy, drapé dans sa dignité.

— Eh bien, vous allez le voir ! Et tout de suite. Suivez-moi.

Il fit le tour de son bureau et prit Peufroy par le bras, le tirant littéralement. Pas rassuré, le petit congressman jeta un regard implorant à Malko.

Le bureau était situé au sixième étage. Le chef adjoint de la C.I.A., traînant toujours Peufroy par le bras, s'engouffra dans un ascenseur

qui arrivait justement et appuya sur le bouton du quatrième sous-sol. Ils arrivèrent devant une porte fermée à clef. Radford appuya sur un bouton et un guichet métallique coulissa au milieu du panneau. Reconnaisant Radford, l'homme qui était derrière la porte ouvrit, libérant une bouffée d'air glacial. Peufroy ne disait plus rien. La pièce était nue, les murs laqués de blanc, et les seuls meubles étaient un distributeur de Coca-Cola et une civière métallique. Le mur du fond était divisé en seize casiers un peu comme des portes de coffre-fort, avec chacun une poignée.

L'homme qui avait ouvert se tenait respectueusement devant Radford.

— Mac, ouvre-moi le n°16, ordonna Radford.

— Mais Général, il n'y a rien dans le 16.

Radford ne se donna même pas la peine de répondre. Bousculant Mac, et tenant toujours Peufroy par le bras, il tira la poignée du casier de la main gauche.

Le compartiment métallique glissa sans bruit découvrant une forme humaine enveloppée d'un linceul transparent. Le visage horrifié de Brice Peufroy se trouva à vingt centimètres exactement des traits cireux et figés de Foster Hillman.

Le petit congressman poussa un cri étouffé. Ses jambes se dérobaient sous lui et sans la poigne de Radford, il serait tombé par terre.

— Vous vouliez voir Foster Hillman, fit Radford d'une voix sépulcrale. Le voilà.

Brice Peufroy se liquéfiait. Il jeta un regard implorant à Radford comme si ce dernier était Dracula.

— Je ne comprends pas, bredouilla-t-il. Qu'est-il arrivé ? Pourquoi n'a-t-on pas annoncé cette mort ? C'est horrible...

Il louchait sur le visage inexpressif de Foster Hillman, les yeux clos. Il murmura :

— Foster. Mon vieux. Comme s'il avait pu le réveiller. Radford le secoua :

— Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai besoin de vous, Monsieur Peufroy. Notre ami Hillman est mort, mais il y a encore un service à lui rendre : le venger...

Lentement, il referma l'abominable tiroir et se dirigea vers la porte, laissant Mac médusé. Cette fois, Brice Peufroy le suivit sans protester. Sa superbe s'était évanouie et ses lèvres tremblaient spasmodiquement. Ils remontèrent dans le bureau. Peufroy était complètement effondré. Il but d'un trait le verre de Chivas que lui tendit Radford. Profitant de son avantage, ce dernier pointa sur le visage défait du congressman un index meurtrier comme une mitraillette.

— M. Peufroy, dit-il. Je dois vous avertir que la mort de Foster Hillman est pour l'instant un secret d'État. Si vous la révéliez à qui que ce soit, vous vous exposeriez à une peine de vingt ans de pénitencier, ou pire... C'est bien compris ?

Un peu plus et il le menaçait de la chambre à gaz... Peufroy hocha la tête, terrorisé. Il était prêt à n'importe quoi.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il. Radford répéta lentement sa question :

— Y a-t-il une femme dans la vie de Foster Hillman pour laquelle il serait prêt à tout risquer ?

On aurait entendu la glace fondre dans les verres de scotch. Peufroy répéta à mi-voix :

— Une femme... Puis il secoua la tête.

— Je ne vois pas de femme, Général. Foster était un homme d'une droiture et d'une intégrité parfaites. Lorsque Madge, son épouse, est morte d'un cancer, sa vie sentimentale s'est arrêtée. Il aurait pu se remarier, nous en avons souvent parlé, mais sa conscience le lui interdisait. Il n'y avait que son travail...

Radford insistait, ses petits yeux noirs brillant derrière ses sourcils broussailleux.

— Vous le voyiez souvent ? Cela aurait-il pu vous échapper ? Peufroy reprenait un peu d'assurance.

— Impossible, dit-il. Washington est une petite ville. Tout se sait et les gens sont mauvaise langue. Foster n'avait personne dans sa vie. Personne.

Radford frappa le bureau du plat de sa main.

— Si, bon sang ! Il y a une fille dans cette histoire !

Ce fut comme s'il avait donné un coup de pied à Peufroy. Le petit congressman se souleva de son fauteuil, renversant une partie de son précieux whisky :

— Ce n'est pas une fille, c'est sa fille, général Radford ! La mâchoire de Radford sembla se décrocher.

— Sa fille ? Mais il ne nous a jamais parlé de sa fille. Personne n'est au courant. Les notices mondaines font bien mention d'une fille, mais elle est morte, il y a huit ans dans un accident.

Brice Peufroy secoua la tête, tristement.

— Elle n'est pas morte. C'est ce que Foster disait à tout le monde. Mais nous étions quelques intimes à savoir la vérité. Je vais vous la dire.

— Attendez !

Radford aboya dans l'interphone :

— Qu'on dise à Ned Donovan de venir ici immédiatement.

Il se rassit et expliqua :

— Ce que vous avez à dire est très important pour nous. J'ai

demandé au responsable de la Sécurité de notre Agence d'assister à notre conversation...

Il n'allait pas lui révéler que ladite conversation allait être enregistrée par une douzaine de micros et Peufroy filmé par deux caméras dont une couleur.

Ned Donovan apparut cinq minutes plus tard, toujours sinistre. Il salua les trois hommes d'un signe de tête et s'assit. Radford lui explique. Qu'il avait montré le corps de Foster Hillman.

— Allez chercher le directeur de la banque de Foster Hillman.

— Monsieur Peufroy, dit-il solennellement, nous vous écoutons. Tâchez d'être aussi précis que possible.

Peufroy se tortilla, mal à l'aise.

— Il n'y a rien de mystérieux, commença-t-il. Il y a huit ans, peu après la mort de sa femme, Foster Hillman a eu un terrible accident de voiture. De sa faute. Il a pris un virage trop vite et s'est retourné.

— Au fait, au fait, grogna Radford qui pianotait impatiemment sur le bureau.

Cette fois, Peufroy, qui avait repris du poil de la bête, le foudroya du regard :

— C'est le fait, général Radford. La fille de Foster, Kitty, se trouvait dans la voiture. Elle a été éjectée et a heurté un tronc d'arbre. Foster n'a eu que des égratignures.

— Et alors ?

— On a réussi à sauver Kitty qui avait plusieurs fractures du crâne. Mais elle avait perdu la plupart de ses facultés mentales.

— Quoi, elle est folle ? Peufroy agita la main.

— Non, non. C'est presque pire. Elle est redevenue, comment dirais-je, une enfant de quatre ans. En plus, elle n'a pas de mémoire, ne se souvient pas des gens, vit totalement en dehors de l'existence, tout en se développant physiquement d'une façon normale.

— Quel âge a-t-elle maintenant ? demanda Donovan.

— Voyons.

Peufroy comptait sur ses doigts.

— Environ dix-huit ans, si mes souvenirs sont exacts, peut-être un an de plus.

Donovan et Radford se regardèrent.

— Où se trouve cette jeune fille ! demanda Radford.

— En Suisse, dans une institution spécialisée, répondit Peufroy ; d'après tous les médecins, son état ne s'améliorera jamais. Certains de ses centres nerveux ont été détruits, vous comprenez ? C'est une morte-vivante.

— En Suisse, s'exclamèrent en même temps Malko et Radford.

Le cercle était bouclé. Donovan posa la question suivante :

— Foster Hillman tenait-il beaucoup à sa fille ?

Le regard de Peufroy se posa plein d'indignation sur lui.

— À Kitty ? Mais il aurait fait n'importe quoi pour elle. Je n'ai jamais vu quelqu'un se sentir aussi coupable. Vous comprenez, il savait qu'il avait commis une faute de conduite et qu'à cause de cette erreur, sa fille n'aurait jamais une vie normale. C'est atroce. Chaque fois qu'il allait la voir, il pleurait pendant huit jours. D'ailleurs, il y allait de moins en moins, car elle ne le reconnaissait même pas ; ce qui était encore plus horrible. Mais il veillait à ce qu'elle ne manque de rien. Et régulièrement se tenait au courant des dernières recherches médicales dans le domaine neurologique, espérant toujours un miracle. Radford était écarlate et jurait à voix basse.

— Où se trouve exactement cette jeune fille ? demanda-t-il. Peufroy secoua la tête.

— Je ne me souviens plus. En Suisse. Mais cela doit être facile à trouver. Foster envoyait régulièrement de l'argent.

Il n'avait pas fini sa phrase que Radford écrasait l'interphone. Dès qu'il eut une réponse, il dit :

— Allez chercher le directeur de la banque de Foster Hillman. Qu'il soit ici dans deux heures. Qu'on le ramène en hélicoptère. Peufroy regardait le Général avec étonnement.

— Mais enfin que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Rien, dit Radford. En ce qui vous concerne, c'est terminé à moins que vous n'ayez encore quelque chose à nous dire sur la fille de Foster Hillman.

— Je ne vois rien. Non, rien.

— Bon.

Radford ouvrit un tiroir et en sortit une bible qui avait connu des jours meilleurs.

— Monsieur Peufroy, dit-il, voulez-vous jurer sur la Bible de ne rien révéler à personne, *jamais*, de cette entrevue ? Et de ne dire à personne que Foster Hillman est mort.

Peufroy jura, étendant la main droite sur le Livre sacré. Sa voix avait retrouvé son calme.

— Je vais vous faire raccompagner, dit Radford. Nous vous remercions.

Il avait déjà ouvert la porte. Le congressman le suivit docilement après avoir salué Malko et Donovan. En serrant la main de Radford, il demanda timidement :

— Pouvez-vous me dire, euh ! comment Foster est mort ? Radford secoua lentement la tête.

— Non.

Peufroy s'éloigna, sans comprendre pourquoi il y avait des larmes dans les yeux du général Malwin Radford, directeur adjoint de la C.I.A.

Il subodorait quelque histoire horrible. Il était encore très loin de la réalité.

*
* *

Radford avait éclaté, à peine la porte fermée. La tête dans ses mains, il jurait à mi-voix. Donovan interrompit la litanie :

— Général, qu'avez-vous l'intention de faire ?

Le général Radford le regarda sans comprendre :

— Comment ? De faire ? Retrouver cette pauvre fille, la mettre en lieu sûr et payer une sacrée valse aux ordures qui ont monté ce coup. Donovan le regardait, l'air pensif :

— Si l'histoire de notre ami se vérifie, dit-il, il semblerait que nous soyons en présence d'une habile tentative de chantage. Un service que nous présumons ennemi a connu le drame de Foster Hillman et a voulu se servir de sa fille pour obtenir des documents ou des renseignements...

Radford le coupa d'une voix cinglante :

— Et comme Foster était incorruptible, il a préféré se foutre en l'air. Comme ça, il n'y avait plus de chantage possible. Cela explique enfin pourquoi il n'a rien laissé derrière lui. Ceux qui lui ont proposé cet horrible marché savaient que lui mort, leur combine tombait à l'eau.

— Que pensez-vous qu'ils vont faire de la fille ? demanda Malko. Si nous annonçons la mort de son père.

Donovan se frottait le menton, l'air de plus en plus pensif.

— Évidemment, Hillman mort, elle ne leur est plus d'aucune utilité. Ils ont le choix entre la tuer ou la libérer. Comme, d'après Peufroy, c'est une enfant, ils peuvent se permettre de la remettre en circulation. Surtout si ce sont de vrais professionnels... Ils ne se colleront pas un cadavre inutile sur le dos.

Malko regardait la forêt de Virginie par la fenêtre. Quel curieux homme ce Foster Hillman. Par amour pour sa fille, il avait joué sa vie sur une marge minuscule. En acceptant de ne jamais savoir s'il s'était trompé ou non. Ce n'était pas courant dans le Renseignement des âmes de cette qualité... À son tour, il demanda :

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

Radford et Donovan se regardèrent. Ce dernier fit :

— Il n'y a que deux solutions. Demain nous annonçons le suicide de Foster Hillman aux journalistes. Et nous attendons. Actuellement, rien ne nous force à prendre des risques, puisque nous sommes sûrs que Hillman n'a pas trahi. La deuxième solution, continua-t-il, consiste à aller voir... Et à essayer de retrouver cette fille. C'est risqué pour elle

et pour ceux de nos agents qui tenteront cette aventure. Je ne sais pas si elle se justifie...

Malko eut l'impression que Radford allait éclater comme un ballon de baudruche tellement il était écarlate :

— Foster Hillman était notre Patron, martela-t-il. Un patron que j'aimais et que je respectais. La moindre des choses est de tenter de sauver sa fille et de le venger. En plus, nous risquons de découvrir des choses intéressantes. Qui sait s'il ne s'agit pas d'un plan concerté de chantage contre des hautes personnalités ?

Donovan secoua la tête, pas d'accord :

— Si vous voulez à tout prix respecter les volontés de Foster Hillman, dit-il, la seule chose à faire est de ne pas bouger.

Radford le regarda avec un sourire triste :

— Non, Donovan. Foster Hillman s'est suicidé parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. C'était cela. La trahison ou quelque chose qui lui aurait été insupportable et en contrepartie la torture ou la mort de sa fille. Mais il était trop intelligent pour ne pas se douter que, même lui mort, Kitty avait peu de chances de revoir le jour... C'est à nous de la sortir d'affaire, s'il est encore temps.

Malko toussota :

— Donovan, dit-il, c'est par pur hasard que je me trouve mêlé à cette histoire. Mais puisque j'y suis, j'y reste. Disons que je paie une dette.

Il y eut un court instant de silence puis Radford sauta sur ses pieds et empoigna Malko par les épaules.

— Merci, S.A.S., fit-il chaleureusement. Si je pouvais y aller je serais déjà parti. Je veux vous promettre une chose : tous les gens qui sont sous mes ordres ou qui se disent mes amis vous donneront une aide totale.

— Je sais, je sais, fit Malko. Alors ne perdons pas de temps. Le téléphone sonna. Radford décrocha.

— Curtiss Wright à l'appareil, fit une voix sèche. Je suis le banquier de Foster Hillman. Deux de vos hommes prétendent m'arracher à mon bureau pour me traîner chez vous. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Radford soupira :

— J'ai besoin d'un renseignement urgent. Où se trouve en ce moment la fille de Foster Hillman, Kitty ?

À l'autre bout du fil, Curtiss Wright hésita :

— En principe, c'est un sujet que je ne peux aborder qu'avec M. Hillman lui-même.

Radford gémit d'impatience :

— Écoutez. Je suis le directeur-adjoint de la C.I.A. Directement sous les ordres de M. Hillman. Il n'est pas en mesure de vous parler en

ce moment. Il m'est possible de vous expédier deux gars du F.B.I. à qui vous serez forcé de parler. Mais nous allons perdre du temps. Et je vous jure que c'est dans l'intérêt de cette pauvre fille.

— Bon, coupa le banquier. Je vous fais confiance. Que voulez-vous savoir ?

— Où est Kitty ?

— En Suisse, dans l'Institut pour débiles profonds du Professeur Soussan, à Pully, près de Lausanne.

— Avez-vous eu de ses nouvelles récemment ?

— Non. D'ailleurs, mes seuls rapports avec le Professeur Soussan consistent à lui envoyer tous les mois un virement de 1.200 dollars. C'est à M. Hillman qu'il donne directement des nouvelles de sa fille.

— À quand remonte le dernier virement ?

— Voyons, euh ! environ, une douzaine de jours... Radford hocha la tête.

— Parfait, je vous remercie. Bien entendu, vous ne devez parler de cette conversation à personne. Sous peine d'être traduit devant un Grand Jury.

Le banquier l'assura qu'il n'y avait pas de meilleur citoyen que lui et raccrocha.

Les yeux de Radford brillaient. Il se tourna vers Malko :

— Je voudrais avoir vingt ans de moins. Pour vous accompagner.

Chris Jones respira profondément l'air humide du lac Léman et remarqua :

— C'est marrant, tout est petit en Europe. Ce lac, on dirait la piscine d'un Texan un peu riche.

Malko venait d'arrêter leur Dodge, louée à Genève au bord du lac, en face d'un restaurant aux volets bizarrement peints en bandes rouges. À vingt mètres de la grille de la Maison de Santé du Professeur Soussan. Les trois hommes étaient fourbus. Le DC 8 de la Swissair les avait débarqués à Genève une heure plus tôt.

Objectif : retrouver Kitty Hillman. Le général Radford avait obtenu du Président un délai supplémentaire de huit jours. Après, la mort du patron de la C.I.A. serait rendue publique.

Pour aider Malko, Radford lui avait donné les deux gorilles, redoutables en cas d'action violente.

— Attendez-moi ici, ordonna Malko. Il y a peu de risques. Inutile d'ameuter les populations.

Pour plus de précautions, Chris Jones posa sur le siège à côté de lui un énorme Colt 45 magnum, à la crosse creusée de six alvéoles, le modèle d'arme individuelle juste en dessous du mortier. À eux deux les gorilles représentaient une puissance de feu considérable... Bien dirigés, ils pouvaient gagner une petite guerre. Malko leur devait déjà quelques fières chandelles.

Celui-ci appuya longuement son pouce sur une sonnette dissimulée sous le lierre, juste au-dessus d'une plaque de cuivre portant l'inscription : *Professeur Soussan, clinique neuropsychiatriques*. Il y eut un bourdonnement et la grille s'ouvrit. Malko entra, refermant derrière lui. Brusquement, il se retrouva sur une immense pelouse très helvétique, avec au fond une demeure en pierres de taille. Une allée menait droit au perron. Au fond, à gauche, des infirmières jouaient avec des enfants d'une dizaine d'années. Malko était encore à mi-chemin du perron quand une infirmière au visage revêche apparut sur le pas de la porte et l'attendit immobile, telle la statue du Commandeur.

Il en fallait plus pour troubler Malko, harassé, de mauvaise humeur et pas rasé. Même son costume, d'habitude toujours impeccable, était lamentablement froissé. Il dissimulait ses yeux rougis de fatigue derrière ses éternelles lunettes noires. Il les ôta pour parler.

— Je voudrais voir le docteur Soussan, dit-il assez sèchement.

— Professeur, pas docteur, corrigea le cerbère avec un accent bernois de rogomme. Vous avez rendez-vous ?

— Non, dit Malko. Mais je dois voir le Professeur. C'est extrêmement important.

— Écrivez, dans ce cas. Le Professeur ne reçoit que sur rendez-vous. Déjà l'infirmière faisait demi-tour. Malko glissa fermement son pied dans le battant de la porte et tendit une de ses cartes.

— Donnez ceci au Professeur, intima-t-il. Dites-lui qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort pour quelqu'un. Et que je ne partirai d'ici qu'après l'avoir vu...

Un instant, l'infirmière hésita. Mais, ses yeux dorés vrillés dans les siens, Malko ne bougeait pas. Elle lui arracha presque la carte des mains et disparut en claquant la porte.

Malko était perplexe. La veille, au téléphone, le correspondant de la C.I.A., à l'Ambassade de Berne, après avoir effectué une discrète et rapide enquête, lui avait affirmé que le Professeur Soussan était honorablement connu depuis plus de trente ans. À première vue, il semblait impossible qu'il ait pu participer à une telle opération... Évidemment, Malko était bien placé pour savoir que c'était toujours les gens insoupçonnables qui travaillaient pour des Services de Renseignements... Il était, hélas ! à peu près certain que Kitty Hillman ne se trouvait plus dans la clinique du Professeur Soussan. Mais c'était le point de départ de la piste. On ne fait pas disparaître une malade mentale sans de sérieuses complicités.

Enfin, il serait très vite fixé. Et si le Professeur Soussan était dans le coup, il allait avoir de bien difficiles moments à passer... La porte se rouvrit sur le cerbère, visiblement navré que la foudre ou la main de Dieu n'eût pas réduit Malko en un petit tas de poussière pendant son absence.

— Le Professeur va vous recevoir, dit-elle à regret.

Son ton disait assez à quel point elle désapprouvait cette initiative. Malko la suivit dans un couloir ripoliné d'un blanc éblouissant qui traversait tout le bâtiment.

Le Professeur Soussan l'attendait devant son bureau, au fond. C'était un homme grand et très maigre enveloppé d'une blouse blanche, l'air sévère derrière des lunettes sans monture. Il tenait à la main la carte de Malko.

— Vous êtes le Prince Linge ? demanda-t-il.

— Lui-même, fit Malko, et j'aimerais vous entretenir quelques minutes en particulier.

L'infirmière s'éclipsa et ils entrèrent dans un grand bureau aux murs tapissés de livres. Malko s'assit dans un fauteuil de rotin.

— Que puis-je pour vous ? demanda le Professeur Soussan. Il dévisageait avec curiosité son visiteur à qui les traits tirés et la barbe

pas rasée donnaient un air assez peu rassurant.

Malko prit son souffle.

— J'arrive des États-Unis pour voir la fille de Foster Hillman, Kitty, qui se trouve en traitement dans votre établissement...

Le Professeur Soussan ne cilla pas. Mais son doigt appuya sur un bouton placé sur son bureau.

— Vous ignorez peut-être, Monsieur, dit-il, que le secret médical nous interdit de parler d'aucun de nos malades à des personnes non autorisées. Êtes-vous un parent de cette jeune fille et avez-vous une autorisation de son père ? Dans la négative, je me verrai obligé de vous faire reconduire...

Cela pouvait être la réaction normale d'un praticien prudent. Ou la défense habile d'une affreuse canaille. De toute façon, le moment des explications violentes n'était pas venu. Pas encore. Malko tira de son portefeuille sa carte du Département d'État, couverture légale dont il se servait à l'étranger.

— Je travaille pour une Agence Fédérale Américaine, dit-il. Il vous est facile de le vérifier auprès de notre Ambassade à Berne. Nous avons des raisons de croire que Kitty Hillman a été la victime d'un kidnapping. Je suis ici à la demande de son père.

Soussan jeta à peine un coup d'œil sur la carte :

— Cela ne me concerne pas, dit-il. Qui que vous soyez, je n'ai pas à vous parler d'un de mes malades. L'hypothèse que vous évoquez n'a aucun fondement, mais si vous y croyez, pourquoi ne pas vous adresser à la police ?

Derrière les lunettes sans monture, les yeux étaient parfaitement calmes.

Malko retint son impatience.

— Professeur, dit-il, nous préférons pour l'instant garder cette affaire secrète. Vous n'êtes pas sans savoir que M. Hillman est un très haut fonctionnaire américain. Mais je dois vous avertir qu'en refusant de répondre à mes questions, vous vous rendez complice d'une affaire extrêmement grave. De plus, j'ai la possibilité d'obtenir de la police fédérale suisse une perquisition dans votre établissement, sur intervention directe de notre chargé d'Affaires à Berne. Je ne pense pas qu'une telle mesure serait du goût de votre clientèle...

Soussan se troubla. Il réexamina la carte de Malko, la tint quelques instants entre ses doigts et dit avec un dégoût non dissimulé :

— Je ne comprends rien à cette histoire. Et je m'en plaindrai à M. Hillman. Il est intolérable que l'on puisse me soupçonner.

— Où est Kitty Hillman ? coupa Malko. C'est tout ce que je veux savoir.

Le Professeur Soussan reposa la carte sur le bureau :

— Elle n'est pas ici. Mais revenez la semaine prochaine, vous

pourrez la rencontrer...

— La semaine prochaine ?

Malko regardait le Professeur sans comprendre. Celui-ci semblait parfaitement sûr de lui.

— Pourquoi la semaine prochaine ? Soussan laissa tomber :

— Elle subit en ce moment une série d'examens chez un confrère. Sur la demande de son père. On doit me la ramener ensuite.

La moutarde commençait à monter au nez de Malko. L'assurance et la bonne conscience de Soussan étaient exaspérantes.

— Professeur Soussan, dit-il solennellement, je suis ici en mission officielle pour retrouver Kitty Hillman. C'est votre histoire qui ne tient pas debout. Nous avons la preuve formelle qu'elle a été kidnappée. Alors, si vous n'acceptez pas de collaborer totalement avec moi, je m'adresse à la police suisse. Je possède assez d'éléments pour que l'on vous pose beaucoup de questions...

Le Suisse se cabra :

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi son père ne vient-il pas lui-même dans ce cas ? Il me semble que...

— M. Hillman est en ce moment hors d'état de se déplacer, répliqua Malko sèchement. Voulez-vous, oui ou non, m'aider ?

Sans répondre, Soussan se leva, alla à un grand classeur d'acajou et en tira un dossier. Il le feuilleta et en sortit une feuille de papier qu'il posa sur son bureau.

— Voici l'adresse où se trouve M^{lle} Hillman à Zurich. Mais je n'ai pas le droit de vous la révéler. Je ne la dirai qu'à la police de mon pays.

Malko plissa ses yeux dorés. Il était maintenant sûr que le Suisse était de bonne foi. Ce qui ne simplifiait pas automatiquement le problème. Si les Suisses s'en mêlaient, cela allait être aussi discret qu'un bombardement de B 52.

— Professeur, dit-il patiemment, voulez-vous avoir l'obligeance de téléphoner à cette clinique ? Nous continuerons la conversation ensuite.

— Mais pourquoi... ?

— Faites ce que je vous demande. Vérifiez seulement que M^{lle} Hillman s'y trouve bien. Je n'en suis pas aussi certain que vous.

Ils s'affrontèrent du regard une seconde puis Soussan céda.

Il y eut une série de cliquetis, et, de son fauteuil, Malko entendit la voix impersonnelle d'un disque :

« Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez demandé... veuillez refaire votre appel. »

Le Professeur refit trois fois le numéro, trois fois avec le même résultat. Il reposa le combiné pour la quatrième fois. Son regard affolé allait de la feuille de papier posée devant lui à Malko. Ce dernier

savait maintenant à quoi s'en tenir.

— Je pense qu'il doit être facile de vérifier s'il existe une clinique de ce nom à Zurich, dit-il. Dix minutes plus tard, après de multiples vérifications, le Suisse, hagard, reposait le récepteur. La clinique où était censée se trouver Kitty Hillman n'existait pas. Soussan ôta ses lunettes et balbutia :

— C'est affreux, je ne comprends pas. On est venu la chercher avec une ambulance et deux infirmiers. Le médecin avait une autorisation écrite de M. Foster Hillman.

— Vous l'avez ?

— Bien sûr.

Le Professeur Soussan se précipita sur son dossier et en sortit triomphalement une lettre qu'il tendit à Malko. Seule la signature était manuscrite. Et visiblement imitée. Ce mot, très court, disait seulement de confier Kitty Hillman au porteur de la lettre à fin d'examen. Malko le rendit au Professeur.

— Racontez-moi tout, sans oublier le moindre détail, dit-il. On a abusé de votre confiance. Foster Hillman n'a jamais dicté cette lettre. Le Professeur Soussan se triturerait les mains. Il balbutia :

— J'ai reçu un coup de téléphone la veille, il y a huit jours, d'un homme se disant médecin. Il m'expliqua qu'à la demande de M. Hillman, il allait tenter un nouveau traitement sur sa fille. Il me demanda quand il pourrait venir la chercher.

— Cela ne vous a pas étonné ? Soussan secoua la tête :

— Pas du tout. Une fois, j'ai dû l'emmener à Londres voir un spécialiste japonais de passage. M. Hillman lit toute la presse spécialisée. Chaque fois qu'il voit le plus mince espoir de guérir sa fille, il le tente. J'ai pensé à un nouvel essai. Sans plus.

Il avait des excuses. Le kidnapping n'est pas une spécialité suisse. Pas plus que les barbouzes.

— Je vois, dit Malko. Comment était l'homme qui est venu la chercher, ce soi-disant médecin.

— Voyons... c'était un homme d'un certain âge, aux cheveux blond foncé, mince, le visage assez triste, certainement médecin car nous avons bavardé ensemble et il possédait des connaissances médicales étendues. Extrêmement soigné de sa personne, et voyez-vous, le genre d'homme en qui on a instinctivement confiance...

— Quelle nationalité ?

— Allemand, je pense. Il m'a dit s'appeler Karl Babor. Il parlait français avec un léger accent mais je l'ai entendu parler allemand au chauffeur de l'ambulance. Ce dernier avait le type plutôt méditerranéen.

Allemand, cela ne voulait pas dire grand-chose. Depuis 1945, les restes de l'Abwehr et de la Gestapo se sont répartis assez

équitablement entre l'Est et l'Ouest. Pénurie de spécialistes.

— Et Kitty, elle n'a pas protesté ? demanda Malko.

— Kitty !

Le Professeur Soussan eut un sourire triste.

— Pauvre petite ! Elle fait docilement tout ce qu'on lui dit. Comme une enfant. Du moment qu'on ne l'effraie pas, elle est adorable.

— Serait-elle capable de reconnaître ses ravisseurs ?

— Non. Elle ne reconnaît même pas son père.

Il y eut un long silence pénible, rompu par le Professeur :

— Je dois prévenir la police immédiatement. Et M. Hillman. C'est atroce. Mais pourquoi ?

Malko secoua la tête.

— Attendez, en ce qui concerne la police. Cela ne changera rien. Ce n'est pas une affaire comme les autres. On ne trouvera rien. Ni votre clinique, ni votre médecin. Quant à l'ambulance elle a été volée ou maquillée, j'en mets ma main au feu. Ce sont des spécialistes qui ont opéré.

— Mais la Police, protesta Soussan, a des moyens...

— Pas dans ce cas-là, dit fermement Malko. Donnez-moi plutôt des détails sur la façon dont ces gens ont kidnappé miss Hillman.

Le Suisse fit d'une voix défaite :

— Ils sont venus vers neuf heures. Le docteur Karl Babor m'a donné la lettre de M. Hillman, nous avons bavardé quelques instants puis j'ai été chercher Kitty. Les deux infirmiers l'ont emmenée dans l'ambulance pendant que j'accompagnais le docteur Babor à la comptabilité. Malko sursauta :

— À la comptabilité ?

Pour la première fois depuis la découverte du kidnapping le Professeur Soussan reprit une voix ferme pour expliquer :

— Bien sûr. C'est une règle absolue de la clinique. Aucun malade ne sort si son compte n'est pas réglé. D'ailleurs le docteur Babor n'a fait aucune difficulté. Il m'a réglé par chèque...

Malko répéta :

— Par chèque ! Mais alors, nous pouvons le retrouver. Où est ce chèque ?

— Nous photocopions tous les chèques que l'on nous donne, dit Soussan. Je vais demander à la comptabilité.

Le Professeur appela son comptable : trois minutes plus tard ce dernier apportait la photocopie du chèque. Malko la regarda attentivement et fit la grimace. Il n'y avait pas le moindre nom au-dessous de la signature. Seulement un numéro : 97865. Le chèque avait été tiré sur la Société zurichoise de Dépôts, 49 Bahnhofstrasse, Zurich. Malko secoua la tête pensivement et dit :

— Un compte numéroté, bien entendu.

— Moi-même, j'en ai un, se hâta de dire le Professeur Soussan. Par discrétion fiscale. Les banques ne révèlent le nom de leur propriétaire à personne, pas même à la police. C'est la loi.

Cela, Malko le savait. Il aurait fallu que le kidnapping soit rendu public pour que la Sûreté helvétique puisse agir. Et jamais un banquier suisse digne de ce nom ne trahirait son secret professionnel. Pour l'instant le Professeur ne pouvait plus lui être d'un grand secours. Il se leva et demanda :

— Avez-vous une photo de cette jeune fille ? Soussan acquiesça avec enthousiasme.

— J'en fais faire régulièrement pour M. Hillman. Il aime à voir comment sa fille se développe.

De nouveau, il fouilla dans son dossier et tendit à Malko une épreuve de 24 X 30. Celui-ci eut un choc en prenant la photo. Il avait devant lui un ravissant visage de jeune fille, encadré de longs cheveux blonds, avec des pommettes hautes et des yeux légèrement bridés. Un air légèrement oriental. Le nez était délicatement retroussé et la bouche charnue, encadrée de deux fossettes...

— Mais elle est ravissante ! ne put s'empêcher de remarquer Malko. Le Professeur Soussan poussa un gros soupir.

— Hélas ! oui. Si son cerveau était normal, j'aimerais avoir une fille comme elle. Elle mesure un mètre soixante-cinq environ et a d'admirables proportions. Hélas !... avec le cerveau d'un enfant de quatre ans.

— Puis-je emporter cette photo ? demanda Malko.

— Naturellement, fit Soussan. Mais que dois-je faire maintenant ? Je suis dans une position épouvantable. Pensez à ma responsabilité... Malko avait déjà la main sur le bouton de la porte.

— Si vous croyez en Dieu, priez, dit Malko. C'est à peu près le seul recours qui vous reste. Et surtout, ne dites pas un mot à la police. Ce serait condamner cette jeune fille à mort.

Le Professeur le regarda s'éloigner dans le couloir. Il n'arrivait pas à admettre la réalité. En dépit de son élégance et de sa bonne éducation, Malko représentait un monde dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

Les mains tremblantes, il referma le dossier de Kitty Hillman et soudain pensa à quelque chose. Il repoussa brutalement son fauteuil et se précipita dans le couloir. Tout essoufflé, il rattrapa Malko au milieu de la pelouse et tâcha de reprendre un peu de dignité.

— Monsieur... Linge, quand vous retrouverez miss Hillman... il y a un point que je voudrais vous souligner, quelque chose d'un peu gênant... Intrigué, Malko s'arrêta :

— Que voulez-vous dire ?

Le Professeur ôta ses lunettes et fixa sur Malko un regard de myope.

— Eh bien, miss Hillman, en raison de son âge et de son tempérament, disons au-dessus de la moyenne, a des besoins sexuels assez importants ! Or, l'accident l'ayant privée de tout sens, euh !... moral, elle considère ces choses comme un jeu absolument sans importance. Ce qui ne va pas sans créer quelques problèmes. J'en ai eu avec des infirmiers qui ont profité de cette faiblesse et j'ai dû sévir. Comme je la considère toujours sous ma responsabilité... n'est-ce pas ?

Malko sourit tristement et dit :

— Nous n'en sommes pas encore là, Professeur. Dites-vous bien que ce que risque Kitty Hillman en ce moment est infiniment plus grave.

— Quand même, fit Soussan, pensez aux conséquences si...

— Nous y penserons quand nous l'aurons retrouvée, conclut Malko. Je vous tiendrai au courant. À bientôt, Professeur.

La grille bien huilée se referma sans un bruit.

La Dodge n'avait pas bougé. Malko fut accueilli par un double soupir de soulagement :

— Encore dix minutes et on allait vous chercher, dit Chris. Où est la petite ?

Malko expliqua rapidement le kidnapping et leur montra la photo de Kitty Hillman.

Ils restèrent la langue pendante. Chris remarqua :

— Mais je croyais que c'était une dingue, ou quelque chose comme ça ?

— C'est seulement son cerveau qui est touché, précisa Malko. Le reste marche très bien, trop bien même.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chris en mettant en route. Malko jeta un regard de regret au lac de Genève.

— Nous allons à Zurich. Rendre visite à la Société zurichoise de Dépôts.

Pendant que la voiture grimpait l'étroite route qui rattrapait l'autoroute de Berne, Malko savourait une sombre satisfaction. Grâce au chèque, il allait peut-être retrouver facilement la piste des ravisseurs de Kitty Hillman. Et pour la première fois depuis très longtemps dans une de ses missions, il éprouvait un plaisir personnel à la pensée de réussir. Lorsqu'il avait vu la photo de Kitty, il avait éprouvé un désir forcené, inhumain, de tuer.

L'or ruisselait dans la Bahnhofstrasse. Des montagnes de « petites demoiselles » – c'est ainsi que les Suisses appellent la pièce suisse de vingt francs – des lingots, des louis, des dollars, des souverains s'étaient étalés dans les vitrines du Crédit Suisse, de l'Union de Banques Suisses, de la Banque Populaire ou de Leu et Cie, comme pour tenter les passants.

La Dodge conduite par Chris Jones remontait lentement la plus grande artère de Zurich, entre deux murailles d'or. Là, où il n'y avait pas de banque, les vitrines d'un joaillier regorgeaient de bijoux et de pierreries.

— C'est pas possible, c'est du toc, fit Milton. Malko secoua la tête.

— Zurich est le plus grand marché d'or du monde. Ici, c'est libre. Si cela vous chante, vous pouvez entrer dans n'importe laquelle de ces banques et ressortir avec une valise pleine d'or. En le payant bien entendu. On dit que la Bahnhofstrasse cache plus de fortunes au mètre carré que Wall Street...

Les tramways à la peinture écaillée qui descendaient de la gare ne semblaient pas participer au luxe général. Mais on sait que les Suisses n'aiment pas étaler leur richesse.

Malko scrutait les façades noircies de suie des immeubles, côté impair.

— C'est là, dit-il soudain.

Le 49 Bahnhofstrasse était un immeuble banal de six étages avec une pâtisserie et une bijouterie au rez-de-chaussée. Mais de la voiture, Malko pouvait voir briller une plaque en cuivre portant l'inscription : « *Société zurichoise de Dépôts* ».

— Faites le tour, ordonna Malko et garez-vous en face.

Ils durent aller jusqu'au bout de la Bahnhofstrasse et attendre au feu au bout de la rue. Dix petites minutes... Chris piqua du nez sur son volant, ivre de sommeil. En Suisse allemande les feux de signalisation sont les plus longs du monde. Sinon, les gens ne traversent pas. Malko trépignait d'impatience. Depuis la veille au soir à New York, ils n'avaient pas chômé. Maintenant, la première clef du mystère était à portée de la main.

Enfin le feu passa au vert. Chris vint sagement ranger la Dodge en face d'un élégant café, rendez-vous des mannequins du couturier numéro 1 de Zurich, Rita Kaégi, fréquenté par les femmes les plus laides et les plus riches du monde. Chris accompagna Malko, tandis

que Milton veillait sur la voiture.

La banque était au premier étage, au-dessus de l'entresol. Un ascenseur hydraulique et antédiluvien les emmena avec une lenteur toute helvétique. On avait tout le temps de s'imprégner de la solennité des lieux. À Zurich, lorsqu'on entre dans une banque, c'est un peu comme si on allait communier.

La porte de la Société zurichoise de Dépôts était en acajou massif, discrètement fourré d'un peu d'acier au tungstène. Malko laissa un bon moment son doigt sur la sonnette et attendit. Un minuscule mouchard, au milieu de la porte, permettait aux gens de l'intérieur d'inspecter les arrivants.

L'apparence de Malko devait être satisfaisante – il s'était fait raser en route – car la porte s'ouvrit presque immédiatement. Il était nerveux. Le chèque qu'il avait au fond de sa poche était le seul moyen rapide de retrouver la piste des ravisseurs de Kitty. Donc de la sauver. Mais arracher à un banquier suisse le nom d'un de ses clients, c'est à peu près aussi facile que de demander à un archevêque de vous raconter ses confessions.

En tout cas, l'apparition qui se trouvait dans l'embrasure de la porte était inattendue. Certes les lunettes d'écaille rectangulaires évoquaient les diagrammes et les colonnes de chiffres, mais le reste n'aurait pas déparé Saint-Tropez : de longues jambes un peu fortes gainées de bas résilles noirs, et un chemisier blanc qui laissait apercevoir en transparence un soutien-gorge extrêmement bien rempli. Évidemment les cheveux noirs étaient sagement tirés en arrière mais un parfum capiteux et bon marché flottait autour de l'apparition.

— Bonjour messieurs, dit-elle d'une voix grave et langoureuse. Chris, poliment, ôta son chapeau et Malko ses lunettes. Devant les yeux dorés, la vestale esquissa une moue sensuelle de bienvenue, à tel point que Malko crut s'être trompé d'étage. La Bahnhofstrasse recèle tant de secrets.

— Je voudrais voir le directeur, demanda Malko.

— M. Oeri ? s'enquit la beauté.

— C'est cela, M. Oeri.

— Veuillez attendre dans le salon.

Elle dit cela comme elle aurait proposé « venez me voir chez moi ce soir ». Malko commençait à comprendre pourquoi les gens mettaient leur argent en Suisse. Quant à Chris, la stupeur le rendait muet. Il regarda, béat, les hanches qui s'éloignaient dans la pénombre de l'entrée.

Si la Société zurichoise de Dépôts ne lésinait pas sur la secrétaire, elle faisait des économies d'électricité : l'ampoule qui éclairait la salle d'attente évoquait la défense passive et les restrictions. Le salon

n'avait pas dû être épousseté depuis 1914. Heureusement, ils n'attendent pas longtemps. La porte s'ouvrit sur M. Oeri, directeur de la banque.

Étrange phénomène de mimétisme, il était tout jaune : les dents, la peau, le blanc des yeux. Petit et fluët, les cheveux poivre et sel soigneusement peignés sur le côté, il incarnait parfaitement ceux que leurs ennemis ont surnommés les « Gnômes de Zurich ». C'était un nain cousu d'or.

Il tenait d'un air gourmand la carte de visite de Malko, comme si elle avait été en or massif. Un Prince, cela peut donner des espérances...

— Que puis-je faire pour vous, *Herr Linge*, euh ! Votre Altesse, demanda-t-il avec un effroyable accent *schweizerdeutsch*. On avait l'impression d'un vieux fruit confit recouvert d'une fine pellicule d'or. Malko prit l'air le plus hautain possible et présenta Chris Jones :

— Mon secrétaire, Mr. Jones.

Le fruit confit s'inclina imperceptiblement. Nuance.

— Je suis heureux de vous connaître, Mr. Jones, dit-il. Voulez-vous que nous nous asseyions ici, nous y serons plus tranquilles.

Il devait attendre que Malko sorte des diamants de toutes ses poches. Les mains croisées sur les genoux, il guettait, avec l'air gourmand d'un matou qui va croquer une souris. Chris se tordait le cou pour tenter d'apercevoir les jambes gainées de noir. En vain. Ce devait être l'appât pour les visiteurs réticents, entrevu et vite retiré.

— Je viens de la part d'un de vos clients, attaquait Malko. La personne qui possède chez vous le compte n°97865.

M. Oeri inclina la tête d'un air entendu : les amis de ses clients étaient ses amis.

— Il s'agit d'une affaire tout à fait confidentielle, continua Malko. Chris Jones regardait son chapeau, maintenant. Si on l'avait laissé faire !

M. Oeri leva une main, jaune et parcheminée.

— *Herr...* euh !... Votre Altesse, nous ne traitons que des affaires confidentielles. La Société zurichoise de Dépôts est réputée pour son sérieux et pour le secret *total* dont nous entourons toutes nos transactions. Vous pouvez vous renseigner sur la place.

Il avait appuyé sur le mot « total ». Mauvais signe.

— Mon ami, donc, continua Malko prudemment, a un compte chez vous...

M. Oeri hocha la tête de l'air de dire qu'on ne pouvait espérer meilleur brevet de moralité. Il attendait la suite.

— Bien entendu, fit Malko, cet ami a un compte numéroté. Le fruit confit vira au jaune radieux :

— Je vois. Votre Altesse désire que ses mouvements de fonds

restent à l'abri des indiscretions. Comme c'est naturel !

Du coup, il s'anima.

— Votre Altesse sait-elle que pendant la guerre ces MM. de la Gestapo sont venus ici pour tenter de savoir si des Juifs allemands avaient des comptes chez nous ? Il baissa la voix comme si ceux qu'il évoquait étaient encore derrière la porte. Eh bien, Votre Altesse, nous ne leur avons rien dit ! Rien. Et pourtant, je m'honore d'avoir eu comme client le général Stulpnagel, un homme extrêmement bien élevé. Évidemment avec des références pareilles... Le fruit confit attendait, épanoui par d'aussi suaves souvenirs. D'autant plus suaves que le général Stulpnagel avait été pendu à Nuremberg et que les déposants juifs du bon M. Oeri étaient partis en fumée du côté d'Auschwitz. Monsieur Oeri n'allait quand même pas donner cet argent aux petites Sœurs des Pauvres. Et puis, il fallait bien le garder au cas où un héritier se présenterait, *nicht war* ?

Encouragé par le silence de Malko, le directeur de la Société zurichoise de Dépôts montra le bout de l'oreille.

— De quel ordre serait le dépôt que vous envisagez de faire chez nous, Votre Altesse ? laissa-t-il tomber.

Chris Jones faisait craquer sa chaise, nerveux. Il ne comprenait pas les subtilités du *schweizerdeutsch* et n'aimait pas la tête de M. Oeri. Sous sa veste, il caressait avec nostalgie la crosse de son 45 magnum. Malko sentit que le moment était venu de se jeter à l'eau.

— Monsieur Oeri, dit-il, j'ai besoin d'un renseignement. Le titulaire de votre compte n°97865 a commis une petite erreur qui me touche de près. Je voudrais entrer en contact avec lui.

Le visage de M. Oeri s'éclaira :

— Rien de plus facile. Vous me laisserez un mot que je lui ferai parvenir au plus vite. Il vous répondra par le même canal. Ainsi votre discrétion est préservée, des deux côtés...

Petit rire aigret et discret, lui aussi.

On n'avancait pas. Malko commençait à se demander si une expédition en force, avec Chris et Milton, n'aurait pas donné de meilleurs résultats... Mais on était en Suisse, pas au Burundi. Voyant la mauvaise volonté manifeste du directeur, il tenta une autre pointe :

— Monsieur Oeri, dit-il, je suis prêt à déposer chez vous une très grosse somme. En dollars. Mais avant je dois vous demander un service. Les yeux de Oeri brillaient comme des phares à iode. S'il avait eu une fille, elle aurait déjà été en train de délayer les souliers de Malko.

— Faites, Votre Altesse, faites, roucoula-t-il. Je suis votre serviteur. Que dis-je, la banque tout entière est à votre service.

Si la vie de Kitty Hillman n'avait pas été en jeu, la situation aurait été du plus haut comique. Mais le mot « humour » n'existe pas en

schweizerdeutsch.

— Monsieur Oeri, dit Malko, je désire savoir quel est le nom du titulaire du compte n°97865.

Il y eut un silence lourd comme un lingot. Le directeur avait ouvert des yeux démesurés. Malko crut y voir percer une larme.

— Vous voulez dire, Votre Altesse, répéta-t-il douloureusement, que vous me demandez le nom d'un de mes clients ?

— Exact, dit Malko paisible.

M. Oeri prit l'air aussi outragé que si Malko lui avait proposé d'entretenir sur l'heure des relations incestueuses avec sa sœur.

— Altesse... euh !... *Herr Linge* – il appuya sur le *Herr* – ce que vous me demandez est absolument impossible. Impossible. *Unmöglich*. Il répéta le mot en allemand pour mieux se faire comprendre. Très droit sur sa chaise, il jetait maintenant sur Malko un regard noir de suspicion. Un être qui demandait une chose pareille ne pouvait être un gentleman. Pourtant, l'appât du gain était encore le plus fort. Un original peut quand même avoir de l'argent.

Il se frotta le menton et continua :

— Au sujet du dépôt que vous désirez effectuer dans notre banque... Malko l'arrêta d'un geste. Brusquement le côté sordide du personnage lui donnait la nausée. Il aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs.

— Monsieur Oeri, continua-t-il, si je vous disais que le nom de cette personne peut sauver la vie d'une jeune fille, est-ce que vous me le donneriez ?

— Non.

Les bras croisés sur la poitrine, *Herr Oeri* était un mélange de Jeanne d'Arc et de garde du Rhin.

— Pour sauver une vie, insista Malko. La vie d'une personne innocente. Et j'ajoute que votre client ne le saura jamais.

— Pas pour sauver dix mille vies, *Herr Linge*, dit Oeri fermement. Nous avons des principes, nous autres, en Suisse. Le premier est de ne jamais trahir la confiance de nos clients.

Malko voulut tenter un dernier essai :

— Et si je faisais don à votre banque de vingt mille dollars ? L'hésitation ne dura qu'un vingt-millième de seconde :

— Non, *Herr Linge*.

Le directeur de la Société zurichoise de Dépôts en tremblait d'indignation. Comme si on avait profané une hostie sous ses yeux. Malko le regarda tristement :

— M. Oeri, vous allez à l'église le dimanche ? Le Suisse le regarda avec surprise :

— Non, Monsieur, au temple, je suis luthérien. Pourquoi ?

— Pour savoir si vous aviez une conscience, dit Malko.

Condamner à mort quelqu'un pour préserver vos intérêts vous semble normal ? Oeri secoua la tête :

— Je ne suis pas policier, monsieur, je suis banquier. Allez raconter votre histoire à la police. Mais je dois vous dire que je leur ferai la même réponse qu'à vous. Et qu'ils n'ont aucun moyen, Dieu merci, suivant notre Constitution, de me contraindre à donner un renseignement aussi confidentiel.

Malko réfléchissait. Il était dans l'impasse. M. Oeri se ferait couper en morceaux plutôt que de donner le nom d'un de ses clients. Il fallait pourtant qu'il ait ce renseignement. Il restait une semaine pour sauver Kitty. Il reprit, très calmement :

— *Herr* Oeri, je ne suis ni un aventurier, ni un plaisantin. Je travaille pour un organisme officiel. En vous taisant, vous vous rendez complice d'un crime extrêmement grave : meurtre et kidnapping. Cela glissa comme de l'eau sur les plumes d'un canard.

— *Herr* Linge, dit le directeur beaucoup plus sèchement, ces horreurs-là ne se passent pas chez nous et j'ajoute que tous nos clients sont parfaitement honorables.

Un reste de prudence l'empêcha d'ajouter « sauf vous ». Sa bonne conscience commençait à agacer prodigieusement Malko. *Herr* Oeri fournit la goutte d'eau qui fit déborder le vase :

— *Herr* Linge, dit-il, solennellement, je ne veux pas croire que vous soyez venu me rendre visite, uniquement dans le but de me... soutirer un renseignement de cet ordre. Nous avons assez perdu de temps avec ceci. Je suis prêt à vous écouter en ce qui concerne votre dépôt.

— Il n'y a pas de dépôt, dit Malko. Je veux seulement savoir qui possède le compte 97865. Et je le saurai...

Du coup, *Herr* Oeri se leva, renversant sa chaise, pris d'une fureur sacrée. Il brandit un index jaune et accusateur vers son interlocuteur : moralement il l'excommunait, le chassait du temple. Malko avait commis le pire des crimes de lèse-majesté. Il s'était moqué de l'argent.

— Sortez, monsieur, glapit-il. Sortez ou j'appelle la police. C'est une infamie. Du chantage. En quarante ans de carrière, je n'ai jamais rencontré cela. Même ces messieurs de la Gestapo n'ont pas insisté, eux. Ils étaient corrects, monsieur, plus corrects que vous.

— Il me faut ce nom, répéta Malko. À tout prix.

Il s'était levé et se mesurait du regard avec le banquier. Celui-ci trépassait sur place.

— Jamais, monsieur, jamais, cria-t-il ; vous ne l'aurez jamais ! D'ailleurs, tenez, je vais vous dire, je suis le seul à être au courant, mon registre se trouve dans le premier tiroir de mon bureau, à gauche, et voici la clef dont je ne me sépare jamais.

Il brandit sous le nez de Malko un trousseau de clefs. Geste

imprudent. La seconde suivante, il regardait avec incrédulité sa main vide. Les clefs avaient disparu dans la poche de Malko. Celui-ci dit rapidement une phrase en anglais à Chris Jones qui se plaça entre la porte et le directeur. Celui-ci mit bien dix secondes à retrouver sa voix :

— Mes clefs, mes clefs, gémit-il. Linda, la police, ce sont des gangsters !

Faiblement, il tenta de se jeter contre Malko. Le bras solide de Chris Jones l'en empêcha. Il sentit quelque chose de froid contre son cou, ouvrit la bouche pour respirer. Chris Jones y enfourna immédiatement un grand mouchoir à carreaux et appuya un peu plus le canon de son Colt cobra.

Le directeur suffoquait, moitié d'indignation, moitié à cause du mouchoir. Ses yeux pleins de larmes allaient de Malko à Chris Jones.

— *Herr Oeri*, dit Malko, je vous demande de ne pas bouger. Il ne vous sera fait aucun mal. Nous ne sommes pas des gangsters et nous n'en voulons pas à votre argent. Seulement un petit renseignement.

Le grognement du banquier n'avait rien d'humain quand Malko franchit la porte capitonnée du salon d'attente qu'il referma soigneusement derrière lui. Pourvu que personne n'ait entendu ! Il se retrouva dans l'entrée qu'il connaissait déjà, où donnaient plusieurs portes vitrées. Un bruit de machine à écrire venait de celle de gauche. Malko frappa un coup léger et poussa le battant. Il retint un sourire de triomphe : la pin-up qui leur avait ouvert tapait dans un coin à côté d'un grand bureau vide qui ne pouvait être que celui du directeur, les jambes découvertes jusqu'à mi-cuisse par la jupe remontée.

La jeune femme leva un œil surpris sur Malko et poussa un petit cri, en tirant sur sa jupe. Élégante mais pudique.

— Fràulein *Linda* ?

Malko avait pris son air le plus timide et le plus charmeur à la fois. Une coulée de miel dégoulinait des yeux d'or.

La jeune fille eut l'air stupéfait et leva des yeux énormes derrière ses lunettes.

— Oui, monsieur. Mais...

— *Ach !* Linda, fit Malko, très gros client conquis, je m'intéresse déjà à vous. J'ai demandé à *Herr Oeri* comment vous vous appeliez... Linda rougit jusqu'aux oreilles et croisa ses jambes un peu plus haut, pivotant sur son tabouret.

Elle était mûre.

— Son Altesse plaisante, fit-elle d'une voix énamourée.

Malko avança au milieu de la pièce et sortit le trousseau de clefs.

— Linda, dit-il, *Herr Oeri* a besoin d'un petit service. Il voudrait le registre noir qui se trouve dans le premier tiroir à gauche de son bureau, dont voici la clef.

Minute de silence. La secrétaire regarda Malko, les clefs, la porte et Malko, puis se leva et s'approcha, la poitrine haute, mais légèrement troublée. Elle prit les clefs du bout des doigts, puis s'arrêta à mi-chemin du bureau.

— Pourquoi M. le directeur n'est-il pas venu lui-même ? fit-elle soudain, il n'aime pas que je regarde dans ses tiroirs...

Ce n'était pas encore un soupçon mais la terrible logique helvétique. Malko donna à ses yeux une expression encore plus caressante.

— C'est à cause de moi, souffla-t-il. Je voulais vous parler, à vous seule. J'ai trouvé ce petit stratagème. Et puis, *Herr* Oeri est très occupé avec mon secrétaire à discuter affaires. J'ai horreur de parler d'argent. Pas vous ?

— Mais pourquoi vouliez-vous me voir ? soupira Linda, faussement ingénue. Je ne vous connais pas...

Malko se rapprocha encore et effleura la main qui tenait le trousseau de clefs du bout des doigts.

— J'ai très envie de faire votre connaissance, Linda. Je n'ai pas encore d'amis à Zurich. Vous pourriez me piloter. Voulez-vous déjà dîner avec moi ce soir au Baur du Lac. Il paraît qu'ils ont reçu par avion d'Israël des homards frais. On m'en a mis deux de côté.

La poitrine de Linda se souleva langoureusement. Le Baur au Lac est l'hôtel le plus snob et le plus cher de Zurich. Et un homme qui fait venir ses homards par avion ne peut être qu'un gentleman.

— J'essaierai de venir, soupira-t-elle. Mais je ne sais pas... Malko se pencha encore et ses lèvres effleurèrent son cou ; elle frissonna sans se reculer. Au contraire, appuyée au bureau, elle se cambra un peu plus, faisant saillir une croupe ronde. Derrière ses lunettes, ses yeux avaient pris une expression toute mouillée. Avec les bas noirs, elle était finalement assez appétissante. Mais l'heure n'était pas à la bagatelle.

— Dépêchez-vous, dit gentiment Malko, en se reculant imperceptiblement, *Herr* Oeri va se demander ce que nous faisons...

Derrière les lunettes, les yeux reprirent un air distant. Linda avait dû penser un instant qu'il ne serait pas désagréable de faire l'amour debout dans le bureau de son patron avec un milliardaire qu'elle connaissait depuis cinq minutes. À quoi rêvent les jeunes filles... Redevenue secrétaire modèle, elle s'éloigna de Malko, choisit une clef, ouvrit un tiroir et en sortit un petit registre noir.

— Voilà, dit-elle. Je vais le porter à *Herr* Oeri. Coup au cœur.

Malko était déjà contre elle. D'une main, il saisit solidement le registre et de l'autre il enlaça la taille de Linda. Suffoquée, elle se laissa embrasser et, très vite rendit le baiser avec fougue, incrustant son corps dans celui de Malko. Elle tremblait et gémissait, griffant

l'alpaga de son costume.

Une vraie cavale en furie.

Il eut toutes les peines du monde à rompre l'étreinte. « Maladroitement » au passage, il la décoiffa. Les lèvres entrouvertes et les joues en feu, elle était presque jolie.

— Il vaut mieux que *Herr Oeri* ne vous voie pas ainsi, souffla Malko. Je vais lui porter le registre moi-même.

Elle ne se défendit pas, appuyée au bureau, le ventre en avant, les yeux noyés.

Malko lui envoya un baiser du bout des doigts avant de refermer la porte. Il se sentait quand même un peu coupable. Pauvre Linda, elle allait rêver de homard et de palace jusqu'au soir. Dans l'entrée, il s'arrêta et feuilleta le registre. C'était bien ce qu'il cherchait. Une cinquantaine de pages avec un nom, une adresse et un numéro par ligne. Certains noms étaient barrés à l'encre rouge, d'autres soulignés, probablement les meilleurs clients. Malko remarqua que la plupart des patronymes avaient des consonances orientales. Il reconnut même le sigle d'un souverain moyen-oriental qui clamait partout sa foi indéfectible en la monnaie de son pays... Heureusement les numéros étaient dans l'ordre. Il trouva celui qu'il cherchait à la page sept. Une fraction de seconde pour photographier mentalement le texte et il tourna la page. Chris Jones devait s'impatience. Pourvu que *Herr Oeri* n'ait pas avalé son mouchoir... et son bulletin de naissance par la même occasion.

En pensant au Suisse, Malko eut une idée. Avant d'entrer dans la salle d'attente, il arracha les deux premiers feuillets du registre et les mit dans sa poche.

Herr Oeri avait la belle couleur violette d'une pourpre cardinalice. Lorsqu'il vit le registre dans les mains de Malko il émit un très joli borborygme et se débattit désespérément sous l'étreinte de l'Américain. Malko fit signe à ce dernier d'ôter le mouchoir. Le Colt cobra restait un excellent moyen de dissuasion.

Dès que Chris le lâcha, le Suisse se précipita sur le registre que Malko lui abandonna volontiers. Une mère sauvant son enfant. Aussitôt, il pointa un index accusateur sur Malko.

— Vous l'avez lu ?

Malko inclina la tête, souriant. *Herr Oeri* avala sa salive :

— Je cours à la police. Immédiatement. Vous irez en prison. J'ai été attaqué chez moi, séquestré, violenté...

— Vous n'irez pas à la police, dit Malko, sans se départir de son calme. Ni maintenant ni jamais.

Herr Oeri recula d'un pas et pointa son index sur le Colt :

— Vous... vous allez me tuer ?

— Non.

— Alors, laissez-moi sortir. Je vais vous dénoncer.

Malko ouvrit lui-même la porte et s'inclina devant le directeur de la banque.

— *Faites*. Auf wiedersehen, Herr Oeri.

Devant cette courtoisie glaciale le Suisse recula, inquiet :

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il, serrant toujours son précieux registre sur son cœur.

— Rien, dit Malko, si vous rentrez sagement dans votre bureau et si vous oubliez jusqu'à mon existence. Par contre, si vous aviez la mauvaise idée de faire un scandale quelconque, une trentaine de vos clients recevraient demain une circulaire les avertissant que le numéro de leur compte à votre banque est communiqué à leur percepteur. Même si cette menace n'est pas exécutée, la réputation de discrétion de votre banque en souffrira fâcheusement. Et la discrétion, dans votre métier, *Herr Oeri*, c'est bien important, *nicht war* ?

L'expression du directeur aurait attendri un général S.S. La bouche ouverte, il contemplait Malko comme si ce dernier avait été Belzébut en personne.

Il ouvrit le registre, vit les pages arrachées, émit un sanglot étouffé et dit :

— Vous feriez ça ?

— Oui, dit Malko fermement. Par contre, si vous oubliez ma visite, vous avez ma parole d'honneur que ces renseignements resteront entre vous et moi. Maintenant, je dois m'en aller. Au revoir, *Herr Oeri*. Suivi de Chris Jones, il sortit de la pièce. Le temps d'appeler l'ascenseur, *Herr Oeri* était sur leurs talons, bégayant et égrota.

Malko le repoussa fermement pour monter dans l'ascenseur. Mais le Suisse s'engagea dans l'escalier avec la vitesse d'un bobsleigh. Essoufflé et rouge, il était en bas avant eux. Toute menace avait disparu de son attitude. Il attrapa Malko par la manche quand il sortit et balbutia :

— Vous me promettez, Votre Altesse, de ne rien dire, à personne. Vous me ruinerez... N'est-ce pas, vous me promettez ?

La litanie se poursuivit tout le long du couloir. Excédé, avant de sortir dans la rue, Malko se retourna et saisit le nez du Suisse entre le pouce et l'index :

— Je vous ai déjà dit que vous aviez ma parole, *Herr Oeri*, dit-il sèchement. Elle vaut celle d'un banquier suisse.

Comme l'autre ouvrait la bouche pour répliquer, il imprima à sa main un brusque mouvement de torsion, arrachant un cri de douleur au directeur de la Société zurichoise de Dépôts. Des larmes plein les yeux, celui-ci regarda les deux hommes sortir dans la Bahnhofstrasse. Une journée dont il se souviendrait longtemps. Il tâta délicatement son nez endolori avant de reprendre l'ascenseur.

Milton Brabeck reposait, serein, au milieu d'une douzaine de mannequins suédois et allemands, les jupes à mi-cuisse, prenant le soleil sous le regard bovin des passants.

Chris et Malko n'eurent pas un regard pour les beautés éparses. La petite séance avec *Herr Oeri* avait été plutôt épuisante pour les nerfs. Après avoir commandé un café, Malko demanda :

— Avez-vous entendu parler de l'émir Abdullah Al Salind Katar ? Les deux gorilles le regardèrent, vaguement inquiets :

— Ça existe, ça ?

— Ça existe, confirma Malko. Et ça a un compte en banque à la Société zurichoise de Dépôts. Le n°97865.

— Mais qu'est-ce qu'il vient foutre là-dedans ? fit Chris. Il semble que je le connais, il est venu en visite officielle à Washington. À ce moment-là, j'étais détaché au Secret Service et nous nous sommes occupés de sa protection. C'est un type bourré.

Malko réfléchissait intensément.

— En effet, dit-il, c'est un milliardaire oriental, j'ai souvent vu sa photo dans les journaux. Il joue aussi au play-boy. Semble complètement inoffensif. Et pourtant, l'homme qui a enlevé Kitty Hillman a payé avec un chèque tiré sur un compte lui appartenant... La Princesse Riahi qui devait rencontrer Foster Hillman était également orientale. Et le doigt de Kitty nous a été envoyé de Suisse. Cela fait beaucoup de coïncidences...

— Mais enfin, dit Milton, ce type ne travaille ni pour les Chinois ni pour les Russes.

— Il n'y a pas que les Chinois et les Russes, dit doucement Malko. Justement, cette histoire ne me paraît pas une opération de vrais professionnels. De toute façon, nous allons le savoir très vite : le temps d'aller à Genève... C'est là que notre Prince charmant demeure, dans une mesure au bord du lac.

— Oh ! non, c'est pas vrai ! gémit Chris, on repart ?

— On repart, confirma Malko. Nous nous reposerons dans une semaine.

— Je voudrais bien être mort pour pouvoir dormir, soupira Milton.

— Il ne faut jamais dire des choses comme cela, fit sentencieusement Chris. Le Bon Dieu pourrait t'entendre. Et il y a suffisamment de gens qui te veulent du mal.

Cinq minutes après, ils filaient le long du lac peuplé de cygnes grisâtres et cafardeux. Quelque part dans cette Suisse bucolique et paisible, quelqu'un avait pourtant manigancé un coup assez tordu.

Herr Oeri, revenu dans son bureau, tentait de dissimuler son trouble. Il n'avait même pas remarqué l'air absent de Linda qui tapait une lettre avec une effroyable profusion de fautes d'orthographe. Elle

était déjà devant son homard au Baur au Lac.

Toute à ses pensées érotiques, elle n'avait pas non plus remarqué le désarroi de son patron.

Depuis le départ de Malko, ce dernier était torturé. Prévenir la police, il n'en était pas question. Mais, étant donné l'attitude menaçante des deux inconnus, il était certain qu'un de ses gros clients allait avoir des ennuis. Et il risquait fort de découvrir le rôle joué par la banque. Ces choses-là se savent vite.

Herr Oeri hésita longtemps. Il laissa même partir Linda, cinq minutes avant six heures, sans faire la moindre remarque désagréable. Elle avait décidé d'aller chez le coiffeur.

Finalement, il prit son courage à deux mains. Il avait fauté, il fallait payer. Il décrocha son téléphone et composa un numéro. La sonnerie grelotta longtemps et *Herr* Oeri faillit raccrocher. Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine. Enfin, là-bas, à l'autre bout de la Suisse, quelqu'un décrocha. Le directeur de la Société zurichoise de Dépôts avala sa salive et commença à raconter son histoire.

L'interminable Cadillac noire prit son virage en faisant crisser ses pneus et s'arrêta pile devant la grande porte de l'aérogare de Genève. Une énorme malle tenait tant bien que mal sur son toit, comme une vilaine excroissance. Deux porteurs s'approchèrent mais n'eurent même pas le temps de toucher à la voiture.

Personne n'était encore sorti de la Cadillac et ses vitres bleutées empêchaient de voir à l'intérieur. Mais deux hommes avaient brusquement surgi du hall, traînant un petit chariot. Pas rassurants du tout : on aurait dit des frères jumeaux. D'une maigreur effrayante, le visage piqueté de marques de petite vérole, l'air méchant, leur teint basané les désignait immanquablement comme des Arabes. Grommelant des injures inintelligibles, ils entreprirent de décharger l'énorme malle, sous le regard goguenard des porteurs. Suant, soufflant et jurant, ils firent glisser leur fardeau en prenant bien soin de ne pas érailler la peinture. En dépit de leur maigreur, ils avaient une force herculéenne. Dès que la malle fut sur le chariot l'un d'eux disparut en le poussant dans le hall. L'autre grogna une dernière injure, s'essuya le front, et, cassé en deux, ouvrit la portière arrière.

— *Allah Amrack*^[8] murmura-t-il respectueusement lorsque l'homme qui se trouvait à l'intérieur de la voiture mit pied à terre. Ce qui était d'une hypocrisie éhontée : Abdul Aziz, barbouze de Nasser, ne souhaitait qu'une chose à l'émir Abdullah Al Salind Katar : qu'il crève. Et le plus vite serait le mieux. Mais la politique a des raisons que le cœur ignore.

Le visage basané aux traits fins de l'émir Abdullah était encadré d'un turban d'une blancheur éblouissante et sous d'épais sourcils noirs ses yeux noirs brillaient d'une lueur méchante. La ruse bédouine, la rouerie et l'absence de scrupules avaient modelé ses lèvres jusqu'à en faire un trait étroit qui détonait avec le visage charnu. En dépit de son jeune âge – ses fidèles venaient de lui offrir son poids en or pour ses trente ans – il paraissait vieux et surmené. Et s'il portait un turban ce n'était pas par traditionalisme, mais parce que les lotions les plus rares et les plus coûteuses n'empêchaient pas ses cheveux de tomber. De plus, un embonpoint discret avait remplacé le torse avantageux de play-boy qui lui avait valu tant de succès chez les jeunes Anglaises de bonne famille.

L'émir passa majestueusement entre les porteurs et entra dans le hall. Le regard de ses yeux noirs était triste et froid. Il haïssait l'Europe

où il n'était qu'un pèlerin folklorique.

Certes, chez lui, il était obligé de mettre les draps dans le réfrigérateur s'il voulait coucher dans un peu de fraîcheur ; sa police perpétuait les bonnes vieilles traditions de torture et de bastonnades et les buveurs d'alcool étaient roués de coups en public.

Heureusement, il y avait le pétrole qui suintait de partout dès qu'on appuyait un peu le pied, n'importe où. Ce qui suscitait bien des jalousies.

L'émir avait été à Eton, bien sûr, mais s'était vite replongé dans les subtilités de la politique moyen-orientale.

Ses ennemis disaient de lui qu'il était rusé, cruel, menteur, malhonnête, voleur, vicieux, sournois et probablement syphilitique. Comme il ne comptait aucun ami, personne ne contredisait ces calomnies. Ces appréciations dérangeaient assez peu l'émir dont le sens moral avait toujours été assez souple.

Pour l'instant, il avait peur. Depuis toujours, il avait eu horreur des dangers physiques. Et il était menacé. Même dans ce hall tranquille de l'aéroport de Genève.

Toujours escorté de Abdul Aziz, il parvint jusqu'au guichet des douanes. La malle était posée là, devant un lieutenant des Douanes helvétiques.

Celui-ci le salua respectueusement :

— Votre Excellence a-t-elle quelque chose à déclarer ?

Le ton de sa voix sous-entendait qu'il ne s'agissait que d'une simple formalité. Lorsqu'on possède un Mystère 20, de quatre millions de dollars pour se promener et un passeport diplomatique, on a droit à des égards, que diable ! Surtout, quand, en plus, on paie des impôts en Suisse.

L'émir Katar laissa tomber un regard lointain sur le fonctionnaire.

— Non, rien, merci, dit-il d'une voix chantante. Seulement quelques affaires que j'emmène en Sardaigne.

— Parfait, parfait, fit le Suisse.

Il griffonna une signature au bas d'une feuille qu'il tendit à Abdul Aziz.

— Bon voyage, Excellence.

— Merci.

Écartant les employés de la Swissair, Abdul Aziz s'empara derechef du chariot pour le pousser vers le terrain. Devant le regard légèrement étonné du lieutenant, l'émir consentit à remarquer en français :

— Mes serviteurs sont extrêmement dévoués, n'est-ce pas ?

Pour être dévoués, ils l'étaient : Abdul Aziz et son double qui répondait au doux nom de Fouad Abd el Baki poussaient déjà comme des fous le chariot à travers le terrain. Un employé épargna à l'émir

les formalités de douane et de passeport et le conduisit directement sur la piste.

La Cadillac avait fait le tour, et vint s'arrêter doucement devant l'émir. Le chauffeur se précipita et ouvrit la portière. Katar se laissa tomber sur les coussins.

À travers les vitres bleutées, il vit le chariot portant la malle atteindre le Mystère 20. Malgré lui, il poussa un soupir de soulagement. La Cadillac s'arrêta devant l'avion. Katar descendit. Abandonnant la malle aux mains de l'équipage, Aziz et Abd el Baki se précipitèrent vers la passerelle. Pliés en deux ils attendirent l'émir. Ils le méprisaient et ils le haïssaient. Lui savait parfaitement que leurs ordres secrets étaient de l'abattre en dernier recours. Eux savaient qu'il savait. D'ailleurs ils en mouraient d'envie mais les ordres étaient les ordres. Onctueux, Aziz se permit d'apostropher l'émir au moment où celui-ci montait la passerelle.

— Y a achaï ! [9]

La bouche de l'émir se tordit de mépris. Il cracha en arabe :

— Fils d'une chienne et d'un porc, rentrez immédiatement. Je ne veux pas que l'on vous voie.

Aziz, ses marques de petite vérole se plissant de rage contenue, se permit de répondre avec une nouvelle courbette :

— Excellence, nous voulions veiller à ce que tout se passe bien.

Et il eut un horrible clin d'œil complice vers la malle. Une de leurs idées.

Soudain, l'émir s'arrêta sur la passerelle :

— Où est le docteur ?

Aziz et Abd el Baki se regardèrent, un affreux trismus au coin des lèvres.

— Mais Excellence, balbutia Aziz, je pensais qu'il venait avec vous.

— Chiens !

L'émir tremblait de rage.

— Je vous avais dit de l'emmenner. Ce porc était encore ivre mort.

— Il n'a pas voulu venir, Excellence, fit piteusement Abd el Baki. Il nous a dit qu'il irait avec vous et nous a insultés.

— Alors, il est toujours là-bas, dit lentement l'émir Katar. Aziz passa un doigt maigre entre son cou et sa chemise :

— Nous allons aller le chercher, Excellence. Immédiatement.

— Non !

L'émir tapa du pied sur la passerelle métallique.

— Les Américains sont déjà sur nos traces. Partons tout de suite, le docteur saura très bien se défendre tout seul.

— Mettez les réacteurs en route, ordonna l'émir.

Il alla s'installer sur son divan, à l'arrière de la luxueuse cabine et

se fit servir un whisky. Il y a des accommodements avec le Coran. L'alcool lui rendit un peu sa bonne humeur. Il était heureux d'aller en Sardaigne. Certes, chez lui, à Katar, son palais comportait une piscine, un cinéma, un harem, un garage pour deux cents voitures, des jardins fleuris, des salles d'armes et des salles à manger pour mille personnes. Et même quelques chars pour garder le tout. Son domaine de Sardaigne était plus modeste. Mais, cet été il avait su y réunir quelques jeunes filles de bonne famille, blondes et belles. Comme ces dernières appréciaient énormément son luxe, cela faisait de très belles histoires d'amour.

Les deux réacteurs couinèrent et démarrèrent en même temps. Quelques secondes plus tard, il y eut une très légère secousse et le jet commença à rouler doucement.

Béat sur son divan, l'émir Katar essayait d'oublier le docteur Babor, et la sinistre malle qu'il transportait dans sa soute.

*

* *

L'eau du lac Léman n'avait pas une ride et la grande bâtisse blanche aux volets verts semblait un décor de dessin animé au milieu de la pelouse impeccablement entretenue. On s'attendait presque à voir sortir Blanche-Neige et les Sept Nains.

Malko poussa la barrière blanche qui s'ouvrit sans difficulté. Chris et Milton l'encadraient. Finies les plaisanteries. Ils avaient l'air de ce qu'ils étaient : des tueurs froids, lucides et bien entraînés. Le portail de la propriété donnant sur la grande route était fermé à clef. Aussi, les trois hommes avaient-ils laissé la Dodge et fait le tour à pied par le petit chemin bordant le lac.

— Il n'y a personne, remarqua Chris à voix basse.

— Allons-y, dit Malko.

S'écartant les uns des autres, ils s'avancèrent vers la bâtisse. Malko n'était pas armé, mais les deux gorilles avaient assez d'artillerie pour arrêter une division.

Rien ne se passa. Ils arrivèrent à une porte vitrée, donnant sur une sorte de véranda. Toujours aucun signe de vie. Ils hésitaient sur la conduite à tenir quand une voix venant du coin de la maison les fit sursauter.

— Ces messieurs cherchent quelque chose ?

Ils se retournèrent d'un bloc : une toute petite bonne femme avec un tablier blanc et d'énormes lunettes de myope les regardait avec curiosité.

— Oui, dit Malko, je voudrais voir l'émir.

— Ah ! ben, vous arrivez trop tard ! dit la femme avec son accent

chantant du pays de Vaud. Son Excellence est partie pour la Sardaigne tout à l'heure.

Malko se rapprocha :

— Il n'y a plus personne ?

— Y a bien le docteur. Je crois qu'il n'est pas encore parti. Il joue avec ses bêtes...

— Le docteur ? Le docteur Babor... ? avança Malko.

— C'est ça, dit la bonne.

Les trois hommes se regardèrent. Tous les trois pensaient la même chose.

— À défaut de Son Excellence, je verrai le docteur, dit gentiment Malko. Où est-il ?

La bonne lui jeta un regard bizarre.

— Là-bas, sur le devant. Vous le verrez, il n'y a que lui.

Elle partit en trotinant et disparut dans la maison. Malko, suivi de Chris et de Milton, longea le mur et déboucha sur une pelouse encore plus vaste que celle de derrière. On ne pouvait la voir de la route, un haut mur la protégeant des regards.

Effectivement, un homme se trouvait là, accroupi au bord d'un grand bassin en forme de haricot, face aux trois hommes ; il regardait quelque chose dans l'eau.

Malko s'approcha. L'inconnu était grand et mince, le visage fatigué avec des cheveux blonds clairsemés qui lui retombaient sur le visage. En entendant les pas, il leva la tête et Malko vit ses yeux injectés de sang. Mais il se replongea dans sa contemplation, marmonnant des mots inintelligibles. Malko s'approcha encore et retint un cri de surprise le bassin était rempli d'une eau boueuse et sale où l'on distinguait nettement le museau allongé d'un crocodile, immobile dans un coin.

Au bord du lac Léman, c'était assez inattendu. L'eau du bassin devait être chauffée car le saurien semblait parfaitement à l'aise. Et d'ailleurs, ils étaient deux. Le second émergea dans un petit bouillonnement et pointa son museau nauséabond vers Malko. Mais celui-ci ne pouvait détacher ses yeux de l'homme accroupi. Quelque chose d'étrange, d'un peu effrayant émanait de lui. Et surtout, il répondait exactement au signalement de l'homme qui avait enlevé Kitty Hillman. Mais alors, pourquoi était-il là, si tranquille en apparence, plongé dans la contemplation de ces crocodiles ?

Une voix rocailleuse, éraillée par l'alcool coupa la réflexion de Malko :

— Ne sont-ils pas charmants ? Ce sont mes meilleurs amis ici.

Un sourire sur ses lèvres minces, l'inconnu désignait les crocodiles.

— Docteur Karl Babor ? demanda Malko en allemand.

L'autre le regarda et éclata d'un rire strident. Les deux gorilles s'étaient rapprochés et regardaient la scène avec stupéfaction.

— Docteur Karl Babor ? répéta Malko.

Soudain, l'homme blond parut prendre conscience de la présence des trois hommes. Il dit d'une voix pâteuse, en allemand.

— Qu'est-ce que vous venez foutre ici ? L'émir est parti depuis une heure. Il m'a oublié. Il répéta avec un rien d'ironie : il m'a oublié.

— C'est vous que nous venons voir, dit Malko. Vous, le docteur Babor.

Brusquement, ce dernier sauta sur ses pieds. Ses yeux étaient pleins de haine et de fureur, avec autre chose aussi, entre la folie et le désespoir.

— Foutez le camp, hurla-t-il. Foutez le camp immédiatement.

Sans répondre, Malko commença à contourner le bassin, d'un côté tandis que les gorilles en faisaient autant de l'autre.

— Arrêtez, cria le docteur, arrêtez immédiatement ou je saute dans le bassin.

Il avait fait un saut en avant et se tenait en équilibre sur la margelle, à un mètre des deux sauriens. Malko s'arrêta. Quelque chose lui échappait. Mais il sentait l'homme prêt à exécuter sa menace. Et mort, il ne lui servait à rien.

D'un ton plus calme, le docteur Babor dit :

— Ils n'ont rien avalé depuis deux jours. Ils m'aiment bien, mais elles me mangeront quand même, ces braves petites bêtes...

— Pourquoi voulez-vous qu'elles vous mangent ? demanda Malko du ton le plus calme possible.

— Il y a des années que j'essaie de me suicider, répondit très sérieusement le docteur. Ne bougez pas ou je saute. On ne me prendra pas vivant.

— Personne ne veut vous prendre, fit Malko. Je veux seulement savoir où se trouve Kitty Hillman.

L'autre fit comme s'il n'avait pas entendu. Malko répéta :

— Docteur Babor, qu'avez-vous fait de Kitty Hillman ?

Cette fois, le médecin, toujours en équilibre sur le bord du bassin, répéta lentement :

— Kitty Hillman ? Je ne sais pas. Il y en a eu tellement... Brusquement, le visage tordu de haine, il hurla :

— Il faut les tuer, toutes, toutes ! Je les hais.

Il se calma. Subitement. Malko et les gorilles n'avaient pas bougé. Toute la scène avait quelque chose d'oppressant, de cauchemardesque. Malko dut se forcer pour répéter sa question :

— Où est Kitty Hillman, la jeune fille que vous avez enlevée il y a une semaine dans la clinique du docteur Soussan ?

Karl Babor eut une moue ironique :

— Ach, je vois, vous êtes les Américains ! Amusant, *nicht war* ? Vous cherchez la petite blonde ? Elle est partie, pfutt !

Une lueur de folie dans les yeux, il narguait les trois hommes. Sur l'air de Lili Marlène, il commença à chanter d'une voix affreusement fausse : *Wohin ist Kitty, Vor die grossen Tür...* C'en était trop pour Chris. Il sortit son Colt magnum et l'arma. Le docteur Babor vit le geste. D'un mouvement théâtral il écarta les deux bras et cria :

— Tirez. Mais tirez donc.

Il y avait quelque chose de si désespéré dans sa voix que Malko en frissonna. Quel était le terrifiant secret de cet homme qui appelait la mort de toutes ses forces ?

Malko hésitait. Soudain, le docteur Babor tituba, recula, les épaules affaissées, prêt à s'effondrer.

En un clin d'œil les gorilles furent sur lui. Mais il ne chercha même pas à lutter, et leva un regard atone sur Malko en murmurant :

— Ils m'ont laissé. Ces Arabes sont des chiens. Des... il chercha le mot – des *unterhund* – des sous-chiens. Lâches et peureux. Et cela fait seize ans, monsieur, que je suis avec eux, que je subis leur contact ignoble.

L'expression de son visage avait changé : il s'attendrissait sur lui-même. Il regarda Malko avec un intérêt nouveau et demanda :

— Vous êtes Allemand ?

— Autrichien.

— Vienne est une belle ville, remarqua le docteur, très mondain.

— Docteur Babor, répéta Malko toujours en allemand, où se trouve Kitty Hillman ?

Il y eut un silence interminable. Cette fois le docteur ne se mettait pas en colère.

Une lueur rusée passa dans ses yeux gris. Il attrapa Malko par le revers de son veston et lui souffla dans une haleine de whisky :

— Si je vous le dis, vous me ferez une petite faveur, mon cher camarade ?

Malko le regarda froidement. Faire une faveur à l'homme qui avait torturé Kitty Hillman était au-dessus de ses forces.

— Que voulez-vous ?

Babor se pencha encore plus et dit d'un ton suppliant :

— Que votre ami me tire une balle dans la tête... Je vous ai dit que j'aimais mes bêtes, mais elles me font peur au fond, et puis ce n'est pas propre...

— Mais...

Babor leva l'index.

— Attention, pas de faveur, pas de Kitty...

La scène aurait été grand-guignolesque s'il n'y avait eu cette atroce lueur de désespoir dans les yeux de l'homme. Malko sentit qu'il

ne bluffait pas. Il voulait vraiment mourir. Et l'on n'a aucun moyen de pression contre quelqu'un qui veut mourir.

— Est-ce vous qui avez amputé Kitty Hillman, demanda-t-il ? Babor eut un geste désinvolte.

— Petite opération ! Dix minutes. J'étais très habile, avant... Malko le regarda avec dégoût puis dit :

— D'accord, docteur Babor. Vous aurez votre faveur. Où est Kitty ? Babor le regarda, très grave tout à coup et dit :

— Merci. Elle se trouve maintenant en Sardaigne, dans la propriété de l'émir...

— Mais comment l'ont-ils embarquée ? Le docteur eut un rire aigrelet.

— Dans une malle. C'est une idée d'Aziz.

Maintenant, il semblait très détendu, parlait d'une voix normale. Seuls ses yeux démesurément agrandis inquiétaient.

— Qui est Aziz ?

— Une ordure égyptienne venue pour superviser l'opération. Ces *unterhund* n'ont même pas confiance les uns dans les autres.

Il était intarissable, maintenant, le bon docteur Babor. Ses yeux brillaient de mépris en parlant de ses amis arabes.

— À quelle opération faites-vous allusion, docteur ? demanda Malko. L'Allemand émit un petit rire satisfait :

— Une idée des Services spéciaux égyptiens. La guerre contre Israël n'est pas finie, mon cher. Mais je ne vous en dirai pas plus, ce n'est pas dans nos conventions.

L'Égypte ! Brutalement, Malko comprit. Il examina attentivement les traits de son interlocuteur. En même temps, d'autres visages défilaient dans sa prodigieuse mémoire. Comme tous les agents de la C.I.A., il avait eu devant les yeux les photos des criminels de guerre en fuite, les plus importants. Seulement, lui ne les avait pas oubliés. Il suffisait qu'il voie un visage dix secondes pour s'en souvenir dix ans après. Il passait et repassait dans son cerveau des visages, tout en fixant celui de son vis-à-vis. Et soudain, le déclic se fit :

— Vous vous appelez Heinrich Weisthor, dit Malko. Vous étiez médecin SS à Birkenau, n'est-ce pas ?

L'Allemand leva ses yeux atones sur lui et répondit machinalement.

— Jawohl.

Comme si c'était la fin d'un long supplice.

Il y eut un grand silence. L'humidité qui venait du lac de Genève fit frissonner Malko. L'homme qui se tenait devant lui, au centre de cette pelouse impeccable, était recherché depuis vingt-deux ans. Pour des crimes tellement atroces qu'ils défiaient l'imagination. Sa fiche revenait à la mémoire de Malko : Weisthor avait été un des grands

spécialistes des exterminateurs scientifiques de jumeaux.

— Alors ? fit l'Allemand d'une voix soudain anxieuse. Malko s'écarta légèrement de lui.

— J'avais promis de tuer le docteur Karl Babor, dit-il, pas Heinrich Weisthor. Vous ne m'appartenez pas.

Déjà, il faisait demi-tour, suivi des deux Américains qui n'avaient rien compris. Une seconde, l'Allemand demeura immobile. Puis il fit un pas en avant, franchit le rebord du bassin et pataugea lentement dans l'eau boueuse, marchant vers ses chers crocodiles. Lorsqu'il eut de l'eau à la poitrine, il s'arrêta et attendit.

En tournant le coin de la maison, Malko se retourna. Il vit Heinrich Weisthor dans l'eau. Presque aussitôt un cri inhumain fit sursauter les trois hommes. Une seconde la tête du docteur surnagea, puis il disparut dans un bouillonnement glauque.

Ironie du sort : si Kitty était sauvée, ce serait grâce aux milliers de fantômes assassinés par le bon docteur Heinrich Weisthor, vingt-quatre ans plus tôt, au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau.

Le petit Fokker « Friendship » se posa dans un nuage de poussière ocre, faisant fuir une douzaine de moutons paisiblement occupés à brouter l'aire d'atterrissage. Chris et Milton ouvrirent de grands yeux et demandèrent à Malko :

— On est en Afrique ou quoi ?

— Non, en Sardaigne. Mais c'est à peu près la même chose. Effectivement l'aéroport d'Olbia se composait en tout et pour tout d'une baraque en bois servant à tous les usages et d'un bout de champ occupé en permanence par un troupeau de moutons, très bien dressés puisqu'ils s'écartaient devant les avions.

Les formalités de débarquement furent réduites à leur plus simple expression. Un douanier pas rasé et débraillé jeta un coup d'œil découragé au tas de bagages sorti de l'avion et demanda à la cantonade :

— Rien à déclarer ?

Devant le manque évident de bonne volonté des passagers dont la plupart ne comprenaient pas un traître mot d'italien, il rentra dans la baraque terminer sa partie de cartes et on ne le revit plus. Il avait des excuses : la chaleur était tout simplement saharienne. Pas un souffle d'air, pas un nuage et le soleil, accroché haut dans le ciel, tapant sans pitié, sur un paysage sauvage et désertique. Malko avait retenu une voiture en câblant de Genève. Ils étaient partis le soir même de la mort du docteur Weisthor. Grâce à lui, un maillon de la chaîne s'était mis en place. Mais il restait encore beaucoup à découvrir. Et surtout à retrouver Kitty. Un petit Sarde volubile lui présenta une Fiat 2300 en assez bon état, tenta de lui extorquer un pourboire et le mit en garde :

— Signor, si vous voyez des carabinieri sur la route qui vous font signe, arrêtez-vous vite, sinon c'est dangereux...

— Pourquoi ? fit Malko un peu étonné. L'autre eut un geste évasif.

— Ils sont très nerveux ces temps-ci. Il y a eu beaucoup d'enlèvements. Pour des rançons. Alors ils tirent un peu vite... Mais quelquefois ce sont de faux carabinieri qui sont sur la route, des bandits. Alors là, il ne faut pas s'arrêter...

— Et comment reconnaît-on les vrais des faux ?

Le Sarde resta muet. C'est un problème qu'il n'était pas chargé de résoudre. D'ailleurs les bandits sardes s'attaquaient rarement aux étrangers pour ne pas nuire au tourisme. Et ils auraient été

particulièrement mal venus de stopper la voiture de Malko. Entre Chris et Milton, cela faisait à peu de chose près la puissance de feu d'un bataillon de carabiniers.

La Fiat 2300 sortit de l'aéroport et s'engagea dans une route étroite, aveuglée de soleil. Autour d'eux s'étalait un pays désertique sans la moindre ferme, avec une végétation rabougrie. Même les chèvres y mouraient de faim. Il fallait être ce fou d'émir pour avoir acheté de la terre dans ce coin-là. Il n'avait pas été difficile pour Malko de retrouver sa piste. L'émir Katar avait acquis avec d'autres amis de sa race tout un morceau de Sardaigne pour y implanter des hôtels et des lotissements immobiliers. Le tout dans l'endroit le plus désert de l'île, afin d'en faire une « réserve » de milliardaires. Pour donner l'exemple, il y passait chaque année plusieurs semaines, ce qui ne le changeait pas beaucoup de son climat habituel.

Ayant littéralement fait sortir de terre des villages, l'émir était considéré par les autorités sardes comme Dieu le père. Difficile d'aller l'accuser de meurtre et de kidnapping. Surtout à titre officieux. Car Foster Hillman était encore vivant pour cinq jours. En conduisant, Malko tentait d'assembler les morceaux du puzzle. Quel lien unissait Hillman, la belle princesse Riahi, l'émir Katar et les barbouzes de Nasser ? Et pourquoi cet homme si riche s'était-il lancé dans cette sinistre aventure ? Weisthor aurait pu répondre à toutes ces questions, mais il était mort.

Ils roulèrent une heure environ sur une route défoncée et déserte sans croiser une seule voiture, puis se trouvèrent brusquement en face d'un grand panneau vert annonçant : « Ici commence la Costa Luminosa. Propriété privée ».

Le paysage était toujours aussi désertique mais les nids de poule faisaient place à une route macadamisée flambant neuf. L'émir faisait bien les choses. Le paysage était superbe : des rochers abrupts tombant dans la mer, des criques de sable et de rochers, des pics, dans le lointain, se découpant dans l'air sec. Et pas un chat ! Si !

En sortant d'un virage, Malko freina brusquement réveillant Chris et Milton qui somnolaient. Une Alfa-Roméo, conduite intérieure grise avec un phare sur le toit, était en travers de la route, avec plusieurs hommes en uniforme gris. La Fiat 2300 stoppa au milieu d'un groupe de carabiniers armés, jusqu'aux dents, de mitraillettes. En reconnaissant des étrangers, le chef salua poliment et se pencha vers Malko :

— *Scusi !* Nous cherchons des bandits.

— Je vous en prie, dit Malko. Vous en attrapez souvent ? Le Sarde découvrit des dents éblouissantes :

— Non. Jamais. Ma...

— Nous allons chez l'émir, demanda Malko. Est-ce encore loin ?

— Il Principe ?

Une coulée de respect figea le carabinier. Encore un qui était esclave des apparences.

— *Dieci minuti*, annonça-t-il en saluant respectueusement et en reculant. Ce qui lui épargna de voir Chris Jones, toujours prudent, rengainer son Colt magnum, sorti à tout hasard.

Ils quittèrent la plaine pour une étroite route en lacets serpentant sur le dos des falaises à pic. En bas, la mer avait la couleur de l'émeraude. De loin, Malko aperçut un ensemble de bâtiments blancs nichés dans une anse en pente douce. Quelques coups de volant et il arriva devant un écriteau annonçant *Hôtel Cala di Volpe*^[10].

Charmant présage. L'hôtel était très joli, bien que moderne, construit dans le style des vieilles maisons sardes sans aucun angle vif, car c'est, paraît-il, dans les coins que se cachent les fantômes... Une piscine grande comme le lac de Genève jouxtait la mer. Plusieurs petits bateaux étaient ancrés dans la baie.

De Genève, Malko avait retenu des chambres. Le directeur, Suisse blond et charmant, les pilota dans un dédale de galeries. Les chambres avec air conditionné étaient agréablement décorées. Sous le lit de Malko, il y avait bien une souris morte, mais le directeur lui jura qu'elles venaient rarement mourir dans cette chambre-là. Généralement, elles expiraient dans les chambres du personnel. Trempé de sueur, imprégné de poussière, Malko se précipita sous une douche. Ses yeux dorés viraient au rouge, de fatigue. Depuis qu'ils avaient quitté New York, ils n'avaient jamais dormi plus de cinq heures par nuit. C'était une véritable course contre la montre pour retrouver Kitty avant que ses ravisseurs ne la torturent un peu plus. Avant aussi l'annonce officielle de la mort de Hillman. Se sachant traqué, il y avait alors beaucoup de chances pour que l'émir la fasse disparaître.

Changé, propre, ayant revêtu un de ses impeccables complets d'alpaga bleu nuit, Malko mit sur le bureau la photo panoramique représentant son château et convoqua les gorilles pour un briefing devant une carte du pays.

À dix kilomètres de l'hôtel, il y avait un petit village, Porto-Giro, centre de tourisme. La propriété personnelle de l'émir Katar était un peu plus loin, au nord.

— Allons faire un tour avant qu'il fasse nuit, proposa Malko. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Un quart d'heure plus tard, après des lacets vertigineux, ils débarquaient sur une placette ravissante bordée de boutiques de luxe vendant tout au poids de l'or. Elles avaient peu de clients et se rattrapaient comme elles pouvaient. Des groupes de touristes anglais, italiens et français baguenaudaient. Un peu plus bas, il y avait un petit

port tout neuf, plein de yachts. Vraiment une vision rassurante et gaie. Pourtant, si le docteur Weisthor n'avait pas menti, Kitty Hillman se trouvait à quelques kilomètres, torturée et mutilée. Mêlés aux touristes, Chris et Malko descendirent par un étroit sentier puis par un pont enjambant un canal jusqu'au port. Milton était resté en haut, à la terrasse d'un café, à tout hasard. Deux douzaines de très beaux yachts, dont un superbe trois-mâts, *La Croix-du-Sud*, étaient à quai. Malko s'approcha d'un marin qui traînait près du poste d'essence et demanda :

— Où est le bateau de l'émir ?

L'homme désigna de la tête un gros cabin-cruiser bardé d'antennes, amarré au quai, le *Basra*.

Il n'y avait aucun signe de vie à bord et la passerelle était relevée. Malko et Chris s'arrêtèrent un peu plus loin pour l'observer. Deux jeunes filles d'allure Scandinave en short ultra-court, moulant des fesses rondes, les mêmes cheveux blonds sur les épaules, la poitrine sans soutien-gorge, traînaient lentement le long des bateaux. Elles se firent héler par un gros homme en chemise hawaïenne du pont d'un ketch. Au bout de cinq minutes de discussion, ponctuée d'éclats de rire, elles franchirent la coupée... et s'installèrent sur le pont, autour d'une table chargée de verres.

Chris Jones regardait tout cela avec ébahissement. Il n'avait jamais vu autant de yachts privés.

— Eh ! oui ! fit Malko. C'est ce qu'on appelle la *dolce vita*. Nous ne trouverons rien ici. Il faut aller voir où demeure l'émir. Kitty n'est certainement pas sur le bateau.

Ils rejoignirent Milton Brabeck plongé dans la contemplation des mini-jupes et des maillots microscopiques. C'était à qui porterait les lunettes les plus énormes et le maillot le plus petit. Cerné par les seins et les fesses bronzées, le gorille commençait à se poser des questions sur la civilisation occidentale.

— On se croirait à Saint-Tropez, soupira Milton avec un mélange de nostalgie et de dégoût, mais où la nostalgie l'emportait nettement. De nouveau, ce fut l'escalade des collines desséchées. Peu après le village, ils quittèrent la route goudronnée pour un chemin de terre qui les mena au sommet d'une colline, couverte d'énormes rochers. La Fiat 2300 cahotait et cognait, heurtant d'énormes pierres, tombant dans des ornières, au milieu d'un nuage de poussière. En sueur, Malko stoppa enfin sur un petit rond-point désert dominant tout le paysage. Ils avaient une vue splendide, avec à gauche une baie très découpée où la côte rocheuse s'abaissait jusqu'à former d'étroites plages. Plusieurs bâtiments blancs, éblouissants sous le soleil, étaient groupés autour de la plus grande des criques, où un wharf en bois permettait d'accoster. Derrière, un désert pierreux montait en pente douce

jusqu'aux premiers contreforts de la montagne.

— C'est là qu'habite l'émir, annonça Malko.

Les deux gorilles descendirent de la Fiat, de la sueur plein les yeux. Malko prit une paire de jumelles dans la voiture et les braqua sur les maisons. C'était peu encourageant. Du côté mer, le seul accès était le wharf. De part et d'autre, les rochers tombaient à pic dans l'eau. D'où il était, Malko pouvait voir deux sentinelles en uniforme qui gardaient l'extrémité. Ils faisaient partie de la garde personnelle de l'émir, composée à moitié de Sardes, à moitié d'Arabes, tous armés et revêtus d'une tenue paramilitaire, grâce à un arrangement avec les carabiniers. L'ensemble se composait d'une dizaine de bungalows plats, ceux du Prince en arrière des autres réservés aux invités de marque de la Costa Luminosa. Un grand patio, agrémenté d'une piscine, large de près de trente mètres, délimitait la partie secrète des appartements de l'émir Katar. Des gardes en interdisaient l'accès à quiconque. L'émir avait, paraît-il, installé fastueusement ce domaine où il donnait de temps à autre des fêtes grandioses pour les milliardaires de la Café Society. Une certaine année, Frank Sinatra s'était beaucoup fait remarquer en débarquant d'hélicoptère directement dans la piscine. Bien entendu, la propriété était protégée par l'immunité diplomatique, tout comme Son Excellence Abdullah Al Salind Katar lui-même. L'air chaud dessinait des formes étranges dans les jumelles. À part le grincement des grillons, le silence était absolu. Tout semblait calme et paisible chez l'émir. Personne en vue, à part les gardes écrasés de chaleur. C'était l'heure de la sieste.

Malko mit ses jumelles au point et aperçut, gardant le patio, un garde arabe assis sur un banc, les jambes relevées, un fusil à la main, regardant avec ennui l'eau immobile de la piscine. Kitty Hillman se trouvait quelque part de l'autre côté du garde, inaccessible. Il abaissa les jumelles, plutôt découragé, essuya la sueur sur son front et croisa le regard de Chris. Il faisait une température d'enfer sur cette colline. Un serpent fila entre les rochers.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Milton. Si on reste ici on mourra carbonisés.

Chris Jones clignait des yeux ; il remarqua :

— C'est impossible de se faufiler de jour. Il faut y aller la nuit, neutraliser les gardes et chercher la petite.

Malko remit ses lunettes et répliqua :

— Impossible. L'attaque d'une propriété privée à main armée, c'est un délit assez sérieux dans les pays civilisés. Et en plus, nous sommes dans une île. N'oubliez pas que notre histoire ne regarde pas les Italiens et notre appartenance à la C.I.A. ne nous met pas à l'abri des lois. Si les carabiniers prennent parti ce sera contre nous.

— Mais enfin, grogna Chris, le kidnapping, c'est un crime dans

tous les pays. Et la petite est là-bas, non ?

— Le temps qu'on alerte officiellement les autorités, conclut Malko, l'émir a cinquante fois le temps de la faire disparaître. En admettant que les Italiens nous croient. Et rien n'est moins sûr. Cette affaire est trop secrète et trop gênante pour que le Gouvernement intervienne. Au moment où les Anglais découvrent que l'un des chefs de leur M.I. 5 était un agent double, il n'est peut-être pas indispensable de jeter la suspicion sur la C.I.A.

— Alors, on n'a plus qu'à reprendre l'avion ? fit Milton boudoir. Malko jeta les jumelles dans la voiture et s'épousseta. En dépit de la chaleur terrifiante, il avait un costume et une chemise de toile.

— On ne reprend pas l'avion. Je n'abandonnerai pas Kitty, fit-il. Je vais aller rendre visite à l'émir.

Chris sauta en l'air comme si un scorpion l'avait piqué :

— Non, mais vous êtes dingue ? Malko secoua la tête.

— Non. C'est la seule chose à tenter. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Katar risque de torturer encore Kitty puisqu'il ignore que Foster Hillman est mort. Il pense que ce dernier essaie de récupérer sa fille par tous les moyens. Cela risque de le faire changer d'avis de savoir que Kitty ne lui est plus d'aucune utilité et que nous sommes là. Je préfère abandonner toute vengeance contre lui et récupérer cette jeune fille.

Le gorille était sceptique.

— Il va nous envoyer balader. Malko haussa les épaules.

— C'est un risque à prendre. Après il n'y aura plus que la manière forte. Mais pour l'instant, je ne vois aucun moyen de pénétrer, sauf un assaut de front, impensable. Et nous ne pouvons pas rester là à nous tourner les pouces.

— Laissez-nous venir avec vous, proposa Chris.

— Non. S'il y a un coup dur, il vaut mieux que vous soyez dehors. Ils remontèrent en silence dans la voiture. Avant d'aller chez l'émir, Malko voulait les déposer à l'hôtel. Il n'avait pas livré tout à fait le fond de sa pensée : en intervenant ouvertement, il espérait que l'émir n'oserait pas continuer ses sévices sur Kitty. Cela donnait le temps de la délivrer.

Ils refirent la route à toute vitesse. À l'embranchement de la route de Porto-Giro, il y avait un groupe de carabinieri et, un peu en retrait de la route, sur une plate-forme rocheuse, un hélicoptère rouge appartenant aux carabinieri. Toujours la chasse aux bandits. Malko abandonna les deux gorilles au bord de la gigantesque piscine du *Cala di Volpe*.

— Si je n'étais pas rentré ce soir, avertit Malko, avertissez les autorités italiennes et faites un scandale. Mais ne sortez pas tout de suite vos gros pistolets.

— N'ayez crainte, fit Chris Jones, sombrement. On ne vous laissera pas croupir ici.

Sur cette promesse rassurante, Malko remonta dans la Fiat 2300.

Lorsqu'il stoppa devant l'entrée de la propriété de l'émir, un garde en uniforme quitta l'ombre d'un grand parasol abritant son tabouret et s'approcha de la voiture. C'était un Sarde d'une cinquantaine d'années, au visage ridé et las, avec des yeux globuleux. Il salua respectueusement Malko.

— C'est une propriété privée, monsieur, dit-il. Vous n'avez pas le droit d'entrer.

— J'ai rendez-vous avec Son Excellence l'émir, dit Malko.

— Vous avez rendez-vous ? On ne m'a rien dit...

Le garde hésitait. Mais la tenue élégante de Malko sembla le rassurer :

— Laissez votre voiture ici, monsieur, dit-il. Vous suivez ce sentier jusqu'au poste de garde qui se trouve avant la maison de Son Excellence.

Malko monta lentement le sentier. De part et d'autre, il y avait de petits bungalows blancs qui paraissaient inhabités. Il arriva au grand patio qu'il avait inspecté avec ses jumelles. Un homme massif et trapu, la peau du visage brun sombre, enveloppé dans une kafixa blanche, somnolait sur un banc, la tête appuyée au mur, une vieille mitraillette Thomson entre les genoux. Les pas de Malko sur le dallage de marbre le firent sursauter. Il ouvrit les yeux, bondit sur ses pieds, l'arme braquée sur Malko. Celui-ci s'arrêta et sourit d'un air engageant.

— Je viens voir l'émir Katar, annonça-t-il en anglais.

Le gorille sembla comprendre le mot « émir ». Du bout de sa mitraillette, il désigna à Malko le passage voûté qui menait au patio. En avançant un peu, Malko vit une sorte de minuscule corps de garde vitré avec un standard téléphonique. Un Arabe en civil, sans cravate, lisait un journal. Le garde et lui échangèrent quelques phrases gutturales et le civil leva un regard éteint sur Malko ; en anglais rocailleux, il demanda :

— Qui êtes-vous, monsieur ? Son Excellence ne reçoit que sur rendez-vous.

Malko tira une de ses cartes et la jeta sur la table crasseuse.

— Portez-lui ceci, il me recevra.

L'Arabe prit la carte et examina les caractères gravés : Son Altesse Sérénissime le Prince Malko Linge. Château du Liezen. Autriche. Mâchonnant son loukoum, il mit bien cinq minutes à prendre une décision. Il ne lisait pas l'allemand, mais la longueur du titre l'impressionnait favorablement. Il se leva :

— Je vais voir si Son Excellence peut vous recevoir, annonça-t-il. Malko attendit debout. Le garde à la mitraillette derrière lui. Trois

minutes plus tard, le civil était de retour ; il découvrit des dents très blanches pour une esquisse de sourire.

— Le secrétaire de Son Excellence l'émir va vous recevoir. Son Excellence vous verra plus tard. Si vous voulez me suivre.

Ils franchirent la voûte et tournèrent à droite dans le patio. Malko aperçut encore deux gardes armés de mitraillettes étalés sur des bancs. L'émir était un homme prudent.

Son guide s'arrêta devant une porte blanche ornée d'un butoir fait de trois serpents d'or et frappa un coup léger. Il y eut un bruit de serrure et un colosse café au lait, au crâne rasé, nu jusqu'à la ceinture, entrouvrit la porte. Avec ses pantalons bouffants, ses babouches et ses bourrelets de graisse, il évoquait parfaitement les personnages de *La lampe d'Aladin*. Sauf, évidemment, le pistolet automatique P. 08 passé dans sa ceinture de soie. Une bouffée d'air glacé frappa Malko en plein visage.

Tout le bungalow était climatisé. Une gaine de velours bleu habillait une chaîne de sûreté en acier empêchant la porte de s'ouvrir entièrement. Le colosse l'ôta, laissa entrer Malko et referma vivement la porte derrière lui, puis il donna deux tours de clef et introduisit Malko dans une pièce incroyable, disparaissant immédiatement. Resté seul, Malko regarda autour de lui.

On se serait cru au fond de l'Arabie Saoudite ou chez le capitaine Corcoran. Une immense baie vitrée donnait sur la mer. Les murs étaient vert pistache, littéralement couverts de tableaux, des Degas, un Sisley, deux Utrillo, un Renoir et une poignée de Van Gogh. Au bas mot, un petit milliard.

Sans compter l'or. Il y en avait partout : des coupes, des vases, des candélabres, des cendriers, des seaux même. À croire que l'émir continuait à attaquer les caravanes. Là où on n'avait pas pu mettre d'or, il y avait des ivoires, des laques.

À travers les interstices des tapis aux couleurs lumineuses, on apercevait le marbre noir du sol.

Un décorateur hollywoodien se serait évanoui de joie devant ce cadre. Et dire que l'émir avait été élevé en Angleterre ! Chassez le naturel, il revient au galop. Malko s'arrêta devant le portrait en pied de l'émir Katar, revêtu d'une djellaba rose, sur fond de nuages bleus, un cimenterre recourbé passé à la ceinture.

Une toux discrète fit retourner Malko. Un personnage qui aurait très bien pu être marchand de loukoum sur la grand-place de Djeddah venait de surgir d'une tenture. Malko ne saurait jamais s'il y vivait habituellement ou si la tenture dissimulait une porte. Un long nez recourbé et triste, un petit ventre rondouillard d'eunuque et une poignée de main évoquant irrésistiblement la méduse. Il s'inclina profondément devant Malko et dit d'une voix de crécelle en anglais :

— Je suis Hussein, le secrétaire de Son Excellence l'émir Abdallah Al Salind Katar. *Allah Amrack*.

Les mots glissaient sur sa langue comme des bonbons à la guimauve. Offrant de sa main grassouillette un fauteuil Louis XV à Malko, il entama un étonnant monologue, ponctué de petits silences, sans que Malko puisse placer un mot.

— Son Excellence ne peut vous recevoir tout de suite, expliqua-t-il. Son Excellence ne se lève jamais avant trois heures de l'après-midi. Son Excellence reçoit beaucoup : des gens du monde entier viennent en Sardaigne admirer ses réalisations. Son Excellence donne deux fois par semaine des dîners de quatorze couverts, quatorze est son chiffre porte-bonheur et Son Excellence est très superstitieuse. L'inimitable Hussein reprit son souffle et continua à dévider son dépliant publicitaire.

— Son Excellence est très bonne. Elle entretient à travers le monde un nombre prodigieux d'institutions charitables dont les bénéficiaires chantent ses louanges auprès d'Allah. Son Altesse croit à l'immortalité et à la nécessité de la charité et de la bonté.

Malko se permit un sourire tristement ironique qui échappa au secrétaire « haute-fidélité » qui continua à dévider sa mélopée.

— Tout en étant très conservateur, Son Excellence adore voyager. C'est pour éviter d'attendre les avions de ligne qu'elle a acheté son jet français, une petite merveille. Ainsi, à la fin de la semaine, Son Excellence prendra son jet pour aller au cocktail du prince de Karaman, à Barcelone. Dans ces courts déplacements, Son Excellence bien entendu n'emmène qu'un valet arabe, dont le père a servi son père, et lui-même, le fidèle secrétaire. Car Son Excellence a horreur d'avoir de l'argent sur elle. Sauf quelques pièces d'or à distribuer aux pauvres. Car, il faut le dire, Son Excellence est très généreuse. Son Excellence aime aussi beaucoup les chevaux de courses. Un de ses chevaux, « My baby », vient d'être vendu 800.000 dollars. N'est-ce pas merveilleux ? Malko s'attendait à ce que Hussein hennisse pour souligner la performance ou saute par-dessus une des bergères Louis XV. Mais le secrétaire continuait l'énumération des qualités de son maître.

— Son Excellence parle plusieurs langues en dehors de l'arabe, mais sa préférence va au français si distingué et à l'anglais si pratique. Cependant, Son Altesse comprend assez bien l'allemand.

Malko en profita pour affirmer que le français n'avait pas de secrets pour lui et qu'il se ferait une joie de parler français avec Son Excellence, si toutefois, elle daignait se montrer.

Hussein affirma que ce n'était qu'une question de minutes et précisa qu'au cas où Malko désirerait envoyer des fleurs à l'émir, il ne pouvait être question de moins de trois douzaines de roses. Cela se

faisait énormément dans l'émirat.

Hussein était si louangeur qu'on aurait dit un marchand de voitures d'occasion...

Épuisé, il se tut enfin et attendit, les yeux baissés, assis du bout des fesses dans son fauteuil signé, probablement interdit au personnel. Il y eut soudain un froissement de tentures, Hussein jaillit de son fauteuil, le visage illuminé par la joie et claironna.

— Son Excellence l'émir Abdullah Al Salind d'Al Katar. S'il oubliait un titre, on devait lui couper la tête.

Malko se leva à son tour et ses yeux dorés se posèrent sur l'homme qui avait fait enlever Kitty.

Jamais on ne l'aurait imaginé dans une affaire pareille. L'émir était encore plus grassouillet et plus vulgaire que le secrétaire, bien que beaucoup plus grand. Il se déplaçait lourdement, le bassin en arrière. Malko, qui avait vu de vieilles photos, ne le reconnut pas. C'était un gros poussah vêtu d'un polo jaune, d'un pantalon de toile avec des chaussettes rapiécées dans des nu-pieds. Dans sa biographie parlée, Hussein avait oublié de préciser que Son Excellence était d'une avarice prodigieuse. Il tendit la main à Malko.

— Je suis ravi de vous recevoir, dit-il d'une voix chantante. J'ai beaucoup d'amis en Allemagne et en Autriche. J'aurais pu vous y voir... Sous-entendu : comment se fait-il que je ne vous aie jamais rencontré ? Malko serra la main tendue, molle et grasse.

— J'habite les États-Unis, précisa-t-il. Mon château est en cours de restauration.

L'émir hocha la tête, signifiant qu'il comprenait ce genre de désagrément. Mais lui avait au moins la ressource de faire couper en place publique la main droite des mauvais entrepreneurs. Il claqua des doigts en direction de Hussein. Celui-ci lança un cri aigret et prolongé :

— Cahouaaaah ![\[11\]](#)

Presque aussitôt le colosse café au lait reparut, portant délicatement une cafetière à long col dans la main gauche et deux tasses minuscules dans la main droite. Il versa un mince filet de café brûlant dans une des tasses qu'il tendit à l'émir. Celui-ci y trempa les lèvres et seulement alors, le serviteur remplit les deux tasses.

Hussein avant de s'éclipser, précisa à l'oreille de Malko que Son Excellence, étant musulmane, ne buvait jamais d'alcool. Son Excellence était très pratiquante.

Visiblement, l'émir n'avait aucune idée de la véritable personnalité de Malko. Autrement, il n'aurait pas été aussi hospitalier. Ils burent leur café en silence puis l'émir reposa sa tasse et demanda poliment :

— Comment trouvez-vous la Sardaigne ?

— Charmant, assura Malko. Très beau pays. Très sauvage.

— J'y ai beaucoup travaillé, assura douloureusement l'émir, comme s'il avait manié la pioche de ses brunes mains. Je suppose que vous désirez vous y installer. C'est un peu pour les gens comme vous que j'ai voulu créer ce complexe où nous serions entre nous. Il appuya sur le *nous*.

De mieux en mieux.

Malko se caressa le menton. Dans la pièce calfeutrée et insonorisée, le moindre bruit semblait incongru.

— À vrai dire, je n'ai pas l'intention de m'installer ici, précisa-t-il. Je suis seulement venu vous rendre visite.

Les yeux myopes de l'émir papillotèrent de joie. En Europe il n'était pas habitué à cette humilité. On le traitait plutôt de bougnoule milliardaire derrière son dos, en espérant quand même qu'il entendrait...

— Je suis ravi, prince Malko, roucoula-t-il et j'espère que vous voudrez bien être mon invité.

Le sourire de Malko disparut. Il se pencha en avant, scrutant le visage mou de son interlocuteur.

— Altesse, dit-il, je suis venu vous voir pour affaires. Une affaire désagréable.

L'émir se tortilla sur son fauteuil et tenta de sourire :

— Désagréable ? Je ne comprends pas.

Malko remarqua que son pied droit avait appuyé sur le tapis, à un endroit où, il y avait une minuscule bosse... Une sonnette dissimulée, très probablement. L'émir recula imperceptiblement devant les yeux dorés, striés de vert. Durs comme du jade.

— Excellence, continua Malko, vous avez commis une grave erreur. Je suis venu vous aider à la réparer. Si vous le voulez bien.

— Une erreur ?

Où l'émir avait suivi les cours de l'Actor's Studio ou il était à mille lieues de savoir qui était Malko. Il le prenait peut-être pour un quémandeur distingué.

— Excellence, poursuivit Malko, je suis venu chercher une jeune fille qui se nomme Kitty Hillman et qui se trouve ici, contre son gré. Cette fois, l'émir Katar sembla se liquéfier sur son fauteuil. Il dit faiblement :

— Une jeune fille ? Je ne comprends pas. Mais le ton n'y était plus.

Malko attendait, ses yeux dorés fixés sur l'émir. Celui-ci cherchait à dissimuler une expression de panique sur son visage gras. Il prit des lunettes dans une poche de son pantalon et les chaussa pour mieux examiner Malko.

— Mais qui êtes-vous d'abord, monsieur ? dit-il, je croyais d'après

vosre carte...

— Je suis un agent de la C.I.A., fit paisiblement Malko. Un organisme dont vous avez certainement entendu parler. Quant à mon titre, il est authentique lui aussi ! Je suis très éclectique, voyez-vous. L'émir suffoquait. Il toisa Malko comme si c'était un Juif et balbutia :

— Mais, je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monsieur, je n'aurais jamais dû vous recevoir. Ma bonne foi est surprise. Vous... vous êtes un aventurier.

Malko récidiva d'une voix pleine d'amertume et de colère :

— Qu'avez-vous fait de Kitty Hillman, depuis que vous lui avez fait couper un doigt ?

— Quelle horreur ! fit d'un ton défaillant l'émir.

— C'est bien mon avis.

Soudain, il y eut un froissement imperceptible derrière la tenture par où avait disparu Hussein. Ils étaient espionnés. Malko regretta de ne pas avoir pris son pistolet extra-plat.

Tous ses muscles tendus, il regarda l'émir méchamment.

Celui-ci se leva mais Malko resta assis.

— Je vais vous faire chasser, annonça son hôte.

— Je ne vous le conseille pas, dit Malko. J'ai encore quelque chose à vous dire. Foster Hillman est mort. Il s'est suicidé. À cause du chantage que vous exercez contre lui. Vous n'avez donc plus aucune raison de garder cette jeune fille. Même si vous la coupiez en morceaux et l'expédiez à la C.I.A. on ne vous donnerait même pas en échange l'horaire des trains New York-Washington.

— Sortez, dit l'émir.

Malko pointa un index menaçant sur l'Arabe.

— Excellence, martela-t-il. Vous n'avez plus affaire à un homme torturé qui voulait sauver sa fille à tout prix. Vous avez toute la C.I.A. sur le dos. Savez-vous ce que cela représente ? Même si vous m'abattez maintenant, on enverra d'autres agents. Nous avons du temps et de l'argent. Et si vous assassinez cette jeune fille, le monde ne sera pas assez grand pour vous sauver, Excellence.

— Vous êtes fou ! dit l'émir. Mais sa voix était moins ferme. Malko assena un dernier coup :

— Soyez raisonnable. Libérez Kitty Hillman et nous passerons l'éponge sur votre chantage. Autrement, il vous arrivera ce qui est arrivé au docteur Weisthor.

L'émir était gris. Mais il eut la force de lancer d'une voix étranglée une phrase en arabe. Le géant café au lait surgit du néant et se planta devant Malko, la main droite sur la crosse de son P. 08 au canon interminable. Malko sentit qu'il avait perdu la partie. Quelque chose effrayait l'émir encore plus que la C.I.A. Sinon, il aurait rendu Kitty. Ce n'était visiblement pas un professionnel de l'espionnage. Il

était dans l'impasse.

À pas lents, il se dirigea vers la porte et avant de sortir lança à l'émir :

— Excellence, si vous changez d'avis, je suis à *La Cala di Volpe*. Je vous répète, Foster Hillman est mort. La nouvelle sera dans les journaux de la semaine. Kitty ne peut plus servir à rien.

Le géant café au lait avait déjà soulevé la chaîne recouverte de velours bleu, et attendait menaçant.

Malko se retrouva sous le soleil brûlant. Il passa devant le garde indifférent et reprit sa voiture transformée en véritable fournaise. Il regrimpait la route en lacets, le cœur lourd. Dans l'immédiat, il ne voyait aucun moyen de libérer la jeune fille, si elle était encore vivante.

*

* *

Abdul Aziz sortit de derrière son rideau, un large sourire sur son visage grêlé de petite vérole. Il avait encore à la main le pistolet avec lequel il avait tenu Malko en joue. Malko et l'émir. Au cas où ce dernier aurait eu la mauvaise idée d'être trop bavard. Aziz s'inclina profondément devant l'émir et dit :

— Votre Excellence a parfaitement bien parlé. Cet Américain bluffait. L'émir tapa du pied, ivre de rage.

— Chien, il ne bluffait pas ! Ils ont tué le docteur et ils vont me tuer. L'Égyptien eut un sourire perfide et s'inclina de nouveau.

— *Ya achàï !* [12] Il faut s'incliner devant la volonté d'Allah. Ce serait une erreur profonde de rendre cette jeune fille. D'abord, parce qu'ils vous tueraient quand même. Ensuite, parce que vous n'aurez plus aucune chance d'avoir ce que vous voulez...

— Ce que vous voulez, vous, coupa l'émir avec indignation.

— Ce que nous voulons, corrigea la barbouze égyptienne ; sibylline. L'émir lui jeta un regard noir.

— Disparais de ma vue, chien. Et occupe-toi de cet espion américain. Sinon...

Cette revanche verbale le soulageait un peu. Il regarda avec une haine concentrée la silhouette squelettique d'Aziz disparaître derrière les draperies. Comme il aurait aimé le faire fouetter au soleil pendant une semaine, en arrosant les plaies de vinaigre... Découragé, il se laissa tomber dans un fauteuil. Il crevait de peur. Pour une fois, tous ses milliards ne lui servaient à rien. Il se voyait mal allant demander au Gouvernement américain la liste de ses agents dans les pays du Moyen-Orient. Même contre beaucoup de dollars... Le cauchemar avait commencé à la conférence de Khartoum, après la guerre contre

Israël. L'émir s'y était rendu, comme la plupart des dirigeants arabes. Une fois de plus, il se préparait en pleurnichant, à verser quelques centaines de milliers de dollars et à pourfendre verbalement l'agresseur israélien, son armée se composant en tout et pour tout, d'une centaine d'hommes plus habitués à couper les têtes qu'à se battre contre des chars.

C'est un certain Youssef Saadi, une des barbouzes égyptiennes, qui l'avait entrepris un soir. On lui avait mis poliment le marché en main. Pour une fois, on ne lui demandait pas de dollars. Sa contribution à l'effort de guerre arabe consisterait à se procurer des renseignements précieux pour la guerre froide. Car les Services Secrets égyptiens avaient découvert que la plupart des agents C.I.A. en place en Egypte, en Syrie et au Liban travaillaient *aussi* pour Israël, en vertu d'un accord secret.

— Mais pourquoi moi ? avait protesté l'émir, je ne connais rien en Renseignement.

— Peut-être, avait répondu Youssef Saadi, mais vous connaissez Foster Hillman, qui dirige la C.I.A., à vous de vous débrouiller.

Jamais il n'avait su comment les Égyptiens avaient appris ses relations avec Hillman. Il soupçonnait fortement le docteur Weisthor, qui le haïssait et entretenait d'excellentes relations avec des Allemands intégrés aux services égyptiens. Entre autres, un certain Selig Hattoum, en réalité Wilfried Gottinger, ex-patron de la Gestapo de Dresde.

Il avait rencontré Foster Hillman plusieurs fois en Suisse dans des conférences secrètes, où la C.I.A. et l'Intelligence Service réglaient certains problèmes délicats. Lui, l'émir de Katar avait toujours entretenu d'excellents rapports avec Londres. Ce qui lui avait évité quelques révolutions.

Avant de quitter Khartoum, il avait reçu un ultime avertissement. D'un ami séoudien. Toute l'affaire n'était qu'une machination nassérienne pour avoir un prétexte de l'abattre en tant que traître à la cause arabe. Parce que les Égyptiens *savaient* qu'il ne pourrait se procurer ce qu'ils demandaient...

Deux jours après son retour en Suisse, Abdul Aziz et Fouad Abd el Baki avaient débarqué à Genève. Sous prétexte de l'aider à réaliser son projet. En réalité pour l'abattre dans le cas où il ne tenterait rien. Alors, acculé, l'émir Katar s'était souvenu de la fille de Foster Hillman... Un jour, ce dernier lui avait expliqué son drame. Plus tard, comme messagère, Katar n'avait pas trouvé mieux que sa vieille amie la princesse Riahi qui l'avait initié à l'amour, quelques années plus tôt. Elle avait conservé une certaine tendresse pour lui, s'ennuyait et ignorait même le mot « morale ». Il avait été très peiné de sa mort. D'autant plus qu'elle risquait de précéder de peu la sienne propre... Il

savait que les agents « noirs » de la C.I.A. ne faisaient pas de cadeau. Les cimetières étaient pleins de gens se fiant à la bonne tête des barbouzes américaines.

L'émir Katar sonna. Il fallait absolument qu'il se change les idées. Bien sûr, il aurait pu faire liquider les deux Égyptiens. Mais après ? Tôt ou tard, une rafale de mitraillette aurait balayé sa Cadillac. Les Arabes ne sont pas souvent courageux, mais ils sont toujours rancuniers.

Lorsque Malko entra pour prendre sa clef, la réception minuscule de l'hôtel était envahie par une jeune géante aux longues tresses blondes, dont le corps sculptural était moulé dans un ensemble de lastex rose. Avec vingt centimètres de moins, c'eût été une vraie beauté. Pour l'instant, ses yeux bleus jetaient des éclairs et elle tapait du pied à défoncer le marbre.

— Je ne partirai pas d'ici, martela-t-elle. Vous emploierez la force s'il le faut.

Le chef de réception, un Italien bonasse, terrorisé, ne semblait pas du tout enclin à employer la force. Quant au directeur suisse, il s'épongeait le front en dépit de l'atmosphère glaciale due à une climatisation trop poussée.

— Miss Ashley, répéta-t-il, je vous jure que je n'ai pas de chambre, j'ai même donné la mienne. Je suis absolument désolé mais ce n'est pas ma faute si votre télégramme s'est égaré.

La géante retapa du pied et menaça :

— Je vais me plaindre à l'émir. C'est lui qui m'a invitée. Pour sa soirée d'après-demain.

Malko, qui se préparait à ressortir, dressa l'oreille :

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à mi-voix au directeur. L'autre ne se fit pas prier pour raconter ses malheurs.

— Oh ! monsieur, c'est terrible ! Cette jeune fille avait retenu une chambre et nous n'avons pas eu sa réservation. Je ne sais pas où la loger. Et elle ne veut pas comprendre...

— Je vois, dit Malko, je vais essayer d'arranger les choses. Il ôta ses lunettes et s'approcha de la furie blonde.

— Mademoiselle, dit-il en anglais, permettez-moi de me présenter. Je suis le Prince Malko Linge. Puis-je vous rendre service ?

Elle le foudroya du regard :

— Vous travaillez dans cet hôtel ?

Le ton était nettement insultant. Malko remit la fessée à plus tard.

— Non, fit-il suavement. Je ne suis qu'un modeste client, qui se fera une joie de vous offrir sa chambre afin que vous ne gardiez pas un trop mauvais souvenir de la Sardaigne.

Silence de mort. Le directeur se serait jeté à genoux. Dans son coin, le réceptionniste sarde murmurait *Miracolo ! miracolo !* La géante regarda Malko pour voir s'il ne plaisantait pas, eut un grand soupir devant les yeux dorés et dit :

— Mais monsieur, c'est tout à fait impossible. Où dormirez-vous ? Il eût été peu galant de lui répondre : « Avec vous ». Malko s'inclina et répliqua :

— Je me ferai une joie de partager la chambre d'un ami qui réside également dans cet hôtel.

L'imposante poitrine de la géante se souleva de reconnaissance. Elle ne portait pas de soutien-gorge et Malko pouvait voir la pointe marron de ses seins à travers le chemisier de soie. L'ensemble léger qu'elle portait la moulait comme un gant, sans que cela parût la gêner outre mesure. Elle tendit sa main à Malko :

— Je suis la comtesse Carole Ashley. J'arrive de Londres exprès pour cette soirée.

Sans perdre une minute, le directeur avait déjà fait signe à un groom de prendre les bagages de la comtesse Ashley. Celle-ci suivit, ainsi que Malko.

— Quelle soirée ? demanda Malko, pendant qu'ils cheminaient sous les interminables arcades.

Elle le regarda, surprise :

— Comment, vous n'êtes pas au courant ? Chaque année, l'émir, qui compte de nombreux amis en Europe, donne une grande soirée sur un thème donné. Cette année, ce sera une soirée psychadélique. Cela va être follement amusant. Des tas d'amis sont venus de Londres. Tous ceux du Royal Performance, d'ailleurs, il faut bien se défouler un peu.

Elle eut un rire de gorge, suprêmement distingué et un peu hystérique. Malko, qui lui arrivait à l'oreille, pensa que si elle trouvait des partenaires à sa taille, elle ne devait pas être désagréable à satisfaire. Ils arrivèrent à sa chambre. Il ouvrit et s'effaça pour la laisser passer. Une fois le groom parti, elle se planta au milieu de la pièce, les yeux brillants.

— Il faut absolument que je vous remercie, s'écria-t-elle.

— Mais vous m'avez déjà remercié, protesta Malko. Et c'est toujours une joie de rendre service à une jolie femme.

Elle le regardait, indécise. Un moment, il se demanda si elle allait essayer de le violer. Avec ces Anglaises bien élevées et sportives, on ne sait jamais. Visiblement, il ne lui déplaisait pas. Soudain le visage de Carole s'éclaira :

— Je sais !

— Quoi ? fit Malko, en train de boucler sa propre valise.

— Je vais demander à l'émir de vous inviter à sa soirée. Il ne pourra pas me refuser. Lorsqu'il était en Angleterre, la première année, c'est moi qui l'ai présenté à tout le monde, aux Guinness, aux Bedford, aux Miller, à tout ce qui compte.

Malko pensa à la tête de l'émir. C'était une noble initiative, mais légèrement déplacée.

— Vous savez, dit-il prudemment, je n'ai pas le plaisir de connaître l'émir et je n'aime pas m'imposer. De plus, je ne sors pas beaucoup.

— Mais il faut absolument venir, dit fougueusement Carole, il y aura tout le monde : les Sellers, les Burton, les...

C'était un vrai Bottin mondain. Malko la coupa gentiment :

— Où se passe donc cette soirée ? Ici ?

— Mais pas du tout. Chez l'émir. C'est la seule occasion où il laisse entrer les gens chez lui. Enfin, la soirée a lieu dehors, autour de sa piscine, ceux qui entrent, ce sont, disons... les amoureux.

Elle avait l'air beaucoup moins respectable en disant cela. Malko en prit bonne note. Soudainement, ça commençait à l'intéresser prodigieusement.

— Il doit y avoir pas mal « d'amoureux » dans ce genre de soirée, suggéra-t-il.

Carole frissonna délicieusement.

— Pas mal. Mais cette année, l'émir a prévenu que ses serviteurs arabes violeraient sans pitié toutes les invitées solitaires qu'ils trouveraient dans la maison. C'est follement excitant, n'est-ce pas ? Et si psychadélique...

— Peuh ! fit Malko qui se souvenait du géant café au lait et se souciait assez peu de commettre l'acte de chair avec lui. Mais pour Carole, il était parfait.

— Alors, c'est décidé, vous venez ? Tenez, je vais vous montrer mon costume.

Elle fouilla précipitamment dans une de ses trois valises et en sortit différents objets qu'elle étala sur le lit. Malko vit une paire de bottes noires, en cuir souple, montant très haut, une large ceinture de cuir marron, un slip et un soutien-gorge noirs en dentelle.

— C'est ce que vous mettez *sous* votre costume ? demanda-t-il. Carole mit le slip devant elle et dit avec beaucoup de candeur :

— Non, c'est le costume. L'émir a demandé que les femmes soient très indécentes.

Le fantôme de la reine Victoria dut faire un bond dans sa tombe. L'Angleterre avait bien changé, décidément ! Et dire que Carole avait été faire sa révérence devant Elizabeth comme toutes les débutantes, au mois de mai. Les Hippies, les Devil's, les Angels et autres Américaines pouvaient aller se rhabiller.

Malko s'inclina et effleura la main droite de la géante :

— Le seul conseil que je puisse vous donner, Carole, c'est de ne pas aller dans ce costume, traîner du côté des gardes arabes.

Elle roucoula :

— J'espère que j'aurai un cavalier pour me protéger.

— Je n'en doute pas.

Cette soirée, il fallait qu'il y aille. C'était sans doute une occasion unique de pénétrer dans le sanctuaire et de sauver Kitty. Mais pour l'instant, il ne voyait pas très bien comment. Pour gagner du temps, il s'assit sur le lit, à côté du « costume ».

— Je suppose que l'émir va accueillir tous ses invités, demanda-t-il. Il sera aussi déguisé ?

Carole secoua la tête et expliqua :

— Ce n'est pas une soirée normale. C'est une soirée psychadélique. C'est moi qui accueille les invités. L'émir ne viendra que plus tard.

— Pourquoi vous ?

— Parce que je connais tous le monde, fit Carole avec simplicité. C'est moi qui ai fait toutes les invitations anglaises de l'émir. Lui se perd dans les noms européens. Il m'est facile de rajouter votre nom. Et votre titre. L'émir sera ravi. Il est très snob comme tous les Arabes. Ça, c'était le côté « armée des Indes ».

Malko était salement coincé. Il protesta :

— Je ne suis pas très mondain, vous savez. Et d'ailleurs, je n'ai pas envie de connaître cet émir ni de le remercier. Je suis un peu raciste, vous voyez...

— Ah !

Carole ne fut pas choquée le moins du monde. L'Angleterre est le pays de la liberté. Elle s'assit sur le lit à côté de Malko pour mieux réfléchir.

— Je sais ! fit-elle soudain. Vous allez venir incognito.

— Incognito ?

— Oui, c'est très facile, puisque c'est moi qui filtre les gens à l'entrée. Je vous laisserai entrer et le tour sera joué. Vous n'aurez même pas à parler à l'émir car il y a plus de deux cents personnes. Puisqu'il ne vous connaît pas et que vous ne le connaissez pas...

C'était lumineux, à ce détail près qu'il le connaissait. Malko protesta mollement, pour la forme :

— Mais je ne connais personne...

Carole le foudroya de ses beaux yeux bleus.

— Vous me connaissez, moi. Je ne passerai pas toute la soirée à la porte. J'espère que vous me ferez danser. J'ai follement envie de m'amuser, ajouta-t-elle d'un ton nostalgique. Je viens de rompre mes fiançailles.

— Ah ! je suis désolé ! fit Malko poliment. Pourquoi donc ?

— Ce garçon voulait m'enfermer dans une ferme du Sussex pour le restant de mes jours, fit Carole. En plus, je le soupçonnais d'être pédéraste.

— Ce sont deux vices réhabilités, dit Malko sentencieusement.

— La campagne à haute dose, c'est insupportable, conclut Carole.

Alors, c'est entendu, je vous attends demain soir, chez l'émir. Vous me reconnaîtrez ?

— Je pense, dit Malko.

Cela se présentait bien. Il n'aurait pas deux fois une occasion pareille. Dommage que les gorilles ne participent pas à l'invitation. Il se leva, imité de Carole. Le sommet de son crâne arrivait au niveau de ses yeux. Mais elle était très belle. Il lui baisa la main cérémonieusement.

— Je vous dis donc à demain.

— Mais pas du tout, protesta-t-elle. Venez boire un verre chez Pedro, ce soir, vers minuit, c'est le seul endroit amusant de l'île. Demandez, tout le monde connaît. Je vous attends. Maintenant, sauvez-vous, je vais me changer.

Il ferma la porte au moment où elle défaisait son chemisier et il eut le temps d'apercevoir la courbe ronde d'un sein. Le moins drôle, c'était d'avoir à partager la chambre des deux gorilles.

Étendu au bord de la piscine de l'hôtel, Malko se laissait aller à l'optimisme. Si tout se passait bien, demain il aurait récupéré Kitty. Il regrettait maintenant d'avoir rendu visite à l'émir, mais on ne peut pas tout prévoir. L'arrivée de Carole était plutôt providentielle. Sur les chaises longues voisines, Chris et Milton faisaient grise mine. Ils grillaient d'envie de donner l'assaut au domaine de l'émir et accessoirement de faire quelques trous dans la peau d'Abdullah Al Salind Katar. Malko avait eu beaucoup de mal à leur expliquer que sa méthode était la meilleure ; que la Sardaigne, c'était quand même en Europe et que, s'il fallait trois jours pour téléphoner à New York, il y avait des carabiniers en pagaille.

Le mieux était de faire le mort jusqu'au lendemain. Malheureusement, la piscine avait été envahie par une famille nombreuse italienne, avec un père qui passait son temps à lancer sa progéniture à travers la piscine, en les encourageant de hurlements en napolitain. Malko était en passe de demander à Chris d'aller en étrangler au moins un subrepticement lorsqu'un Italien en veste blanche comme le personnel de l'hôtel se pencha respectueusement sur lui :

— Signor, la direction de l'hôtel vous offre pour le premier jour de votre séjour ici une promenade en ski nautique. Si cela vous tente... Malko leva la tête, intéressé. La baie de *La Cala di Volpe* était lisse comme la main et le soleil brûlant. Il se tourna vers les gorilles :

— Cela vous dit, le ski nautique ?

Deux grognements et il n'insista pas. Milton et Chris éprouvaient la plus grande méfiance pour les mers qui n'étaient pas américaines.

— D'accord, dit Malko. Où est le bateau ?

— Là-bas, au bout du wharf, dit le garçon.

Respectueusement, il guida Malko jusqu'à un Riva flambant neuf, marchant à trois mètres devant lui.

Il y avait deux hommes dans le canot à moteur, très maigres qui tournaient tous les deux le dos à Malko. Celui qui était venu le chercher lui tendit un ski de mono, et demanda :

— Le *signor* veut-il chausser ici ? Aujourd'hui la mer est très calme. Malko se laissa tomber dans l'eau tiède. Il enfonça jusqu'aux chevilles dans le fond de vase. Beh !...

Rapidement, il chaussa et donna le signal du départ. Le canot était puissant et il sortit de l'eau immédiatement. C'était une sensation délicieuse de se sentir glisser sur l'eau à toute vitesse. L'hôtel s'éloignait rapidement. Ils passèrent près du yacht de lady Docker ancré au milieu de *La Cala di Volpe*, puis frôlèrent un gros cabin-cruiser d'où trois filles à moitié nues lui adressèrent des signes joyeux. L'une d'elles, la poitrine à l'air, resta à genoux jusqu'à ce qu'il se fût éloigné, agitant un foulard. Charmant pays.

Pour quelques minutes, Malko décida d'oublier la C.I.A. et Kitty. Le vent lui fouettait le visage et le corps, l'eau était merveilleusement limpide, il slalomait franchissant le sillage du Riva dans des gerbes d'écume. Divin.

Le canot, sorti de la baie, vira légèrement à droite, puis fila directement sur le large. Il y avait à peine quelques vaguelettes. Malko se régala. Pendant un quart d'heure, il ne ressentit aucune fatigue. Puis, brusquement, une crampe commença à s'emparer de son pied droit. Manque d'entraînement. Il s'accroupit un moment pour la faire passer. En vain. De plus, la mer devenait un peu plus agitée. Ils avaient parcouru plus de deux kilomètres. La côte n'était plus qu'une ligne marron et escarpée.

De la main gauche, Malko fit un grand geste, en direction du bateau, signifiant qu'il voulait s'arrêter. Mais le second marin, qui normalement aurait dû veiller sur lui, ne regardait pas. Aussi joua-t-il au sémaphore en vain pendant deux ou trois minutes. Puis, las de gesticuler, il lâcha la corde et se laissa tomber dans l'eau. Quand ils verraient qu'il ne suivait plus, ils s'arrêteraient bien. Les Italiens étaient d'une paresse !

Effectivement, lorsqu'il remonta à la surface, il vit le Riva faire demi-tour, et revenir sur lui. Poussant son ski, il était allongé dans l'eau, battant doucement des pieds pour avancer un peu. Son cerveau était agréablement vide et le soleil avait séché ses épaules en quelques secondes.

Le Riva se rapprochait, fendant la mer à toute vitesse. Une angoisse irraisonnée fit sauter le cœur de Malko dans sa poitrine. Sa fabuleuse mémoire travaillait pour lui, presque à son insu. Il sentait brusquement qu'il y avait quelque chose d'anormal dans cette

promenade. Mais quoi ?

Cela revint d'un coup : une phrase du directeur le soir de son arrivée. Le brave Suisse se plaignait de la Sardaigne. « Nous n'avons même pas de bateau pour faire du ski nautique », avait-il confié à Malko. Lâchant son ski, celui-ci piqua vers le fond, au moment où le Riva arrivait sur lui. Il retint sa respiration le plus longtemps possible puis fit surface d'un coup.

Le bateau était à cinquante mètres, en train de virer, dans une gerbe d'écume. Malko le regarda venir sur lui. Il avait encore un doute. Pour être plus libre de ses mouvements, il éloigna son ski d'un coup de pied. Le Riva approchait. Malko leva le bras hors de l'eau, afin que le pilote l'aperçoive. Effectivement, l'étrave infléchit légèrement sa trajectoire. Mais le bateau ne ralentit pas.

À quarante nœuds, il arrivait droit sur Malko. À la dernière seconde, celui-ci se laissa couler chassant l'air de ses poumons. Pas tout à fait assez vite, car il sentit le remous de l'hélice près de son épaule. Une fraction de seconde plus tard, il était découpé en rondelles. Il resta sous l'eau le plus longtemps possible puis, quand le bourdonnement dans les oreilles devint trop fort, il se projeta hors de l'eau. Il n'y avait aucun doute possible : on était en train de l'assassiner. Une sorte de crime parfait : ou il coulait par épuisement et mourait noyé, ou il était heurté par l'hélice et c'était un regrettable accident. Le Riva revenait à la charge. Cette fois, Malko ne s'amusa pas à attendre la dernière minute : il plongea largement avant. Et remonta pour se trouver nez à nez avec l'étrave : ils avaient ralenti et attendu, courant sur leur erre.

Dans un rugissement de moteur, l'étrave lui sauta à la figure. De toutes ses forces, il se rejeta de côté, heurtant la coque avec son épaule. L'énorme navire le frôla. Cette fois, il ne plongea pas, c'était inutile. Il disposait de quelques secondes avant que le bateau fasse demi-tour et revienne.

Il les mit à profit pour se reposer sur le dos. Ce jeu de torero n'allait pas durer longtemps. Encore une dizaine de passages et il serait trop épuisé pour éviter l'hélice. Il allait avoir le crâne broyé, à moins qu'il ne se laisse tout bêtement couler.

Amer et furieux, il tenta d'apercevoir la côte. Ses yeux rougis lui faisaient mal. Il n'aurait jamais le temps de la regagner à la nage. Il maudit son imprudence. En mourant, il tuait aussi Kitty. Chris et Milton, livrés à eux-mêmes, ne s'en sortiraient jamais. Grondement, vague, le Riva attaquait. Cette fois, Malko plongea au tout dernier moment et ne remonta que les poumons prêts à éclater.

Il ne voyait pas de solution. Il allait mourir. Tout son corps lui faisait mal. Le soleil dans l'œil, il vit revenir la silhouette massive du Riva, inlassable. Pour lui échapper, il aurait fallu être un dauphin et

sauter à bord. Décidément, l'émir Katar était plus dangereux qu'il ne l'avait pensé.

Dans le Riva, Abdul Aziz suait à grosses gouttes. Jamais il n'aurait pensé que le travail serait tellement difficile. Il n'avait pas l'habitude de conduire un bateau. Au premier virage brutal, il avait failli se faire éjecter. Tous les muscles de son cou squelettique tremblaient sous l'effort. Là-bas, le petit point noir de la tête de Malko semblait les narguer.

Abd el Baki ne disait rien : il avait le mal de mer. Le visage secoué de tics, il regardait la mer d'un air dégoûté. Brusquement, il sortit son pistolet, un Herstal à canon long et se souleva de la banquette.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais l'abattre, grommela l'Égyptien.

— Fils d'une chienne idiote, ne bouge pas, fit aimablement Aziz.

— On ne l'aura jamais avec le bateau. Il nage trop bien, protesta Baki.

Pour tourner, le Riva s'inclina à 45° ; les dents serrées, crispé sur son volant, Aziz jeta :

— Imbécile ! Si les carabiniers retrouvent un cadavre plein de trous, tu crois qu'il n'y aura pas d'enquête ? L'émir a dit « un accident ». Furieux, Baki rengaina son pistolet et se rassit sur la banquette en maugréant des injures qui mettaient en cause la famille d'Aziz jusqu'à la huitième génération.

— Eh bien, vas-y, tue-le, puisque tu es si malin ! conclut-il. C'est bien ce qu'essayait de faire Aziz, la commande des gaz à fond, l'étrave filant droit sur le point noir, à deux cents mètres devant. Malko émergeait une fois de plus. De l'eau dans les yeux, les poumons en feu, sa main heurta quelque chose de dur auquel, instinctivement, il s'accrocha. C'était le ski qu'il avait abandonné un moment plus tôt. Il se reposa dessus pendant que le bateau faisait demi-tour. Il n'arrivait plus à respirer. C'était la fin.

Une idée lui vint subitement. Il saisit le ski par la pointe et tenta de le lever hors de l'eau. C'était relativement facile. Le Riva arrivait, plein gaz droit sur lui. Cette fois, Malko attendit, comme un torero guettant le taureau. Appuyé au ski, Malko nageait avec les pieds. Tous ses muscles tendus, il ne lâchait pas l'étrave des yeux. S'il ratait son coup, il était déchiqueté par l'hélice. L'étrave n'était plus qu'à une dizaine de mètres. Il voyait parfaitement le visage basané de l'homme qui conduisait. violemment, il se rejeta en arrière, et brandit le ski hors de l'eau, un peu comme un harpon. Au moment où le bateau le frôlait, il lança le ski sous la coque, perpendiculairement au Riva.

Il y eut un craquement épouvantable. Des morceaux de bois volèrent dans un flot d'écume. Le Riva ralentit brusquement dans un

hurlement de moteur. Malko nageait à toute vitesse pour s'en éloigner. S'il avait bien visé, l'hélice avait dû être sérieusement endommagée dans le choc ; peut-être même arrachée.

Anxieusement, il guetta ses ennemis. Le Riva avançait. Il revenait même vers lui. En voyant le soleil se refléter sur le canon d'un pistolet tenu par l'un des occupants du Riva, il comprit qu'il avait perdu la partie : ses adversaires ne devaient plus pouvoir manœuvrer et ils avaient décidé de l'abattre.

Pour gagner quelques secondes il réunit ses dernières forces afin de s'éloigner le plus rapidement possible. Mais c'était sans espoir : même endommagé, le Riva avançait beaucoup plus vite que lui. Le visage dans l'eau, il nageait, tendant l'oreille pour guetter le bateau qui se rapprochait lorsqu'un son inattendu lui fit sortir la tête de l'eau. Une sirène.

Malko donna un coup de ciseau pour sortir le torse hors de l'eau. Il eut aussitôt envie de hurler de joie : un bateau à l'étrave effilée fonçait droit sur lui à une vitesse incroyable, venant du large, comme le bateau des tueurs. Il eut le temps de remuer le bras avant de replonger. Le Riva n'était plus qu'à cent mètres.

Le bateau inconnu les doubla dans une gerbe d'écume. Malko vit une énorme coque bleue grandir, et soudain elle parut s'enfoncer sur place. Les gaz coupés, le bateau stoppait. Malko se trouvait à moins de vingt mètres d'une énorme coque bleu pâle, d'une forme étrange, très effilée de l'avant, donnant une impression de puissance. Et il eut un coup au cœur. À l'arrière flottait le drapeau américain. Un visage rouge avec un énorme nez et des yeux très bleus, se pencha au bordage et l'homme héla Malko.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? cria-t-il. Vos amis vous font une blague ? Malko cracha une gorgée d'eau de mer et hurla :

— Ce ne sont pas mes amis, et ce n'est pas une blague : ils essayent de me tuer.

À la vue du bateau bleu, le Riva avait fait brusquement demi-tour. Il stoppa, à cinq cents mètres environ.

— Grimpez vite, alors, fit l'inconnu, à Malko. À l'arrière, il y a une échelle. Je débriaye.

Les barreaux d'acier de la petite échelle parurent à Malko aussi doux que les bras de la plus belle des créatures qu'il eût jamais aimée. Essoufflé, il se laissa tomber, sur le large pont arrière en teck. Son cœur cognait encore à grands coups contre ses côtes. Il l'avait échappé belle. Pendant plusieurs secondes, il cracha de l'eau par le nez et la bouche. Son sauveteur, un homme d'une cinquantaine d'années le regardait avec curiosité debout près de lui.

— Il serait plus prudent de partir, dit Malko.

L'inconnu eut un sourire amusé, appuya sur deux manettes

nickelées et le pont se mit à vibrer sous Malko. Celui-ci se sentit glisser. L'engin démarrait à une vitesse fabuleuse.

À quatre pattes sur le pont, Malko cherchait à retrouver son équilibre. Le Riva n'était plus qu'une tache minuscule. En s'accrochant partout, il parvint près du siège de commande, se mit debout et s'agrippa à une barre nickelée. Le tableau de bord ressemblait à celui d'un Boeing, avec deux rangées de cadrans et d'étranges instruments de navigation.

Debout, soudé à son volant, l'inconnu qui l'avait sauvé, semblait ravi, un œil sur la mer, l'autre sur les cadrans. Il sourit à Malko et cria dans le vent :

— Dans dix minutes, nous serons à Porto-Giro. En ce moment, nous marchons à près de cent à l'heure...

Malko n'en doutait pas une seconde. Les trépidations étaient effroyables et le rugissement des moteurs terrifiant.

— Qu'est-ce que c'est que cet engin ? hurla Malko.

L'inconnu ralentit un peu pour dire avec une infinie tendresse dans la voix :

— Un super-Donzi. On l'a fait spécialement pour moi. Deux moteurs Daytona de 450 chevaux avec des compresseurs. Une brute. J'en suis fou. Rien ne va plus vite sur mer.

Il caressait ses manettes avec amour, les yeux dans le vague. Curieux personnage. Il n'avait pas posé la moindre question à Malko, semblant trouver tout naturel de recueillir en pleine mer un homme qu'on essaie d'assassiner. Malko ignorait même par quel concours de circonstance il se trouvait là.

Pendant plusieurs minutes, Malko se laissa bercer par la vitesse. Dans la cabine avant, il entendait les objets tomber et se décrocher mais l'inconnu n'en avait cure. Avec des gestes d'amant, il poussait ses manettes à petits coups. Effectivement, l'effet était prodigieux. L'étrave coupait littéralement les vagues, comme du beurre. Déjà, ils arrivaient à l'entrée du port. L'inconnu consentit à ralentir, évita une barque de pêcheurs dans un sillage d'imprécations et courut sur son erre. Il consentit, alors seulement, à s'intéresser à Malko. Celui-ci lui demanda :

— Comment m'avez-vous découvert ? L'inconnu sourit :

— J'étais au large. Pour un essai de vitesse. Une des transmissions a chauffé. Je me suis arrêté pour laisser refroidir. Comme je m'ennuyais, j'ai pris mes jumelles et j'ai regardé autour de moi. Souvent, il y a des marsouins qui jouent. Je vous ai vu et votre manège m'a paru bizarre. Pourtant je ne croyais pas qu'on voulait vous tuer. Autrement, je serais venu plus vite.

— Vous êtes arrivé à temps, dit Malko, merci.

Ils entraient tout doucement dans le goulet. L'inconnu regarda

Malko curieusement, avec une lueur amusée sur le visage.

— Pourquoi veut-on vous tuer ? Voulez-vous que je vous conduise chez les carabiniers ? Malko hésitait :

— Non. Je ne pense pas. C'est une longue histoire. L'autre leva la main.

— Ne m'en dites pas trop. Cela ne me regarde pas. Je m'appelle Joe – Joe Litton. Si vous avez besoin d'un service, vous pouvez toujours me trouver ici, au port, ou le soir chez Pedro.

Joe Litton manœuvrait son engin avec une adresse incroyable, faisant pivoter les dix mètres de la coque presque sur place. Ils étaient déjà à quai. Un jeune Sarde attendait et saisit le bout jeté par Joe.

Dès qu'il eut stoppé ses deux moteurs, Malko lui demanda :

— Pourquoi avez-vous un tel monstre ?

— J'aime les bateaux, dit Joe avec simplicité. Je me suis arrêté de travailler, il y a sept ans, parce que j'avais assez d'argent, alors, il faut bien que je me distraie. Mais venez boire un verre chez Pedro ce soir, on bavardera. Voulez-vous que je vous raccompagne quelque part ? Malko refusa et ils se serrèrent la main. Rien ne semblait étonner Joe Litton. À moins qu'il n'ait pris Malko pour un mythomane. En tout cas, son anglais était parfait mais il n'était ni Anglais ni Américain. Malko se retrouva sur la petite place de Porto-Giro en maillot. Heureusement, plusieurs taxis stationnaient devant l'hôtel Porto-Giro. Malko prit le premier de la file et se fit conduire à *La Cala di Volpe*, après avoir expliqué au chauffeur qu'il avait eu une panne de bateau. Ce qui était presque vrai.

Le pain à l'ail crissait agréablement sous les dents de Malko. En face de lui, Joe Litton mâchait tranquillement sa viande, toujours aussi rouge brique, une lueur amusée dans les yeux bleus. Chez Pedro, on ne parlait qu'anglais. De jeunes Britanniques en micro-skirt[13] circulaient entre les tables avec leurs plateaux, montrant de ravissants slips de dentelle chaque fois qu'elles se baissaient. Des disques passaient sans arrêt, ajoutant au vacarme des conversations. Un gosse de neuf ans, tout blond, s'amusait à danser seul dans un coin un jerk endiablé. Les femmes étaient jolies et les hommes bien bronzés. On buvait, on mangeait, on dansait. Malko avait hérité d'une serveuse américaine avec un cou démesuré de danseuse Ouled Naïl, une grande bouche dédaigneuse et des yeux nostalgiques aux pupilles immenses, probablement bourrée de L.S.D. Elle marchait pieds nus avec une grâce de ballerine. Un jeune Italien qui consommait au bar la hêla, elle posa son plateau, et le rejoignit pour un slow. Elle dansait très près de lui, les yeux grands ouverts, démesurés, tout le corps détendu en un abandon de total érotisme.

La danse terminée, elle lâcha son cavalier sans un regard et apporta le plateau. Joe l'attrapa par la main et lui caressa une cuisse.

— Ça va, Marlène ?

— Ça va.

La main de Joe allait et venait, disparaissant sous la mini-jupe, sans déclencher le moindre mouvement. Marlène resta immobile quelques instants, sourit vaguement et s'excusa :

— Je dois travailler.

Déjà, elle était à l'autre bout de la pièce.

— C'est une brave petite, remarqua Joe. De temps en temps, je l'emmène en bateau. Elle aime ça.

Apparemment, elle n'aimait pas que ça.

Malko commençait à apprécier la tête de vieux forban de son interlocuteur et cette espèce de simplicité biblique. Le regard de ses yeux bleus était absolument clair. Pourtant, Joe Litton n'avait rien d'un naïf.

Malko n'avait plus reparlé de l'incident de l'après-midi. Mais, dans la conversation, alors qu'ils parlaient de la guerre, Joe Litton mentionna :

— J'ai travaillé avec l'O.S.S.^[14] pendant un an en 1944. C'était amusant. Je suppose que vous faites quelque chose de ce genre par ici.

— C'est un peu cela, dit Malko sans se compromettre. Litton lui était sympathique, en dehors du fait qu'il lui avait sauvé la vie.

Comme Malko se taisait, il lui fit une grimace de sympathie et lança :

— C'est dommage que je parte. Je dois être à Milan demain. Mais si vous avez besoin d'un bateau, prenez *l'Abilène*. Je laisse les clefs au marin. Je le préviendrai.

— Pourquoi faites-vous cela ? Vous ne savez même pas mon nom, dit Malko.

Joe Litton grimaça un sourire.

— Parce que je pense que vous êtes du bon côté. Et que j'ai laissé un peu de mon cœur à l'O.S.S. Je m'amusais plus que maintenant. Depuis, j'ai gagné beaucoup d'argent. Même si vous transformez mon *Abilène*, en allumettes, je suis assuré. Alors, prenez-le.

Malko comprit qu'il ne bluffait pas. Joe, déjà loin du sujet, observait un couple qui venait d'entrer. Elle, portait une incroyable robe du soir fendue jusqu'à la hanche, lui, sanglé dans un dolman chamarré, arborait jabot de dentelle et cheveux sur les épaules.

— Tiens, Mike et Bettina sont revenus, remarqua Joe.

Ils avaient été arrêtés à Rome après une mémorable L.S.D. party. Charmant.

L'enfant de neuf ans dansait maintenant avec une fille superbe en mini-jupe mauve en imitant le balancement de ses hanches. La fille riait aux éclats.

Des gens entraient et sortaient constamment. Il y avait sur le bar

une énorme coupe pleine de sangria que le barman, anglais lui aussi, versait inlassablement dans les verres qu'on lui tendait. Joe Litton semblait connaître tout le monde. La fille qu'on avait mise en prison à Rome, longue et mince, d'immenses cheveux noirs sur les épaules, nue sous sa robe noire lui sourit, plusieurs fois. Une grande femme, en pantalon et chemisier, les cheveux sur les épaules, fit son entrée et se dirigea immédiatement sur Joe. Malko reconnut une des vedettes de la Café Society, un mannequin très connu, bien qu'ayant passé par beaucoup de mains. Elle et Joe s'embrassèrent, bavardèrent, flirtèrent quelques minutes, puis elle alla s'asseoir par terre sur une marche, regardant les danseurs. Joe soupira et confia à Malko :

— C'est terrible, chaque fois que je la vois, elle veut absolument que je vienne passer la nuit chez elle et je n'en ai pas envie. Elle est trop vieille : d'ailleurs ici c'est pareil pour tout le monde. Il n'y a que les filles de vingt ans qui ont du succès. Alors la pauvre Birgitta, elle, devient tout doucement folledingue...

Un groupe de jeunes Italiens, décharnés et fiévreux comme de jeunes loups, regardaient des filles qui dansaient ensemble. Dès que le gosse blond s'arrêta, l'un d'eux se précipita et enlaça la fille à la mini-jupe mauve.

Soudain, Malko vit apparaître Carole. De la porte, elle lui fit un grand signe, fendit la foule et vint à sa table. Elle était accompagnée d'une poignée de gentlemen aussi insignifiants que bien élevés dont Malko oublia immédiatement les noms. Carole se pencha sur lui :

— Ils me rasent, faites-moi danser.

Malko se leva, un peu intimidé. Quand il enlaça Carole, il retint un fou rire. Sa bouche arrivait exactement à la hauteur de son cou. Dieu merci, elle avait des talons plats !

Elle était outrageusement parfumée, moulée dans une robe de soie sauvage grenat. Comme par un fait exprès, et pour la plus grande joie de Malko qui préférait la valse à toute chose, le jerk fit place à une série de slows. À chaque nouveau morceau, le corps de Carole s'incrustait un peu plus contre celui de Malko. Ce que c'est que de donner sa chambre à une dame...

C'est elle qui pencha sa bouche sur Malko, d'un geste très naturel, pour un baiser profond et technique, qui se prolongea bien pendant la moitié de la danse. Personne d'ailleurs ne se souciait d'eux. Près de la porte, le petit garçon blond jouait avec un cafard mort. Un couple disparut en riant dans la salle de bains-toilettes. Ils ne ressortirent qu'une demi-heure plus tard.

Les seins de Carole s'enfonçaient dans la poitrine de Malko comme deux obus de 75. Elle ne portait toujours pas de soutien-gorge.

— Je n'ai jamais rencontré un homme aussi galant que vous, soupira-t-elle. Quel dommage que je sois avec cette bande de crétins.

Lesdits crétins n'étaient pas gênants. Ils avaient entrepris la mise à sec de la cuve de sangria et semblaient en excellente voie de réussite.

— Quittez-les, suggéra Malko.

L'attrait sexuel de Carole commençait à le remuer, et puis, il n'avait jamais fait l'amour avec une géante. Si elle ne le broyait pas, cela pouvait être une expérience agréable.

— Oh ! non, cela ne se fait pas ! protesta Carole très choquée. Ils sont venus d'Angleterre pour moi. Nous nous verrons demain soir tranquillement chez l'émir.

Comme elle disait : « tranquillement » !

— À propos, dit Carole, en quoi allez-vous vous déguiser ?

— Me déguiser ?

— Bien sûr. C'est un bal psychadélique et déguisé.

Malko avait complètement oublié. Ça, c'était le comble ! Il se mit à chercher et soudain éclata de rire :

— Je vais venir en homme invisible ! annonça-t-il. Avec des bandelettes tout autour du corps. Comme ça je serai vraiment incognito !

— Bravo, fit Carole. C'est follement drôle. La musique s'arrêta. Carole se détacha de Malko et l'embrassa sur le bout du nez.

— À demain.

— À demain.

Il rejoignit Joe Litton. Celui-ci somnolait sur la table, où ils avaient dîné ; il entrouvrit un œil :

— J'ai rendez-vous avec la petite serveuse au long cou, expliqua-t-il. Mais elle termine à deux heures du matin. Alors, je prends des forces.

— Moi, je vais me coucher, dit Malko. Demain, j'ai une longue soirée. Je ne sais pas quand je vous reverrai.

Joe agita la main.

— Peut-être jamais. Bonne chance. J'espère que le bateau vous sera utile.

En se retrouvant dehors loin du bruit et de la fumée, Malko eut un moment de panique. Et si les deux tueurs l'attendaient ? Mais il reprit sa voiture sans incident. Une lueur morne et jaune éclairait le domaine de l'émir.

L'œil dansait un lent ballet circulaire, coupé de brusques saccades qui le projetaient en avant, d'un mouvement obscène et brutal. Par moments, il semblait se rapetisser, se froisser, s'étirer grotesquement et même ricaner.

À dix centimètres de lui la coquille de boxeur contenant les attributs sexuels d'un immense pédéraste aux membres filiformes oscillait au même rythme.

Les pieds du danseur ne bougeaient presque pas. Il était tellement long et souple qu'on aurait dit un saule pleureur agité par le vent. La tête rejetée en arrière, il dansait sur place, le ventre en avant, les yeux fermés, un rictus nerveux découvrant ses dents très blanches. Malko était fasciné par ses cheveux noirs collés dans son cou par la sueur.

La fille avait un beau visage régulier de Madone, avec une bouche presque blanche.

Son collant couleur chair imitait à s'y méprendre la nudité. Au contraire des autres participants de la soirée, elle ne s'était pas barbouillé le visage.

L'œil, peint soigneusement sur son minuscule cache-sexe blanc, était la seule tache de couleur de son déguisement. Sous les mouvements de la fille, il vivait, bougeait, s'allongeait grotesquement, semblant vouloir par instants avaler la coquille qui le narguait. On ne pouvait rien deviner des sentiments de la danseuse. D'énormes lunettes aux verres blancs dissimulaient ses yeux et la moue de ses lèvres charnues n'avait aucune expression. Ses longs cheveux noirs tombaient en cascade silencieuse sur ses épaules.

Fasciné, Malko regardait la scène par-dessus les épaules des deux Arabes au torse nu qui gardaient la voûte menant au patio où se déroulait la soirée psychadélique.

Insensiblement, l'homme et la femme se rapprochaient. Millimètre par millimètre. Ils dansaient pour eux sans se préoccuper du rythme de l'orchestre installé dans un coin du patio, sur une estrade. Maintenant, l'œil frôlait la coquille, à chaque balancement. Un frémissement parcourut le corps de l'interminable pédéraste. Il s'immobilisa, le ventre agité d'un frémissement imperceptible et leva très lentement les bras vers le ciel, vers la pleine lune. L'œil se mit à tourner de plus en plus vite, comme si les hanches de la fille avaient été montées sur roulement à billes. C'est lui qui s'approchait. On le vit encore par intermittence pendant quelques secondes. Brusquement, le

pédéraste donna un coup de rein en avant. Comme télécommandée, la fille avança le ventre au même instant et l'œil resta collé à la coquille.

Tétanisé, le pédéraste poussa un long hurlement, trembla sur place, comme si du plomb bouillant les avait unis à jamais. La fille avait laissé retomber les bras et son corps était tendu en arc de cercle, mais son visage n'avait pas changé d'expression.

Des applaudissements éclatèrent partout à la fois. Le couple se dénoua et un mince sourire apparut enfin sur le visage de la fille. Elle se sépara de son cavalier. L'œil avait fondu. Tout barbouillé par la transpiration des deux corps, il n'était plus qu'un magma de peinture sans forme. Malko se secoua. Charmante soirée. Et on n'en était qu'au début. Son déguisement commençait à lui tenir horriblement chaud. Les deux Arabes le regardèrent avec méfiance. L'un d'eux, le plus lettré, articula péniblement :

— Your card, sir ?

Carole était à un mètre, derrière une petite table couverte de listes et de cartes. Il y avait déjà une bonne centaine de personnes.

— Carole ! appela Malko.

La jeune fille leva la tête, et dévisagea l'étrange apparition. On aurait dit la momie de Toutankhamon. Chris Jones, promu maquilleur, n'avait pas lésiné sur les bandelettes achetées à la pharmacie de Porto-Giro. Il avait absolument tenu à ce que Malko emporte son pistolet extra-plat. Mais il fallait une petite demi-heure pour le récupérer et dévider deux ou trois cents mètres de bandelettes. Malko, ne gardant qu'un slip et une large ceinture pour dissimuler la forme du pistolet, s'était entièrement emmaillotté de bandelettes, de la tête aux pieds, comme l'Homme Invisible de H.G. Wells. Seuls deux trous pour les yeux, un pour la bouche et un pour le nez rappelaient qu'il n'était pas un fantôme.

— C'est moi, répéta Malko.

Carole prit une petite lampe électrique posée sur la table devant elle et la braqua sur la momie. Dans les deux trous des yeux, elle vit briller le regard doré. Aussitôt, elle pouffa de rire.

— Laissez-le entrer, dit-elle aux Arabes.

Ceux-ci s'écartèrent et Malko put s'approcher de Carole. Son déguisement lui permit de l'admirer un instant, discrètement. Comme elle le lui avait dit, elle ne portait qu'un soutien-gorge et un slip de dentelle noire, avec une large ceinture de cuir, très bas sur le ventre et de hautes bottes de cuir marron montant à mi-cuisse. En dépit de ses problèmes, Malko sentit se réveiller en lui, le démon de la chair. Il avait rarement vu une femelle aussi appétissante. Il dut en transparaître quelque chose dans son regard car Carole rougit en s'excusant :

— L'émir a voulu que toutes les femmes soient très sexy, ce soir.

Malko s'inclina :

— Le résultat dépasse les espérances...

Ce fut Carole qui dut se pencher pour que ses bandages effleurent ses lèvres. Avec le chignon de cheveux blonds, elle ne faisait pas loin de deux mètres.

L'Annapurna en moins rocailleux...

— Entrez vite, dit-elle, l'émir serait furieux s'il savait que j'ai invité quelqu'un qu'il ne connaît pas.

Malko ne se le fit pas dire deux fois. Une fois à l'intérieur il était relativement en sécurité. L'émir ne pouvait pas savoir qu'il connaissait Carole et tous les invités étaient triés sur le volet. Son déguisement le mettait à l'abri des mauvaises rencontres. Il fonçait déjà vers l'immense buffet de l'autre côté de la piscine quand il fut happé par un avorton, le seul présent à être habillé normalement qui se tenait derrière Carole.

— Vous êtes maquillé ?

— Vous trouvez que cela ne suffit pas ? Le petit Sarde secoua la tête :

— Il faut vous maquiller. L'émir le désire. Asseyez-vous sur cette chaise.

Malko s'exécuta. L'autre avait disposé sur une petite table une douzaine de bombes à main pour faire des raccords de peinture sur les voitures.

Il en brandit une dans chaque main et commença à asperger les bandelettes de Malko.

En dix secondes, celui-ci ressemblait à une palette de peinture. Le Sarde stoppa et regarda son œuvre d'un œil satisfait.

— *Molto bene, signor*. C'est dix mille lires.

On se demandait vraiment pourquoi les carabiniers tendaient chaque nuit des barrages sur les routes pour attraper les bandits sardes. Il y a longtemps que ceux-ci n'étaient plus dans leurs maquis... Heureusement que Malko avait glissé quelques billets entre deux bandelettes : il paya et cette fois se fondit dans la foule. Personne ne semblait prêter une attention particulière à son déguisement. La plupart des hommes portaient des Tee-shirts barbouillés de peinture, avec des pantalons.

Et toutes les femmes étaient nues. Ou du moins, elles le paraissaient. Beaucoup avaient des collants couleur chair et des bottes. Plusieurs portaient la même tenue que Carole : slip et soutien-gorge noirs, grosse ceinture de cuir et bottes... De quoi faire des heures supplémentaires à Freud.

En s'éloignant du buffet, un verre de vodka à la main, Malko aperçut soudain l'émir Katar.

Escorté de son géant café au lait, et de l'ineffable Hussein, le

dépliant publicitaire vivant, il se tenait debout près des musiciens, un verre de cristal à la main. Lui aussi avait peinturluré son visage et sa chemise ornée de dentelle blanche. Ses traits mous ressortaient désagréablement sous l'éclat brutal des projecteurs de l'orchestre. À ses côtés se tenait une des plus belles filles que Malko ait jamais vues. Des yeux clairs et immenses, un ovale parfait, une longue chevelure noire et des jambes interminables moulées par des bottes de daim collantes s'arrêtant au-dessus du genou.

Elle n'avait pas de soutien-gorge : simplement une bavette de bébé attachée autour du cou. D'où il était, Malko pouvait parfaitement apercevoir sa poitrine, en profil perdu. Ce qui ne semblait nullement la gêner.

L'émir posa son verre, enlaça la belle inconnue de la main gauche, les doigts emprisonnant tout le sein sous la bavette et tourna la tête dans la direction de Malko. Son regard se posa sur les bandelettes et il daigna sourire.

Malko éprouva une sensation désagréable. Était-ce de la curiosité ou l'émir éprouvait-il un soupçon quelconque ? Pour se donner une contenance, il chercha Carole des yeux. Elle n'était plus à la porte gardée par les deux cerbères arabes. Il l'aperçut au milieu d'un groupe qui évoquait assez bien une explosion dans une usine de peinture. L'orchestre anglais jouait à tue-tête, éclairé par des projecteurs de toutes les couleurs placés dans les arcades du patio. Dans un coin, le grand pédéraste buvait de la sangria à la louche, effondré comme une araignée désarticulée, mais une douzaine de couples mimaient l'amour sans aucune honte. Partout les gens buvaient, flirtaient. Malko croisa un invité qui portait un pot de chambre sur la tête. Follement « in ».

Il avait peine à croire que cette réunion de snobs dingues fût un dangereux repaire d'espions. Et pourtant, il était en danger. Il n'avait encore vu aucun des gardes à mitraillettes qui devaient se tenir dans l'ombre.

Chris et Milton étaient à cinq cents mètres à vol d'oiseau, dans le Donzi, ancré derrière un rocher de la baie. Joe Litton avait tenu parole et prévenu son marin. Mais que pouvaient-ils faire ? Une fille très saoule bouscula ses réflexions :

— Oh ! une momie ! gloussa-t-elle.

Aussitôt, elle enlaça Malko et le traîna sur la piste. Luxe suprême, elle portait en tout et pour tout une robe en plastique transparent bordée de vison au cou et dans le bas. Avec un minuscule slip blanc. Et elle puait le whisky comme un alambic. Jetant ses bras autour du cou de Malko, elle se colla énergiquement contre lui et murmura à son oreille :

— Qu'est-ce que ça vous fait sous vos bandelettes ? C'est fou ce que ça m'excite, un homme comme ça ? Vous en avez mis *partout* ?

À côté de la façon dont elle dansait, l'exhibition de l'araignée pédéraste était un divertissement de patronage. Malko commençait à se sentir sérieusement gêné, bandelettes ou pas. Soudain, un énergumène fonça sur eux et les sépara violemment, en hurlant :

— C'est la cure !

Il portait une lampe de médecin attachée sur le front et brandissait une énorme seringue.

— Ouvrez la bouche, ordonna-t-il.

La cavalière de Malko s'exécuta docilement. L'autre fit gicler un long jet de liquide ambré. Elle riait tellement qu'elle s'étrangla et se plia en deux, toussant comme la Dame aux Camélias. Le faux médecin braqua sa seringue sur Malko, qui dut ouvrir la bouche de mauvaise grâce. Il ne tenait pas à se singulariser. Mais il se garda bien d'avaler le liquide qui dégouлина dans sa bouche. Satisfait, l'autre alla s'attaquer à un autre couple. Malko recracha discrètement. C'était du whisky.

Tout était permis, puisque la soirée était placée sous le signe du psychadélisme, donc de la folie douce.

Il récupéra Carole au bord de l'immense piscine. Ses yeux étaient encore plus brillants. Sans façon, elle attira Malko contre elle. Elle s'était littéralement arrosée de parfum. Dommage qu'elle soit si grande. C'était vraiment la montagne de chair pour superman. Assise dans un fauteuil de rotin, elle attira Malko contre elle. Ses cuisses dures enserraient ses jambes et la chaleur de son ventre pénétrait les bandelettes. Elle avait pas mal bu.

— Si on dansait, proposa Malko pour échapper à l'attentat à la pudeur.

— Formidable !

Elle se leva et s'étira, faisant saillir sa poitrine. Son slip ne cachait rien de son intimité.

Par chance, l'orchestre était un peu moins déchaîné. Ils s'enlacèrent au bord de la piscine. Gentiment Carole demanda :

— Mon ceinturon ne vous fait pas mal ?

Malko l'assura que non. Dressé sur la pointe des pieds, sa bouche arrivait tout juste à la bonne hauteur. Il commença à l'embrasser à petits coups et elle frissonna, se serrant encore plus contre lui.

— C'est fou ce que je suis bien, souffla-t-elle. Je me sens merveilleusement libre... L'émir devrait organiser des fêtes plus souvent. Sans répondre, Malko la serra un peu plus et commença à se diriger sournoisement vers l'ombre de la galerie qui courait tout autour du patio. Toutes les portes des appartements privés de l'émir donnaient là. Quelque part dans cette partie des bâtiments se trouvait Kitty. Ce soir, c'était sa seule chance. Mais il fallait d'abord sortir de cette foule.

Carole dansait de plus en plus amoureusement, fredonnant la mélodie de *A whiter shade of pale*. Elle pencha sa bouche sur Malko et l'embrassa goulûment.

— C'est bon de faire ce dont on a envie, murmura-t-elle. En Angleterre, on est toujours obligé de se retenir. Cet émir est vraiment un type formidable.

En tout cas, la soirée tournait à l'orgie mondaine, à la partouze géante.

Malko aperçut la tête de l'émir dansant lui aussi, les deux mains enfoncées sous la bavette-soutien-gorge de sa cavalière. Autour d'eux, les gens dansaient d'une façon qui aurait fait honte à des chimpanzés en rut. Il y avait quelques robes longues, mais la plupart des femmes n'avaient sur elles que leurs dessous et des robes transparentes bardées de cuir ou de chrome. D'ailleurs, Malko vit une jeune femme très distinguée, avec un chignon compliqué, qui avait relevé sa robe du soir pour que son cavalier puisse la caresser à son aise tout en dansant. Tout autour de la piste, les serviteurs arabes, le torse nu et bronzé, tournaient silencieusement, ramassant les verres vides et surveillant l'obscurité. Ils devaient être une douzaine. Malko remarqua qu'ils ne regardaient jamais les couples. C'étaient peut-être de vrais eunuques, selon la bonne vieille tradition orientale.

Soudain, il y eut un plouf et une bordée de hurlements venant de la piscine. Carole s'arrêta de danser et prit Malko par la main.

— Allons voir !

Il n'y avait qu'une fille nue, en équilibre sur le plongoir. Au pied de ce dernier, un faux cow-boy brandissait un fouet. Il le fit claquer et la lanière s'enroula autour de la taille de la fille nue. Elle poussa un cri et plongea une nouvelle fois, bras et jambes écartés. L'homme au fouet se tourna vers une autre victime, une petite brune boulotte qui poussa un hurlement hystérique lorsque la lanière s'enroula autour de sa poitrine protégée par un plastique transparent. Nouveau hurlement d'approbation des spectateurs. Carole attrapa un grand verre de sangria sur un plateau qui passait et le vida d'un coup. Elle en tendit un à Malko.

— Bois !

Il but, sentant le liquide lui réchauffer l'estomac. Ce n'était pas le moment de céder à l'ambiance. Jamais, il ne retrouverait une occasion pareille. Dans une heure, ils seraient tous ivres morts.

Sans doute payé au décibel, l'orchestre attaqua une composition absolument assourdissante. L'eau de la piscine en tremblait. Carole, soudain, pouffa et désigna à Malko un homme d'une cinquantaine d'années, chauve et bedonnant, bavant comme un boxer, en train de peloter une petite blonde.

— C'est le directeur de ma banque, à Londres, fit-elle. Rassurant.

— Si nous allions nous reposer un peu ? proposa Malko.

Sans attendre sa réponse, il l'entraîna par la main dans l'ombre de la galerie. Elle ne résista pas.

Toutes les portes-fenêtres vitrées étaient grandes ouvertes. L'intérieur des pièces n'était éclairé que par quelques chandeliers posés sur les meubles. À tâtons, Malko entra dans la première pièce. Il y avait déjà un couple en train de faire l'amour sur un des canapés. Carole pouffa discrètement. Le couple ne se dérangea même pas en les voyant. Simplement, la fille posa sur Malko des yeux tristes et inexpressifs puis recommença à regarder le plafond. Deux verres de whisky étaient posés près d'eux.

Malko avait beaucoup de mal à garder son calme. Pas à cause de Carole. Il jeta un coup d'œil vers l'extérieur. Personne ne semblait avoir remarqué leur disparition.

— Où allons-nous ? souffla Carole.

— À l'aventure.

Ils trouvèrent un divan libre à la troisième pièce. Dans toutes les autres, un ou plusieurs couples faisaient l'amour. Mais cette promiscuité ne déplaisait pas à Malko. On les remarquerait moins. Carole retrouva toute son hypocrisie anglaise de bonne famille en s'affalant sur le divan.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici ? murmura-t-elle. On entend à peine la musique...

Comme si elle ne s'en doutait pas.

Malko se mit en devoir de lui prouver que la musique n'est pas tout dans l'existence.

Quelques secondes plus tard, il y eut un choc sourd. Carole faisait tomber ses bottes par terre. Le ceinturon suivit très vite. À voir la façon dont ses mains s'activaient autour des bandelettes, elle ne se demandait plus du tout, ce qu'elle était venue faire. Soudain elle se redressa et ôta elle-même son soutien-gorge avec un sourire d'aise, et le jeta par terre. Elle était si grande que la pointe de ses seins arrivait juste à la hauteur de la bouche de Malko. Il n'ignora pas l'invitation.

Carole gémit, se tordit contre lui, poussant furieusement son ventre contre celui de Malko.

Elle commença à tirer les bandelettes de tous les côtés. Ses grandes mains avaient une force peu commune. Elle parvint à en déchirer une et se mit à tirer dans tous les sens. Malko tournait comme un toton.

En trois minutes, Carole fut parvenue à ses fins, ayant découvert tout le corps de Malko jusqu'à la ceinture. En commençant par les pieds. C'était une tornade, la belle Carole. Malko avait l'impression de faire l'amour avec un acheteur. Elle le pétrissait, le malaxait, finalement se glissa sous lui.

— Maintenant ! ordonna-t-elle.

Ce sont des ordres auxquels un gentleman ne désobéit pas. Malko se trouva, quelques minutes plus tard, un peu essoufflé, serré dans des bras d'acier, par une Carole qui lui murmurait à l'oreille.

— Il faut que je boive, sinon, j'ai des complexes à cause de ma taille. La musique arrivait toujours faiblement jusqu'à eux, mêlée de cris et de rires. Apparemment, la fête battait son plein. Malko chercha à tâtons son pistolet qu'il avait glissé sous le divan au début de leurs ébats et le glissa sous le matelas.

— J'ai soif, dit soudain Carole.

C'était l'occasion rêvée. Malko bondit du divan et remit son slip.

— Je vais chercher à boire.

Il posa un baiser sur les seins encore palpitants de Carole et sortit de la pièce, avec quand même un pincement de cœur. Il se conduisait comme un mufle. Un monsieur n'abandonne pas brutalement une dame après un échange de bons procédés. Il se jura de lui envoyer une énorme gerbe de fleurs, de tulipes, fleurs d'amour. Il tourna à gauche, suivant la galerie qui contournait tout le bâtiment. Il avait remarqué un passage symétrique à celui par lequel il était entré dans ce patio, qui devait conduire à un autre corps de bâtiment. Carole ne s'étonnerait pas trop de ne pas le voir revenir tout de suite. Elle penserait qu'il s'était fait enlever par une des nombreuses beautés de la soirée.

Personne ne gardait la voûte. Malko la franchit rapidement et un air tiède lui fouetta le visage. Il se trouvait dehors, derrière le bâtiment, dans un second patio à peine éclairé et beaucoup plus petit. L'endroit était absolument désert. Le bruit de la soirée psychadélique arrivait très faiblement jusque-là. Au fond, il apercevait la masse noire d'un bâtiment. C'est là que devait se trouver Kitty, car après il n'y avait plus rien que le désert.

Le danger commençait là. Car Malko n'avait absolument rien à faire dans cette zone, en tant qu'invité. Il aurait dû emmener Carole, mais il aurait fallu lui donner des explications. D'ailleurs, avec ses bandelettes et son slip, il n'avait vraiment pas l'air d'un espion. Résolument il s'engagea dans le patio, chaloupant volontairement sa démarche. Il aurait toujours la ressource de jouer l'ivrogne. Cela n'étonnerait personne.

Mais il parvint de l'autre côté sans encombre. Une porte était en face de lui, il tenta de l'ouvrir.

Fermée à clef. Tout était noir. Une seconde, l'idée l'effleura qu'il était tombé dans un piège. Tout cela aurait dû être gardé. Mais il n'avait pas beaucoup de temps pour se poser des questions.

Il se remit en marche et contourna le bâtiment. Avec ses espadrilles, il ne faisait aucun bruit. Arrivé au coin du mur, il regarda.

Devant lui, il y avait encore une galerie avec plusieurs appliques.
Déserte.

D'où il se trouvait, il entendait le bruit de la mer dans l'obscurité.
Si au moins les gorilles avaient pu l'accompagner !

Aucun bruit ne filtrait. D'innombrables étoiles brillaient dans le ciel limpide. La brise était encore tiède, en dépit de l'heure tardive.

Malko se décida à poursuivre.

À Dieu vat !

Malko entendit soudain un glissement derrière lui. Il n'eut pas le temps de se retourner. Sa tête éclata et il glissa dans l'inconscience.

C'est la lumière du jour qui réveilla Malko. Un rayon de soleil brûlant lui chauffa le visage. Il ouvrit les yeux et les referma aussitôt. Il avait l'impression que l'orchestre de la soirée psychadélique continuait à jouer dans sa tête. Avec précaution, il tâta la bosse qu'il avait derrière l'oreille gauche. Un œuf de pigeon.

Courageusement, il ouvrit les yeux pour de bon. Il se trouvait dans une pièce aux murs peints en blanc, style hôpital, meublée du lit sur lequel il se trouvait, d'une armoire, d'une table et d'une chaise. Des sangles pendaient du lit, permettant d'attacher la personne qui s'y trouvait, mais, lui, était absolument libre de ses mouvements. Il se redressa, se mit debout et s'approcha de la fenêtre. Si on pouvait appeler « fenêtre » une ouverture d'un mètre de côté fermée par des barreaux en croisillons, épais chevrons de deux doigts. Ils étaient scellés dans un mur de pierre de taille.

De l'autre côté, c'était le paysage aride d'une colline sarde, coupée en deux par une rangée de barbelés. Il devait être très tôt car le soleil était encore à mi-chemin du zénith mais une brume de chaleur formait déjà un halo autour des pics dans le lointain. Malko alla jusqu'à la porte et tenta de l'ouvrir. Bien entendu, elle était fermée à clef. Il retourna s'étendre sur le lit, ignorant s'il avait dormi une nuit ou une semaine.

Son pistolet avait disparu et il était vêtu en tout et pour tout, de son slip. Dans un coin de la chambre, les bandelettes qu'on lui avait arrachées formaient un petit tas blanchâtre.

Au moment où il se recouchait une clef tourna dans la serrure, le géant café au lait apparut, cette fois il braquait sur Malko son P. 08 qui disparaissait dans son énorme patte. Il fit signe à Malko de se lever et de le suivre. S.A.S. obéit. L'autre l'aurait sans aucun doute transformé en passoire à la moindre incartade. Chris et Milton étaient dehors, eux. Il fallait gagner du temps.

Malko frissonna dans le couloir frais. Ils ne croisèrent personne. Le bâtiment à la forme d'un U n'avait pas d'étage. Toutes les portes étaient semblables et fermées.

Enfin, ils parvinrent au bout du couloir. Le géant frappa à la porte, l'ouvrit et poussa brutalement Malko à l'intérieur. L'émir Katar était assis derrière un bureau. Sans même lever les yeux sur Malko, il dit une courte phrase en arabe et continua à examiner la pile de dossiers qui se trouvaient devant lui. L'Arabe enserra le bras de Malko

de sa patte énorme et lui fit faire demi-tour, refermant soigneusement la porte du bureau derrière lui. Cette fois, Malko n'y comprenait plus rien. Il aurait donné cher pour parler arabe. Mais sa mémoire étonnante ne s'était jamais exercée sur cette langue. Manque d'atomes crochus.

De nouveau ce fut l'enfilade du couloir. Puis, brusquement, l'éblouissement d'un patio désert. Le domaine privé de l'émir était en réalité immense. La partie où se trouvait Malko était la plus éloignée des bungalows des invités. Le gorille s'arrêta devant une trappe de bois, au niveau du sol. Sans lâcher Malko, il la souleva d'une seule main et la laissa retomber de côté découvrant une ouverture carrée. Malko eut soudain l'impression qu'une pelle à vapeur lui enserrait la nuque. Le géant était en train de le courber vers l'ouverture. Pris de panique, Malko se débattit furieusement, donnant des coups de pieds, mordant même le bras de son adversaire. Mais l'autre était le plus fort. Inexorablement la tête s'inclina vers l'ouverture. Il aperçut la surface lisse d'une eau dormante.

Quelque chose flottait près de la surface. Ébloui par le soleil, Malko mit quelques secondes à repérer un corps humain : le corps de Carole. Bien que gonflé et déformé, le visage était très reconnaissable. Elle portait toujours ses dessous noirs et ses bottes. Un détail fit frémir Malko d'horreur. Une de ses mains était retournée et il vit les ongles arrachés et la peau du bout des doigts en lambeaux. On avait jeté Carole vivante dans le puits.

Le géant café au lait le tira violemment en arrière et referma la trappe. Malko tremblait de dégoût. Ainsi, la gentille Carole avait payé de sa vie l'aide qu'elle lui avait apportée. Lui, qui abhorrait la violence, avait envie soudain de sentir la crosse d'un solide pistolet dans sa main. Poussé par son gardien, il reprit le chemin du bureau de l'émir.

*

* *

L'émir Katar fumait un cigarillo quand Malko se retrouva toujours en slip dans son bureau. Cette fois ses yeux de myope se posèrent sur Malko, avec une expression ironique et cruelle. Malko le toisa avec dégoût :

— C'est pour m'impressionner que vous avez voulu que je voie le cadavre de Carole Ashley ?

L'émir tapota la cendre de son cigarillo et répliqua de sa voix chantante :

— Certainement pas. Vous êtes un professionnel, n'est-ce pas, au-dessus de ces choses ? C'est seulement pour vous montrer que je ne

bluffe pas et que je suis sûr de moi. J'aurais pu faire disparaître cette fille purement et simplement. Au lieu de cette solution simpliste, un bateau emmènera le corps dans la baie. Lorsqu'on le retrouvera, on conclura à une congestion, due à un bain de minuit après une trop forte ingestion d'alcool. L'eau de ce puisard est salée.

L'émir parlait un anglais parfait en choisissant ses mots avec une certaine pédanterie. Son blazer de flanelle bleu marine et son polo à col roulé étaient d'une élégance raffinée. Seule la lueur cruelle de ses yeux ne venait pas d'Eton. Malko haïssait sa pédanterie d'assassin bien élevé. Bien que nu, il conservait toute sa distinction et il sentit que l'émir était sensible à cette classe.

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il sèchement. Pourquoi m'avez-vous kidnappé ?

L'émir ne put maîtriser un tremblement dans sa voix, comme s'il implorait Malko.

— Je suis dans une situation très délicate, dit-il. D'où, seul, Foster Hillman peut me sortir.

Une seconde, il fut sur le point de parler à Malko de Aziz et de Baki, puis se retint. Après tout cet homme était son prisonnier. Mais il avait absolument besoin de se justifier, ce pauvre émir. C'était bien la première fois qu'il trempait ses mains dans le sang, lui-même.

— N'essayez pas de m'attendrir, avertit Malko. Même nos adversaires de l'Est n'ont encore jamais employé une méthode aussi vile. Vexé, l'émir fit :

— Si vous connaissiez les horreurs perpétrées par l'Intelligence Service vous trouveriez ma combinaison d'une innocence angélique. Une fois, près de chez moi, ils ont fait liquider plus de deux mille rebelles, femmes et enfants compris, par des mercenaires...

Malko en avait assez :

— Finissons-en, dit-il. Vous allez me liquider, n'est-ce pas ? Alors, faites-le vite.

Sa rage était telle qu'il pensait sans peur à la mort. Et Dieu sait s'il aimait la vie !

L'émir sourit, méprisant.

— Vous êtes stupide. Je n'ai pas besoin de vous exécuter. Ce domaine m'appartient et jouit du privilège de l'exterritorialité. Les autorités de ce pays le savent et se garderaient bien d'y faire la moindre incursion. Même si vos amis de la C.I.A. le leur demandaient.

« Vous allez donc rester ici. Des semaines ou des mois. Vous êtes un otage intéressant. Et ne comptez sur personne pour vous faire évader. Je sais que vous n'êtes pas seul. Mais vos hommes ne pourront rien. Il faudrait une armée pour prendre d'assaut mon domaine. Dans ce cas, ajouta-t-il, je ferais immédiatement appel aux carabiniers. Je leur ai déjà demandé d'effectuer des rondes fréquentes. Il y a tant

d'enlèvements en Sardaigne, ces temps-ci.

L'émir se grisait de ses propres paroles. Renversé en arrière dans son fauteuil, il étalait son double menton sur son col roulé. Le dégoût de Malko était tel qu'il se demanda s'il aurait le temps de l'étrangler avant que le géant café au lait, assis en tailleur derrière lui, puisse intervenir. Cela aurait valu la peine. Mais l'émir n'avait pas fini son monologue :

— J'ai besoin de vous dans l'immédiat, annonça-t-il. Vous allez écrire à Foster Hillman, après avoir vu sa fille. Il croit que je bluffe, que je n'oserai pas y toucher. Je voudrais que cette lettre soit assez bien tournée pour éviter d'autres amputations. Hillman doit cesser de me contrer.

Il parlait d'une voix douce et égale, les yeux baissés, un peu comme un prêtre. Malko n'osait pas comprendre.

— Quoi ? Vous allez...

L'émir découvrit ses dents, avec toute la cruauté de l'Arabie.

— Le second doigt accompagnera votre lettre. J'ai un messenger sûr. Je veux que M. Hillman comprenne que j'ai absolument besoin des renseignements que je lui demande. Je pensais qu'il tenait assez à sa fille pour éviter des enfantillages tels que votre venue et le piège de New York. Je regrette de m'être trompé.

— Autrement dit, articula lentement Malko, vous allez de nouveau torturer Kitty Hillman.

L'émir eut un geste évasif :

— Torturer est un mot inexact. Je ne tiens pas à la faire souffrir. Mais, en l'absence du docteur Weisthor, je suis obligé de faire appel à Schaqq, ici présent, qui opérera avec moins d'habileté.

— Jamais je n'écirai cette lettre, dit Malko. D'ailleurs je vous ai dit que Foster Hillman est mort.

L'émir ne répondit pas tout de suite. Lui et Malko s'affrontaient du regard. Soudain l'Arabe claqua des doigts :

— J'ai une meilleure idée. C'est M^{me} Hillman qui va écrire à son père elle-même. Elle trouvera des mots meilleurs, qui le toucheront plus peut-être. Vous allez vous charger de lui faire rédiger cette lettre. Moi, je n'ai rien pu en tirer, elle ne veut même pas m'adresser la parole.

— C'est une malade mentale, coupa Malko, écoeuré, elle est incapable d'écrire. Et je ne ferai rien pour la forcer...

Il croyait rêver. Par la fenêtre du bureau, il pouvait apercevoir les bungalows des invités. À quelques centaines de mètres il y avait des touristes, une vie normale. Ici, il était en pleine horreur moyenâgeuse. L'émir décrocha son téléphone et dit une longue phrase en arabe, puis il raccrocha et attendit, sans regarder Malko.

La porte s'ouvrit. Et Malko se trouva devant l'original de la photo

que lui avait donnée le professeur Soussan.

Kitty Hillman était encore plus ravissante au naturel. Pieds nus, elle portait une petite robe de toile imprimée multicolore, probablement sans rien dessous, car le tissu dessinait toutes ses formes et la courbe délicate de sa poitrine. Malko fondit devant son visage mobile, enfantin, avec deux immenses yeux noisette.

Il y avait au fond une expression de peur animale, la panique qu'on voit dans les pupilles des animaux pris dans un incendie. Puis, elle regarda Malko, toujours en slip, et son expression changea. Une onde comme un sourire parcourut ses lèvres et son visage se détendit imperceptiblement. Malko ne pouvait détacher son regard du gros pansement sale qui entourait sa main gauche. L'émir ne bluffait pas en effet. Mais lorsqu'il croisa le regard des yeux dorés, il baissa les siens.

— M^{me} Hillman n'a pas prononcé un mot depuis qu'elle est en notre compagnie, dit-il. J'espère que vous serez plus heureux que nous... Je vais vous laisser avec elle.

À ce moment, Malko reconnut l'homme qui escortait Kitty Hillman. C'était un de ceux qui avaient voulu le tuer avec le Riva. Son complet noir dessinait presque tous ses os tant il était maigre et son visage plein de marques de petite vérole était repoussant. Malko se rapprocha soudain du bureau :

— Faites sortir tout le monde, dit-il d'une voix contenue. Je veux vous parler, seul à seul. Dans votre intérêt.

L'émir hésita. Mais il vit le tic d'inquiétude sur le visage d'Aziz et le chassa d'une interjection rauque. Il sortit en emmenant Kitty. *Seul*, Schaqq resta, toujours à la même place.

— Il ne parle que le dialecte de mon pays, dit l'émir, que voulez-vous me dire ?

— Vous allez me laisser partir avec cette jeune fille, dit-il. Je vous donne une minute. Cela vous laisse une chance de sauver votre vie. Après, il sera trop tard.

L'émir eut un sourire grinçant :

— C'est pour cette intimidation ridicule que vous avez voulu rester avec moi. Vous perdez votre temps, monsieur.

Les yeux de Malko avaient viré au vert, ce qui était très mauvais signe. Il dit lentement :

— Vous ne le savez pas, mais vous êtes déjà mort.

L'émir se troubla imperceptiblement mais parvint à dominer le tremblement de ses mains.

— Ce n'est pas vous qui m'exécuterez en tout cas, siffla-t-il. Ni Foster Hillman.

— Je vous répète que Foster Hillman est mort depuis une semaine, martela Malko. Exactement le jour où votre complice lui a téléphoné. Il s'est suicidé.

Les yeux de l'émir vacillèrent. À son tour, il posa un regard perçant sur Malko. Comment savoir s'il bluffait ? Malko voulut poursuivre son avantage :

— Vous avez toute la C.I.A. sur le dos. Je vous l'ai déjà dit. Même si je ne sors d'ici que mort. Et vous n'avez plus personne à faire chanter.

L'émir s'était repris :

— C'est faux, dit-il. Foster Hillman n'est pas mort. Je l'aurais appris.

— Nous avons fait le nécessaire pour que vous ne le sachiez pas, précisa amèrement Malko.

Toute leur machination pour sauver Kitty se retournait contre eux. Mais l'émir n'était pas encore abattu.

— Si Foster Hillman est mort, dit-il, je n'ai rien à craindre. Vous ne faites pas de sentiment dans votre métier. Vos chefs ne perdront ni argent ni homme pour retrouver une fille que ne peut leur servir à rien...

Malko eut un sourire froid.

— Avez-vous entendu parler du général Radford ? Il admirait profondément Foster Hillman. Il sait pourquoi il s'est suicidé. Il vous poursuivra toute sa vie. C'est lui qui dirige la C.I.A. maintenant, lui qui m'a envoyé ici.

Machinalement l'émir s'essuya le front. Son regard était moins ferme. Intérieurement il maudit les Égyptiens. Il tâta prudemment le terrain :

— Si ce que vous dites est vrai, conclut-il, je dois vous supprimer ainsi que la fille. Il n'y aura jamais aucune preuve.

— Ne touchez pas à Kitty, répéta Malko. Vous signeriez votre arrêt de mort.

Il pensa avec amertume qu'il n'avait plus que la fragile barrière des mots pour la protéger. L'émir ne s'était pas laissé convaincre.

— Je vais vous faire conduire près d'elle, ordonna-t-il. J'ai besoin de cette lettre très vite.

Lorsque la porte s'ouvrit, Kitty Hillman se recroquevilla brusquement sur le lit étroit, serrant ses jambes de sa main droite, sa main gauche devant le visage, pour ne pas voir qui entrait. Le géant Schaqq poussa et referma la porte, toujours aussi indifférent. En dépit de sa carrure énorme, il se déplaçait avec une souplesse prodigieuse.

Malko resta immobile une seconde, pour ne pas effrayer la jeune fille. Il était toujours en slip et souffrait de cette tenue succincte, mais l'émir avait fait la sourde oreille lorsqu'il lui avait demandé des vêtements. Il le sentait encore plus à sa merci ainsi. La chambre où était détenue Kitty était à trois portes de la sienne et meublée exactement de la même façon, donnant elle aussi, sur le no man's land

de rocaille. Il y avait maintenant presque vingt-quatre heures qu'il était retranché du monde.

— Kitty, appela-t-il doucement.

La jeune fille ne bougea pas. Il se rapprocha lentement et posa sa main sur le bras de la jeune fille.

— Kitty, dit-il le plus doucement qu'il le put, je suis un ami, il ne faut pas avoir peur...

Il ignorait si elle comprenait, mais il répéta sa phrase plusieurs fois. Puisqu'il était impuissant à la sauver, au moins qu'il la rassure. La lettre, il n'en était pas question. Pour sortir de ce cauchemar, il n'y avait qu'une solution : s'évader avec Kitty. Ce qui semblait impossible pour le moment.

Lentement, il caressa le bras de la jeune fille, de l'épaule au poignet, en lui murmurant des mots sans grande signification mais d'un ton très doux et très tendre. Peu à peu, il la sentit se détendre. Elle laissa tomber le bras qui protégeait sa figure et regarda Malko. Ses pupilles dilatées le détaillèrent longuement, puis, sans doute rassurée, elle allongea ses jambes et appuya sa tête à l'oreiller. Ils restèrent près d'un quart d'heure ainsi. Malko lui caressait les cheveux maintenant. Elle ne bougeait pas, les yeux dans le vague. Soudain, Malko s'arrêta de la caresser et s'écarta légèrement. Ce fut immédiat. La main droite de Kitty partit comme une flèche et son bras s'accrocha autour du cou de Malko. Elle poussa un petit gémissement.

— Je ne m'en vais pas, dit Malko. Je suis là, Kitty. Timidement, elle passa ses doigts sur son visage, comme pour le reconnaître. Elle regarda interminablement les yeux dorés pleins de douceur. Et d'une voix minuscule, demanda :

— Qui êtes-vous, monsieur ?

Comme effrayée de sa propre audace, elle se tourna vivement contre le mur.

— Je suis un ami, Kitty, répéta Malko. Un ami de votre père.

Elle ne parut pas comprendre. Mais elle saisit une des mains de Malko et la tint dans la sienne. Beaucoup plus tard, elle murmura :

— Je veux partir, j'ai peur.

— Nous partirons, dit Malko du ton le plus rassurant possible.

— Maintenant, souffla Kitty. Puis elle éclata en sanglots.

Près de deux heures passèrent ainsi, Kitty agissait comme un petit animal apprivoisé, avec des élans, des craintes inexpliquées, des mots sans suite. Elle avait certainement été traumatisée par son enlèvement, car elle semblait incapable de se rendre compte de la situation. Malko devait être la première personne qui la traitait avec douceur et elle se rapprochait de lui. C'était pathétique et horrible. Penser que c'est cette enfant qui servait au troc de l'émir. En douze ans de renseignement, Malko n'avait jamais vu quelque chose d'aussi froidement inhumain.

Installé dans une position inconfortable, il s'ankylosait pour ne pas déranger Kitty. Il avait beau réfléchir comme un dément, il ne voyait pas de moyen d'en sortir.

Le jour tombait, presque aussi brutalement que dans un pays tropical. Malko s'aperçut que Kitty s'était endormie contre son épaule. Il y eut un claquement de serrure et la porte s'ouvrit.

Suivi du géant Schaqq, l'émir fit une entrée qu'il voulait majestueuse. Il eut un regard de mépris amusé pour Malko.

— Alors, monsieur l'agent de la C.I.A., c'est tout ce que vous savez faire : prendre une fille dans vos bras.

Malko se leva très doucement pour ne pas déranger Kitty, mais celle-ci, entendant le bruit, sursauta et se recroquevilla sur un coin du lit, ouvrant démesurément ses grands yeux.

— Vous avez intérêt à me tuer, dit Malko. Parce que si je sors vivant d'ici, je n'aurai qu'une idée : vous retrouver, quoi qu'il puisse m'en coûter.

L'émir haussa les épaules.

— Enfantillages. Vous êtes payé par le Gouvernement américain pour traquer les espions, monsieur Linge, pas pour jouer les don Quichotte. Avez-vous fait écrire cette lettre ?

Dans la cellule maintenant sans soleil, Malko avait la chair de poule. Il répliqua :

— Non. Vous voyez bien que cette jeune fille est incapable d'écrire. Et de toute façon, je vous ai dit que Foster Hillman est mort.

— Tsst, tsst, fit l'émir. Je ne vous crois pas. Vous autres Américains, vous n'êtes pas assez malins pour monter une telle histoire. Je veux cette lettre. Qu'elle la signe au moins. Maintenant, je dois aller présider l'arrivée des Régates, à Porto-Giro. C'est une très jolie fête qui aurait beaucoup plu à notre amie Carole Ashley. Je serai de retour dans deux heures. Je vous laisse avec M^{lle} Hillman. Au cas où vous n'arriveriez pas à obtenir une lettre bien émouvante, ou à l'écrire vous-même, on m'a fait une suggestion intelligente : pourquoi ne pas envoyer à M. Foster Hillman un œil de sa fille plutôt qu'un doigt : c'est plus aisément reconnaissable...

Malko regarda l'émir pour voir s'il ne plaisantait pas. Mais l'Arabe avait le visage sérieux, avec même une expression de cruauté gourmande. Il renouait avec une vieille tradition. Au siècle dernier, le calife Omar de Bagdad avait renvoyé par petits morceaux à ses ennemis un émissaire qui avait déplu.

— Vous êtes fou, dit Malko. Fou à lier.

Sans répondre, l'émir fit demi-tour et sortit. Dans le couloir, il retrouva Abd el Baki et Abdul Aziz. Les deux Égyptiens ne le lâchaient plus d'une semelle, l'observant sans cesse de leurs petits yeux noirs sans expression. Et Son Excellence Abdullah Al Salind Al Katar crevait

de peur. Il savait que sans un résultat rapide, il allait recevoir une balle dans le dos : les deux barbouzes ne croyaient pas une seconde à la réussite de l'opération Hillman. Et la cruauté de l'émir grandissait comme sa peur : à une vitesse vertigineuse.

— Restez ici, commanda-t-il brutalement aux deux Égyptiens, je ne veux pas qu'on vous voie avec moi, depuis votre stupide tentative ratée.

Onctueux et sinistres les deux hommes s'inclinèrent et regardèrent partir l'émir.

Les Sept Plaies d'Egypte.

Kitty était réveillée. Cette fois, dès que l'émir fut sorti, elle se rapprocha de Malko et se blottit contre sa poitrine. Il sentit ses petits seins s'écraser contre lui, à travers le mince tissu de la robe. La jeune fille ne disait rien, mais de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Qu'est-ce qu'il y a, Kitty ?

— J'ai peur, dit-elle. Je voudrais rentrer.

Elle se serra encore plus fort ; ses grands yeux candides ne quittaient pas son visage. Il se dit qu'elle était très belle avec sa bouche si féminine et ses longs cheveux qui contrastaient avec l'expression enfantine de ses yeux.

Sans rien dire, elle tira Malko pour qu'il s'étende sur le lit à côté d'elle. Puis elle s'allongea de tout son long contre lui, comme pour le réchauffer, la tête au creux de son épaule. Sa respiration était régulière et lente. Malko s'assoupit lui aussi, épuisé par la tension nerveuse. Il faisait nuit déjà, mais une lampe dehors diffusait une lueur pâle dans la chambre-cellule. Malko fut réveillé par une sensation étrange : sur un coude Kitty le regardait. Son visage s'était métamorphosé. Ses yeux mangeaient tout son visage. Sa bouche à demi entrouverte avait une expression vorace et une grosse veine battait sur son cou. Malko réalisa tout à coup que son corps était pressé contre le sien et qu'elle avait envie de lui.

Et ce que lui avait dit le professeur Soussan lui revint en mémoire. Kitty avait des besoins sexuels qu'elle assouvissait comme un petit animal avide de sensations agréables.

Il voulut se lever, mais elle l'en empêcha avec une mimique suppliante. Inutile de la raisonner. La présence de Malko l'avait rassurée, elle oubliait le danger et la nature reprenait le dessus. Elle serrait ses hanches étroites de garçon contre Malko avec application, sans dire un mot. Il essaya de nouveau de se lever, mais cette fois, Kitty gémit si douloureusement qu'il se laissa aller contre elle. Aussitôt, elle se détendit.

Elle avait des gestes maladroits et un peu brutaux, mais son petit visage triangulaire respirait enfin la joie. Quand Malko la prit, elle se

mordit les lèvres au sang comme pour se punir. Puis elle le serra de toute la force de son bras valide. Elle ne cria qu'une fois, un petit cri d'oiseau, lorsqu'elle heurta sa main blessée au mur. Puis, elle s'endormit d'un coup, les cheveux dans la figure de Malko. Il éprouvait une infinie pitié pour cette femme-enfant doublement murée dans sa solitude par son dérangement mental et sa captivité. Dans son sommeil, Kitty, soulagée, détendue, souriait aux anges dans la beauté délicate de son corps nu. Malko la couvrit de sa robe et se leva. La fenêtre n'était plus qu'un carré noir, éclairé par la lune. Des pas résonnèrent dans le couloir. De nouveau ce fut le cérémonial habituel.

— Vous avez la lettre ? demanda l'émir.

Malko secoua la tête négativement. L'Arabe explosa de rage :

— Imbécile ! Vous ne changerez rien avec votre entêtement. J'aurai ces renseignements. Demain matin Schaqq opérera M^{lle} Hillman. Kitty dormait en boule, enroulée dans sa robe.

— Mais que voulez-vous au juste ? demanda Malko. Intéressé l'émir expliqua :

— La liste des agents de la C.I.A. dans les pays arabes du Moyen-Orient. Presque tous travaillent pour Israël...

Malko le regarda, interloqué :

— Mais, *jamais personne, sous aucun prétexte*, ne vous communiquera ces renseignements. Même pas Foster Hillman s'il était encore vivant. Mais pourquoi en avez-vous besoin ?

Une lueur de complicité passa sur le visage de l'émir. Il s'éloigna de la porte et dit d'une voix plaintive :

— On me fait chanter. Les Égyptiens. C'est ma vie qui est en jeu. Il faut me comprendre.

Malko sentit un fol espoir l'envahir.

— Excellence, dit-il, libérez Kitty et je peux vous promettre que vous n'aurez rien à craindre de personne. Nous vous protégerons aussi longtemps qu'il le faudra.

L'émir secoua la tête :

— Vous ne pouvez pas goûter la nourriture que je mange, dormir au pied de mon lit, empêcher un tueur de me poignarder en sacrifiant sa vie. Il me faut ces renseignements.

— Ainsi, la guerre d'Israël continue ici, soupira Malko. Je pensais que vous étiez un homme intelligent, Excellence.

— Je préfère être un homme vivant, coupa l'émir. Je ne crois pas à vos promesses. J'ai déjà connu celles des Anglais. Vous vous souvenez de Nouri Saïd à Bagdad. L'Intelligence Service lui avait juré une protection éternelle. Il est mort, pendu par les pieds à un arbre de la place d'Ara et son corps a été déchiqueté par la foule. Au revoir, monsieur Linge.

Il cracha une phrase en arabe et Schaqq empoigna Malko par le

bras. Celui-ci se débattit et heurta la chaise qui tomba. Kitty se réveilla en sursaut, vit la bagarre et poussa un long hurlement hystérique. Déjà Schaqq tirait Malko hors de la pièce, irrésistiblement. La porte se referma. Le cri de la jeune fille résonna longtemps dans le couloir. Il se termina brusquement en sanglot étranglé.

Projeté dans sa propre cellule, Malko jurait à voix basse, fou de rage et d'impuissance.

Il était sûr que les deux gorilles devaient combiner un plan pour le faire évader, mais comment ? À moins que l'émir ne les ait mis hors de combat. Avant qu'une nouvelle équipe soit à pied d'œuvre, c'en serait fini pour Kitty et lui.

Ainsi la guerre d'Israël continuait à deux mille kilomètres à l'ouest de Jérusalem.

Pour la centième fois, il s'approcha de la fenêtre. La colline nue et pierreuse était déserte. Les barreaux massifs qui le séparaient de la liberté étaient scellés et il aurait fallu des années pour en venir à bout en les limant.

La porte était épaisse, incrochetable et le couloir certainement surveillé. L'émir était trop sûr de lui pour ne pas avoir pris toutes ses précautions. Découragé, S.A.S. revint à son lit. Il pensait à Kitty de nouveau seule dans la cellule voisine.

Il était encore allongé quand Schaqq entra, portant un plateau de nourriture. Son gardien le posa sur la table, et sans prononcer un mot ressortit.

À travers les barreaux de la cellule, la masse noire de la montagne se détachait dans la nuit claire. Malko n'avait pas touché à son dîner. Écœuré. Aucun bruit ne filtrait du bâtiment, comme s'il avait été inhabité. Sauf de temps en temps un froissement dans le couloir : probablement le sinistre Schaqq.

À dix mètres de là, il espérait que Kitty dormait. Les yeux ouverts dans l'obscurité, Malko n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il était près d'une heure du matin.

Soudain, un grondement très lointain venant de la colline, fit sursauter Malko. Il se leva, alla à la fenêtre et examina l'obscurité, sans rien voir. Il resta là, les sens aux aguets, avec l'impression que quelque chose se passait, sans pouvoir dire quoi. Malko avait beau écarquiller les yeux, il ne parvenait pas à percevoir l'obscurité. Il entendit seulement rouler quelques cailloux, mais cela ne voulait rien dire. Des tas de petits animaux devaient se promener la nuit.

Peu après, il y eut un piétinement presque sous la fenêtre de sa cellule et un bruit sourd. Comme un corps qui tombe. Alors, il comprit qu'on venait le délivrer.

Chris Jones, le visage noirci au bouchon, chaussé d'espadrilles, avançait courbé en deux dans l'obscurité. Trois heures plus tôt, il s'était bourré de carotène, comme on le lui avait appris à l'école de commando de San Antonio au Texas. Aussi, bien que l'obscurité fût totale, il distinguait vaguement les formes des objets.

D'un bond, il parvint jusqu'au mur du bâtiment et se colla tout contre lui. Il avait environ une minute devant lui. Toute la journée il avait observé à la jumelle le domaine. Sur ce côté, il n'y avait qu'un garde armé qui faisait le tour du bâtiment en cinq minutes environ. Il entendit des pas réguliers. L'autre arrivait, et lorsqu'il tourna le coin, il se trouva nez à nez avec la haute silhouette de l'Américain. Chris frappa sans pitié à la gorge, du tranchant de la main. Le garde, totalement surpris, porta les mains à son cou, lâchant sa mitraillette Thomson qui tomba avec un effroyable bruit de ferraille. Mais il n'était qu'étourdi. Une fraction de seconde plus tard, il démarrait à toutes jambes.

Plaqué aux jambes par le gorille, il roula par terre. Chris parvint à lui enserrer le cou dans son bras droit et commença à serrer. À tout prix éviter qu'il ne crie. Et ne pas perdre de temps. Mais l'autre avait une force extraordinaire. Chris avait l'impression d'étrangler un tronc

d'arbre. L'Arabe grognait, se secouant comme un ours blessé, cherchant à se débarrasser de l'étreinte mortelle.

Chris comptait lentement. Un individu normal devait perdre connaissance à douze. L'Arabe gigota encore un peu à dix-huit et eut une dernière contraction à vingt-cinq. Pour plus de sûreté, Chris serra encore cinq secondes et se releva.

Il avait encore trois minutes au moins avant que l'alerte ne soit donnée. Ce côté était assez peu gardé, les seules ouvertures étant les fenêtres à barreaux. Il y en avait douze. Le gorille était sûr que Malko se trouvait dans une des douze.

En courant le long du mur, il appelait à voix basse, sous chaque fenêtre :

— S.A.S. ! S.A.S. !

Malko était à la cinquième fenêtre.

— Je suis là, souffla-t-il. Vite. Mais je ne peux pas sortir.

— O.K., fit le gorille, on s'en occupe. Ne bougez pas. Accroupi, il sortit l'antenne d'un minuscule walkie-talkie, attendit le grésillement et dit un seul mot :

— Go !

Il replia l'antenne, et prit dans sa ceinture un étrange objet, avec un mauvais sourire. Un engin appelé gyrojet, en forme de pistolet, mais tirant des missiles de treize millimètres qui faisaient des trous gros comme des soucoupes à plus de deux cents mètres. Il venait d'être mis au point. Chris l'avait acheté à San Francisco pour 160 dollars, à tout hasard. Il portait à sa ceinture vingt roquettes.

Le canon de son gyrojet dirigé contre l'angle du mur, il attendit. Là-bas, sur la colline le grondement qui avait intrigué Malko avait recommencé.

Malko ne comprenait plus. Ils n'auraient jamais le temps de scier les barreaux. C'était de l'acier au tungstène, presque impossible à entamer avec des outils normaux. Et les gardes n'allaient pas tarder à réagir. Du dehors, Chris le héla :

— Prenez ça.

Il déposa sur le rebord de la fenêtre un Colt 38 chargé que Malko ramassa aussitôt. Jamais il n'avait été aussi heureux d'avoir une arme à feu.

— La fille ! cria-t-il. Elle est à côté.

Sa voix fut couverte par le grondement devenu assourdissant. Une seconde, Malko pensa à un hélicoptère. Il ne voyait toujours rien dans le noir.

Le bruit changea et Malko reconnut un moteur de camion ou de char. D'après la distance, il avait franchi la clôture de barbelés. La silhouette d'un énorme véhicule apparut dans l'obscurité, fonçant vers le bâtiment, tous phares éteints dans un vacarme effroyable. Cahotant

sur la rocaïlle, l'énorme machine avançait en crabe ; avec des coups de moteur à réveiller un mort. C'était un Wrecker, un camion-grue de dépannage, avec un moteur de trois cents chevaux et six roues indépendantes. Il dévalait la pente caillouteuse comme un char. Avec un grincement effroyable de freins, l'engin s'arrêta juste sous le mur.

— Ici !

C'était la voix de Chris Jones.

Du camion, une voix cria quelque chose. C'était Milton Brabeck.

— On va vous lancer une chaîne, cria l'Américain à Malko, passez-la à travers les barreaux. Attention, c'est lourd, reculez-vous.

Malko obéit et alla jusqu'au fond de la chambre. Il y eut des jurons, un cliquetis métallique et des bruits de moteur : le camion faisait demi-tour.

Un choc violent contre les barreaux. Chris avait mal visé. La chaîne retomba à l'extérieur. Au même moment, des cris retentirent dans le couloir. Quelqu'un hurla un ordre en arabe. En toute hâte, Malko poussa son lit devant la porte. C'était trop bête de se faire prendre maintenant. De toute façon, il avait le Colt 38.

— Dépêchez-vous, ils se sont réveillés, cria-t-il.

— Ils feraient mieux de continuer à dormir, dit Chris, sinistre. Cette fois, la chaîne resta accrochée sur l'appui de la fenêtre. Malko bondit, tira le bout qui dépassait et le passa à travers deux barreaux, puis il rejeta l'extrémité à l'extérieur. Il sentit aussitôt qu'on en tirait le bout.

— Ça va, cria Chris. Encore deux minutes.

Cliquetis de chaînes. Un vrai rallye de fantômes. Un cri dehors, deux coups de feu. Chris leva son gyrojet. Cela fit une flamme orange, la fusée fila comme une balle traçante. Une explosion sourde et un cri inhumain. La tête arrachée, Abd el Baki bascula en avant dans un jet de sang. Aziz s'aplatit précipitamment. Chris revint au camion. Dans l'obscurité, Milton et lui luttèrent pour attacher les deux bouts de la chaîne aux manilles, s'écrasant somptueusement les doigts.

— Ça y est, crièrent en même temps les deux Américains.

Milton escalada l'énorme cabine et embraya doucement. Le lourd camion avança d'un mètre et les chaînes se tendirent. Chris Jones, son pistolet lance-fusées au poing, croisa les doigts et murmura :

— Mon Dieu, pourvu que ça tienne !

Si les chaînes cassaient, c'était foutu. Ils n'auraient pas le temps de faire une autre tentative. Les chaînes étaient maintenant tendues à craquer.

— Go ! hurla Chris.

Une main sur le volant du monstre, l'autre sur le levier de vitesse, la première, crabotée sur les deux ponts, Milton appuya à fond sur l'accélérateur. Les trois cents chevaux rugirent en faisant trembler le

capot.

L'écho se répercutait dans les collines à l'infini. Les roues patinaient sur le sol légèrement en pente, projetant un flot de cailloux contre les murs. Tout le camion tremblait comme un cheval en plein effort, les ridelles claquaient. Les dents serrées, Milton donnait des petits coups d'accélérateur sans oser pousser à fond, de peur de casser les chaînes. Mais les barreaux tenaient trop bien. Ils s'étaient à peine incurvés sous la traction. Le camion, tiré en arrière redescendait vers le mur.

— Plus fort ! hurla Malko dans le vacarme.

Milton entendit. Il se cala sur son siège, releva une seconde son pied de l'accélérateur, puis l'écrasa, debout sur la pédale. Il eut l'impression que le camion allait s'envoler. Une fraction de seconde, l'engin resta immobile, puis il fit un bond de dix mètres en avant, presque sans toucher le sol. Milton lâcha tout et appuya des deux pieds sur le frein.

Un double hurlement de joie couvrit presque le bruit du moteur. La grille arrachée avec un bon morceau de mur, pendait derrière le gros camion. Et Malko était en train de se hisser par l'ouverture. Il était engagé à mi-corps quand Abdul Aziz se releva au coin du mur, une mitraillette Thomson à la hanche. Ce fut la plus mauvaise et la dernière idée de sa vie. Le gyrojet fit « pshuit ». La trajectoire orange dessina une gracieuse arabesque qui se termina dans la poitrine de l'Arabe. Il n'eut même pas le temps de crier. Mais son doigt resta crispé sur la détente de la mitraillette.

Les balles claquèrent sur les tôles du camion et le mur, et une bonne partie se perdit dans le ciel.

Trois gardes arabes plongèrent aussi vite qu'ils purent comme s'ils priaient face à La Mecque, considérablement refroidis par les deux cadavres des barbouzes égyptiennes. Malko toucha terre et sauta sur le camion.

— Filons, dit Chris, cela va devenir malsain.

— La fille, répliqua Malko. Il faut la libérer aussi.

— Où est-elle ?

Il leur montra le mur.

— La troisième fenêtre.

Milton fit avancer le camion. Deux minutes plus tard, il était en position devant la fenêtre de Kitty. Malko et Chris s'affairaient à détacher les morceaux de la grille encore accrochés à la chaîne.

Plusieurs coups de feu retentirent, venant du coin du bâtiment. Au jugé, Chris tira encore une fusée. Elle arracha un morceau de mur dont les débris arrosèrent les trois hommes couchés. Malko traîna le bout de la chaîne jusqu'à la fenêtre. Aidé par Chris, il grimpa le long du mur, tâchant d'atteindre les barreaux.

— Kitty, appela-t-il. Pas de réponse.

Chris se releva doucement portant le poids de Malko et celui-ci put se dresser jusqu'à la fenêtre. La chambre était dans l'obscurité. Rapidement, il passa la chaîne autour des deux principaux barreaux et retomba.

— En avant, hurla-t-il.

Cette fois, Milton avait pris le coup. Le lourd camion patina puis bondit en avant, entraînant la grille.

L'arrachage des deux grilles n'avait pas duré cinq minutes.

— En arrière, cria Malko.

Le camion vint heurter le mur, à la hauteur de la fenêtre. Le plateau arrière était juste à la hauteur de l'ouverture. Milton et Malko se précipitèrent. L'Américain braqua une torche électrique sur l'ouverture carrée.

Kitty était couchée dans le lit, la tête cachée sous les couvertures. De la fenêtre, Malko voyait son corps trembler. Il appela, le plus doucement possible :

— Kitty, Kitty, c'est ton ami.

Ce n'est qu'à son troisième appel qu'elle consentit à lever le nez. Elle était terrorisée et tremblait convulsivement. Ses cheveux attachés en deux couettes sur les côtés lui faisaient paraître douze ans. Malko en eut le cœur serré.

— Kitty, répéta-t-il, levez-vous et venez. Nous partons.

Elle le regarda sans bouger et sans répondre. La peur la paralysait. Malko voyait ses lèvres bouger mais aucun son n'en sortait.

— Dépêchons-nous, hurla Chris.

Malko comprit que rien ne ferait bouger Kitty de son lit. Il fallait aller la chercher.

Il engagea son corps dans l'étroite ouverture et se pencha. Si seulement il réussissait à l'attraper. Mais, elle se recula contre le mur. Au même moment, on entendit des glapissements et la voix aiguë de l'émir déversant un torrent d'insultes sur ses hommes. L'un d'eux se leva et envoya une longue rafale en direction du camion. Milton tira Malko en arrière.

— Il faut partir, ils arrivent en nombre. On va tous y rester.

En effet, galvanisés, les Arabes attaquaient en hurlant. Malko comprit qu'il ne servirait de rien de se faire reprendre. Libre, il serait plus utile à la fille de Foster Hillman.

— Kitty, appela-t-il une dernière fois.

Mais elle avait remis sa tête sous la couverture et ne répondit même pas. Il se laissa glisser dehors et le camion démarra aussitôt. Des silhouettes couraient dans l'obscurité. Le gyrojet tonna deux fois. Malko rampa jusqu'au marchepied, atteignit l'habitacle et le camion prit de la vitesse.

Plusieurs balles s'enfoncèrent dans la carrosserie tout près de la main de Malko.

Un projecteur s'alluma sur le toit du bâtiment et l'éclaira. Mais le gros camion avait déjà atteint les barbelés. De l'autre côté, le terrain descendait en pente douce, ce qui les mettait à l'abri des balles. Pendant plusieurs minutes, ils ne purent se parler tant le vacarme du moteur lancé à plein régime sur le terrain inégal était assourdissant. Puis, ils rejoignirent un chemin de terre et cela se calma un peu.

— Qu'est-ce que c'est que cet engin ? demanda Malko. Chris sourit largement.

— On l'a piqué sur un chantier, avec d'autres trucs. C'est increvable. Toute la journée on a planqué avec les jumelles. On était sûr que, s'ils ne vous avaient pas liquidé, vous étiez dans ce coin-là.

— De la bonne mécanique américaine, renchérit Milton en frappant le volant du plat de la main.

Mais Malko n'avait pas le cœur à l'optimisme.

— La fille est restée là-bas, dit-il. Et l'émir est décidé à la torturer. Il ne croit pas que Foster Hillman est mort.

Milton Brabeck fit une embardée terrible pour négocier une courbe délicate. Les trois hommes furent projetés les uns contre les autres, incapables de parler. Puis Chris répliqua :

— On ira la chercher. Même s'il faut faire sauter pierre par pierre cette satanée baraque. Et même si les Ritals veulent nous en empêcher. Mais ce soir on dort. À chaque jour suffit sa peine. Le Donzi nous tend les bras. Pour plus de sûreté on va aller s'ancrer près d'une île. Malko pensa avec reconnaissance à Joe Litton.

Le capitaine des carabinieri Orlando Grado, chef de la brigade de Porto-Giro, était un homme petit dont la tête minuscule formait un contraste bizarre avec un corps rond comme une barrique. Il avait de petites jambes, un long cou d'échassier et des yeux brillants, comme un oiseau. Il avait beau arborer les casquettes les plus rigides et les manteaux les plus stricts, il n'arrivait jamais à inspirer le respect dû à son grade. D'ailleurs, il remplissait ses fonctions avec un laisser-aller bienveillant, tout à la dévotion de l'émir Katar qui avait l'insigne bonté de payer les études universitaires d'Alfredo, son fils unique. Le climat de la Sardaigne était idyllique, le travail inexistant et les jeunes paysannes sardes, parfois sensibles au prestige de l'uniforme. Une vie presque idéale.

Et pourtant, en cette minute, le capitaine Orlando Grado aurait volontiers échangé sa douillette sinécure pour un poste au fin fond de la Sicile, le plus loin possible de Porto-Giro.

L'homme qui se tenait en face de lui le crucifiait. Il avait épluché ses papiers, lu sa carte, examiné les deux hommes qui l'accompagnaient. Ce n'étaient ni des plaisantins ni des farceurs. Et chaque mot qui tombait des lèvres de l'homme blond et distingué assis sur la modeste chaise de la permanence s'enfonçait comme un pieu dans le cœur du capitaine : tentative de meurtre, kidnapping, séquestration, assassinat, recel de cadavre, chantage...

Orlando Grado tira une cigarette de son vieil étui de cuir, et la tapota sur son ongle d'un air pensif, les yeux perdus dans le vague. Il n'était que neuf heures du matin, et il n'avait pas encore le cerveau très clair :

— Commandatore, dit-il d'un ton plaintif, Son Excellence l'émir Katar est le bienfaiteur de l'île... Tout ce que vous me dites, bien sûr, mais enfin...

Malko l'interrompit d'un ton sec :

— Capitaine, sommes-nous dans son émirat ou en Sardaigne ? Je suis fonctionnaire d'un organisme d'État américain. Voulez-vous que je signale à mon ambassade que j'ai été kidnappé, qu'on a tenté de m'assassiner, qu'une jeune Américaine est séquestrée et que la police italienne refuse d'intervenir ?

Le capitaine des carabinieri baissa la tête. La discussion durait depuis une heure. Les trois hommes étaient là avant l'ouverture. Et maintenant, il fallait agir.

— Capitaine, reprit Malko, si vous refusez d'intervenir, j'alerte immédiatement par câble mon Ambassade et la Presse.

Malko et les gorilles avaient peu dormi. Mais la fusillade ayant eu lieu dans un endroit désert n'avait ameuté personne. Jusqu'à l'aube, ils avaient échafaudé des plans pour délivrer Kitty. Une nouvelle bataille rangée était exclue et le temps pressait. Aussi, Malko avait-il décidé de s'adresser à la police locale. Bien sûr, il risquait l'expulsion comme agent d'une puissance étrangère. Mais les accusations qu'il portait contre l'émir étaient si graves qu'il espérait obtenir une perquisition. Seulement il avait sous-estimé la puissance de l'émir. Orlando Grado leva un visage gris. Sa tête semblait encore plus minuscule.

— Commandatore, dit-il lentement, je vais enregistrer votre déclaration et l'envoyer au plus vite à Sassari qui statuera. Je ne peux pas intervenir sans instructions.

Malko ouvrait la bouche pour protester lorsqu'il entendit une voiture stopper dehors. Il y eut des pas rapides et la porte s'ouvrit violemment. L'émir Katar resta interdit devant Malko. Il était impeccablement vêtu d'une veste à la « Mao » blanche, d'un pantalon de flanelle et d'une casquette de yachtman. Ses joues grasses tremblèrent imperceptiblement mais il parvint à conserver son sang-froid. Pointant un doigt accusateur sur Malko, il dit d'une voix acide :

— Vous avez déjà arrêté ces gangsters ! Bravo, je venais justement porter plainte contre eux.

Le capitaine Orlando Grado crut que le ciel lui tombait sur la tête.

— *Signor Principe*, commença-t-il, ce monsieur... L'émir le foudroya.

— Ce n'est pas un monsieur ! C'est un bandit. Il a attaqué ma propriété cette nuit, sans doute pour me voler, avec ses deux complices. Ils ont tiré. J'exige que vous les arrêtiez immédiatement, si ce n'est déjà fait.

Les yeux de Chris Jones clignaient dangereusement, signe d'énervement. Orlando Grado leva les yeux au ciel. Un an de salaire pour être ailleurs.

— *Signor Principe*, cet homme prétend que vous l'avez enlevé...

— Ridicule, coupa l'émir. Arrêtez-les. Sinon je préviens Rome que vous êtes leur complice.

— *Porca miseria !* gémit le capitaine.

Alternativement, il regardait les deux hommes. Mais leurs visages étaient tout aussi graves et fermés. Il se gratta la gorge et pensa à son fils Alfredo, pour qui il avait déjà fait tant de sacrifices. Avec un coup d'œil désolé pour Malko il étendit la main vers la sonnette placée sur son bureau, reliée au poste de garde. Geste qu'il ne termina jamais.

Le Colt magnum 45 de Chris Jones était braqué à dix centimètres de son front, chien relevé. Le malheureux Italien voyait distinctement

les grosses balles en cuivre dans le barillet.

— Don't move ! *fit Chris*.

Orlando Grado ne parlait pas l'anglais, mais sa main retomba sagement sur le bureau.

Quant à l'émir, il contemplait avec stupéfaction et incrédulité le canon du modeste Colt cobra de Milton enfoncé dans son beau costume blanc, juste à hauteur du sternum.

Les deux gorilles avaient réagi sur un geste imperceptible de Malko. Celui-ci jouait maintenant sa dernière carte. Au bas mot, il risquait de se retrouver pour vingt ans dans une prison sarde. Dans aucun pays il ne faut s'attaquer à la police. Il n'y avait malheureusement plus d'alternative s'il voulait sauver Kitty. En se laissant emprisonner, il donnait trop d'avance à l'émir. Il s'avança jusqu'au bureau :

— Capitaine Grado, dit-il, je regrette d'en arriver à cette extrémité, mais tout ce que je vous ai dit est vrai. L'émir Katar est peut-être le bienfaiteur de l'île, mais c'est aussi un dangereux criminel. Je veux retrouver la jeune fille dont je vous parlais qui se trouve en danger de mort, séquestrée dans son domaine. Pour vous prouver ma bonne foi, je vous invite à participer à ma perquisition et je vous demande de ne pas opposer de résistance.

— Arrêtez-les, couina l'émir d'une voix de fausset.

Le capitaine Grado promena ses yeux du Colt 45 à l'émir, puis hocha la tête.

— Plus tard, *Signor Principe*, ils ne perdent rien pour attendre.

En réalité, il était ravi, le capitaine. C'était une façon inespérée de se tirer d'affaire. Il allait avoir le cœur net sur les accusations portées contre l'émir sans prendre le moindre risque. Il se leva et pour sauver la face, pointa un doigt solennel sur Malko.

— Vous vous rendez coupable d'un grave délit, *signor*. Très grave. Malko avertit l'émir et le capitaine :

— Nous allons sortir d'ici tous les cinq. Si l'un de vous tente le moindre geste, il sera abattu immédiatement.

C'était faux, du moins en ce qui concernait le capitaine, mais il valait mieux éviter d'ameuter le garde.

En file indienne, les cinq hommes sortirent du commissariat. Malko fermant la marche. Le capitaine, impassible, se garda bien de regarder du côté du corps de garde.

La Cadillac aux vitres bleutées de l'émir était arrêtée en face. Chris Jones ouvrit rapidement la portière avant et enfonça le canon de son arme dans le flanc du chauffeur arabe. Celui-ci roula des yeux effarés mais ne bougea pas. Malko, l'émir, le capitaine et Milton Brabeck se tassèrent à l'arrière.

Du poste, deux carabiniers observaient toute la scène sans la

moindre émotion.

— Dites au chauffeur d'aller chez vous, ordonna Malko à l'émir. Et ne lui dites que ça.

L'émir cracha un ordre dédaigneusement et l'Arabe mit en marche. Après avoir effectué un impeccable demi-tour, il mit le cap sur le domaine.

Pendant qu'ils roulaient sur la route déserte, sans une secousse, Malko demanda à l'émir :

— Avez-vous déjà torturé M^{lle} Hillman ? Comme vous me l'aviez dit ?

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, dit sèchement l'émir. Vous êtes des bandits.

— Excellence, fit Malko froidement, je vais fouiller votre propriété mètre par mètre, jusqu'à ce que je la trouve. Dans le cas contraire, je vous abats.

L'émir ne répondit pas, mais pâlit. Malko ne plaisantait pas. La Cadillac était déjà dans les lacets menant au domaine. Elle ralentit pour franchir la barrière. Le gardien salua respectueusement en reconnaissant l'émir. Ils stoppèrent un peu avant l'arcade menant au patio de la soirée psychadélique. L'émir, avant de descendre, jeta au capitaine :

— Je vous rappelle que je préside la remise des prix des régates ce soir à dix-huit heures, dit-il. J'espère que vous aurez mis ces gens hors d'état de nuire d'ici là.

Au moment où l'émir sortait de la Cadillac, une silhouette chafouine surgit à un angle du patio. Malko reconnut Hussein, le secrétaire. L'émir l'avait vu aussi. Avant qu'on puisse l'en empêcher, il hurla une interminable phrase en arabe. Chris Jones avait déjà bondi et le bâillonnait mais c'était trop tard. Hussein fit demi-tour à toutes jambes et disparut dans le dédale des bâtiments.

— Rattrapez-le, cria Malko.

Mais il fallait garder l'émir et le capitaine. Chris partit en courant. Le chauffeur tenta au même moment de prendre la fuite. Cueilli par un magistral coup de crosse de Milton à la nuque, il s'étala dans la poussière et il ne bougea plus.

Malko prit l'émir par le bras. Ses yeux dorés brillaient de rage.

— Nous allons tout fouiller, dit-il.

Traînant l'Arabe, il se dirigea vers le bâtiment où lui et Kitty avaient été enfermés. En route, ils croisèrent deux Arabes qui se traînèrent presque par terre en voyant l'émir. Celui-ci, ne desserrait plus ses lèvres minces, mais une lueur méchante sautillait dans ses yeux. Où était le géant Schaqq ? C'est lui qui inquiétait Malko. Ils arrivèrent au couloir desservant les chambres. Désert.

La porte de la pièce où Malko avait été enfermé était ouverte. Il

alla jusqu'à la chambre de Kitty. Ouverte et vide également. L'émir Katar lui jeta un coup d'œil moqueur. Les barreaux arrachés avaient été posés par terre dans chaque chambre.

Il fallait s'y attendre. Malko était indécis. Où chercher Kitty dans tous ces bâtiments ? Il commençait à craindre que l'émir ne s'en soit débarrassé pendant la nuit. Mais non, c'était impossible : Katar avait besoin de Kitty pour sauver sa propre vie.

Il n'avait pas dit un mot des deux Égyptiens abattus. Ceux-là ne devaient pas être tellement en règle...

Le capitaine Grado commençait à jeter des regards inquiets à Malko. L'émir triomphait sur toute la ligne. Il eut d'ailleurs un sourire de victoire.

— Je vous avais dit, capitaine, que ces hommes étaient des gangsters, fit-il.

Toute sa superbe retrouvée, il gonflait le torse, immobile, un peu à l'écart. Et Chris qui ne revenait pas !

— Chris ! appela Malko. Pas de réponse.

Soudain Malko pensa à la citerne et au corps de Carole Ashley. Pourvu qu'il y soit encore ! L'émir n'avait pas prévu la perquisition. C'était possible...

Sans douceur, il prit l'Arabe par le bras.

— Je vais vous montrer quelque chose, capitaine, annonça-t-il. Quand ils arrivèrent devant la dalle, l'émir avait changé de couleur. Il tenta d'échapper à l'étreinte de Malko et Milton lui donna un léger coup de crosse sur la tempe.

Malko se pencha et tira l'anneau. Mais il n'avait pas la force de Schaqq : la dalle bougea d'un centimètre.

— Aidez-moi, capitaine, demanda-t-il.

— Ne l'aidez pas, je vous l'interdis, glapit l'émir.

Mais l'Italien halait déjà la dalle avec Malko, découvrant à moitié l'ouverture. Malko se pencha.

Le corps de Carole Ashley était toujours là, flottant sur le dos, Malko le désigna à Grado.

— Cette jeune fille a été assassinée, jetée vivante dans ce puits, parce qu'elle m'a aidé. L'examen du corps le prouvera.

L'odeur était effroyable. Le capitaine Grado se releva pâle comme un mort, de grosses gouttes de sueur sur le front. Il détourna le regard quand l'émir dit d'une voix mal assurée :

— Je ne suis au courant de rien. C'est une machination.

C'est le moment que choisit Chris Jones pour arriver en courant, son éternel magnum au poing.

— Venez voir ce que j'ai trouvé, annonça-t-il. Malko sursauta :

— Kitty ?

— Non.

Ils suivirent le gorille à travers un dédale de couloirs pour aboutir dans le bureau où l'émir avait interrogé Malko. Il y avait une penderie grande ouverte, large et profonde. Chris Jones écarta les vêtements ; tassés derrière, il y avait deux cadavres posés tête-bêche, à même le sol, aux vêtements poissés de sang. Abdul Aziz et Baki. Si maigres qu'ils avaient déjà l'air d'être des squelettes.

Un ange passa et s'enfuit à tire d'aile, horrifié par ce qu'il avait vu. L'émir se laissa tomber dans un fauteuil, les jambes coupées, et Malko apostropha le capitaine Grado :

— L'immunité diplomatique donne-t-elle le droit de garder des cadavres dans les placards, capitaine ? Et puisque l'émir Katar nous a accusés d'un certain nombre de délits, pourquoi a-t-il oublié ces cadavres ?

L'Italien fit avec beaucoup de dignité :

— *Commandatore, il signor Principe* aura des explications à fournir sur ces... il chercha le mot... étrangetés. Juste à ce moment, un ronronnement puissant envahit la pièce. Malko regarda par la fenêtre et vit un gros hélicoptère rouge qui tournait lentement au-dessus du domaine, à très basse altitude. L'émir bondit de son siège :

— Capitaine, voilà vos hommes, je les ai fait prévenir, le domaine est cerné. Maintenant, vous pouvez arrêter ces bandits.

Le capitaine Grado avait vieilli de vingt ans en dix minutes. Il pensa à son fils, à tout le mal qu'il s'était déjà donné. Mais c'était un homme honnête et à cinquante-sept ans, on ne se refait pas.

— *Signor Principe*, dit-il, il se passe ici des choses étranges. Je dois demander l'ouverture d'une enquête. Et, en mon âme et conscience, je ne peux arrêter ces gens.

L'émir tourna à l'aubergine :

— C'est une infamie, hurla-t-il. Je vous ferai révoquer, je ferai chasser votre fils de l'Université.

— Je le sais, dit l'Italien tristement. Malko le tira par la manche :

— Capitaine, il *faut* retrouver cette jeune fille. Dites à vos hommes de fouiller le domaine, je...

La fin de la phrase se perdit dans une monstrueuse pagaille. Deux carabiniers, mitraillette au poing, conduits par un Hussein blafard, venaient de faire irruption dans le bureau. Tout le monde cria en même temps. Chris Jones voulut sortir, il dut stopper, sous la menace des carabiniers.

— Dites à vos hommes de le laisser passer, cria Malko.

— Arrêtez-les, hurla l'émir.

D'autres carabiniers arrivaient de partout. Pendant plusieurs minutes ce fut un désordre indescriptible. Le capitaine Grado hurlait de faire garder les sorties au milieu des vociférations en arabe de l'émir et de Hussein. Puis l'Italien prit Malko à part :

— Essayez de trouver cette jeune fille, dit-il à voix basse, moi je ne peux rien faire, il jouit de l'immunité diplomatique.

Et il fit signe au carabinier qui gardait la porte de les laisser passer. Malko fonçait déjà, suivi de Chris et de Milton sous les injures de l'émir.

Ils arrivèrent à l'endroit où ils avaient laissé la Cadillac juste au moment où la grosse voiture démarrait. À cause des vitres bleutées, il était impossible de voir qui était à l'intérieur. Mais elle devait faire un détour pour atteindre la sortie. Courant comme des fous, ils coupèrent à travers les bungalows. Juste à temps pour voir surgir la Cadillac. Le géant Schaqq conduisait, pour une fois, vêtu normalement. Et à côté de lui, Malko vit les cheveux blonds de Kitty. Juste à temps pour frapper le bras de Chris Jones. Sa balle se perdit dans le ciel.

— Stoppez cette voiture, hurla Malko aux deux carabiniers qui gardaient l'entrée. Stupides, ils le regardèrent sans bouger : ils n'avaient pas d'ordre.

La Cadillac fila devant eux, tourna dans un nuage de poussière et disparut.

Malko fit volte-face et se heurta à Chris Jones, pâle comme une carrière de craie, les yeux rétrécis, les bras ballants.

— Qu'est-ce qu'il y a, vous êtes touché ? Le gorille fit non de la tête.

— On va les rattraper, dit Malko, c'est une île.

Chris lui prit le bras et le serra à le casser, il pouvait à peine parler. Jamais Malko ne l'avait vu dans cet état.

— La voiture, fit-il. Elle va sauter. Je l'ai piégée tout à l'heure. J'avais trouvé de l'explosif dans le camion.

Malko sentit le monde lui tomber sur la tête.

— Mon Dieu, Kitty ! Elle est à bord.

Comme des fous, Malko et Chris Jones couraient vers l'hélicoptère rouge. Malko cria à l'Américain :

— Combien de temps la bombe ?

— Un quart d'heure environ. C'est un allumeur lent. Il a commencé à brûler quand la voiture a démarré. Il était relié au ventilateur. Je... je voulais faire sauter ce fumier d'émir, au cas où on n'aurait rien trouvé.

— Je sais, fit Malko sombrement.

Essoufflés, ils arrivèrent près de l'appareil, une Alouette à turbine. Par chance, le capitaine Grado bavardait avec le pilote. Malko ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche :

— Capitaine, la jeune fille que nous cherchions vient de partir dans une voiture piégée qui doit exploser dans un quart d'heure. Notre seule chance, c'est cet hélicoptère.

Grado regarda Malko comme s'il déraisonnait :

— Exploder. Mais qui ?

Malko montait déjà dans l'hélicoptère.

— Je vous en prie, capitaine, donnez l'ordre au pilote de décoller immédiatement. C'est une question de vie ou de mort.

Le capitaine Grado inclina la tête :

— D'accord, allez-y. Mais, *vous aussi*, vous aurez beaucoup de choses à m'expliquer.

— Vite.

Le rotor tournait déjà. Le pilote fit son point fixe, mit les gaz à fond et d'un coup, l'hélicoptère s'enleva gracieusement. Le pilote était un garçon jeune, blond, un peu empâté. Dès qu'ils furent en l'air il demanda à Malko des instructions.

— Suivez la route, dit Malko. Nous cherchons une Cadillac noire. L'Alouette grimpait verticalement. Les portes latérales avaient été enlevées et un vent violent balayait la minuscule cabine. Malko s'était assis sur le siège avant à la gauche du pilote. Déjà les maisons du domaine de l'émir ressemblaient à un jeu de construction.

— Quelle direction ont-ils prise, demanda le pilote.

— Suivez la route côtière vers Olbia, ordonna Malko. Ils doivent rejoindre la crique où se trouve le yacht de l'émir. C'est au nord de Porto Redondo.

Il leur fallut cinq minutes pour retrouver la voiture. Elle filait à toute allure, semblable à un gros scarabée noir. Le soleil se reflétait

sur ses glaces bleutées. Malko regarda sa montre. Si les calculs de Chris Jones étaient exacts, il lui restait dix minutes pour sauver Kitty. Ils suivaient la route côtière, bordée de précipices abrupts. Comme toujours en Sardaigne, le temps était extrêmement limpide. Des petits bateaux creusaient un sillage blanc dans la Méditerranée le long de la côte. La Cadillac prit une courbe si vite que Malko crut qu'elle se renversait. Les roues frôlèrent le précipice mais le géant Schaqq parvint à redresser, ses deux roues gauches mordant le bas-côté, projetant un nuage de pierres. Du coup, il ralentit considérablement son allure. La Cadillac n'était pas du tout la voiture indiquée pour cette route incroyablement sinueuse.

— Descendez, cria Malko au pilote.

L'italien obéit. Comme un ascenseur ultra-rapide, l'hélicoptère se laissa tomber et redressa à cinq mètres de la route devant le long capot de la Cadillac.

Malko eut le temps de voir à travers le pare-brise le visage stupéfait de Schaqq. Déjà la voiture était passée.

— Suivez-la !

L'appareil s'inclina gracieusement en avant et en dix secondes, ils furent de nouveau au-dessus de la voiture. Le pilote montra du doigt à Malko un mégaphone électrique accroché au plafond. Sa puissance couvrit le bruit de la turbine. Malko prit le porte-voix et se pencha à l'extérieur en hurlant :

— Arrêtez-vous, il y a une bombe dans votre voiture. Vous allez sauter. Attention, attention, vous êtes en danger de mort ! Les mots, puissamment amplifiés par le mégaphone retentissaient dans les rochers déserts. Même avec le bruit de l'hélicoptère, Schaqq devait les entendre.

Une nouvelle fois, la Cadillac passa en trombe en dessous de l'hélicoptère. Malko eut un choc. Kitty avait baissé sa glace et par la portière faisait un signe joyeux en riant. Le pilote italien la vit aussi et remarqua :

— Mais je croyais qu'on enlevait cette jeune fille ? Elle n'a pas l'air d'avoir peur.

— Elle est folle, expliqua Malko. Elle ne réalise rien. Comme un petit enfant.

La Cadillac avait parcouru à peu près la moitié du chemin jusqu'à Porto Redondo. Malko regarda sa montre. Il restait sept minutes pour sauver Kitty.

— Essayez encore, dit-il.

De nouveau l'hélicoptère plongea, Malko hurla son avertissement. Qu'il l'ait entendu ou non, l'Arabe ne ralentit pas son allure. Il y avait environ trois kilomètres de ligne droite avant la descente en lacets vers la crique de Porto Redondo. Malko essuya son front couvert de

sueur en dépit du vent frais. S'il ne faisait pas quelque chose, Kitty, qu'il était venu chercher de si loin, allait mourir. Kitty qui ne se doutait pas du danger qu'elle courait.

Elle était toujours à la portière, observant avec un ravissement enfantin le ballet de l'hélicoptère. Ses longs cheveux flottaient dans le vent. Une fraction de seconde, Malko eut devant les yeux le visage sévère de Foster Hillman.

Indécis, le pilote quêta un ordre des yeux.

— Vous allez poser l'hélicoptère au milieu de la route, ordonna Malko. Comme ça, ils seront obligés de quitter la voiture. Là-bas, au bout de la ligne droite.

L'Italien ne dit rien, mais ouvrit la gaine de son pistolet, accroché à sa hanche droite. Ils dépassèrent la voiture, volant à moins de cinq mètres de la route. S.A.S. priaient silencieusement en comptant les secondes. Comme le temps passait vite !

Le pilote cabra légèrement l'hélicoptère et descendit délicatement. Il y eut un choc léger et Malko sauta à terre, le mégaphone à la main, au risque de se faire hacher par le rotor.

La Cadillac freina violemment et stoppa à cinq cents mètres environ de l'hélicoptère.

— Ils vont faire demi-tour, dit l'Italien. Malko secoua la tête.

— Impossible. Ils doivent rejoindre le bateau de l'émir. Restez là pour bloquer la route. J'y vais.

Pour toute arme, il prit le mégaphone et partit en courant. Chaque pas représentait un effort surhumain. La chaleur était terrifiante, sans un souffle de vent. Même les insectes se cachaient. Sous les pieds de Malko, le bitume tout neuf fondait. Quelque part en bas des rochers, le yacht climatisé de l'émir attendait Kitty.

Un projectile passa en sifflant près de lui. Instinctivement, il fit un écart et le bruit de l'explosion parvint aussitôt. Schaqq tirait sur lui. Un gros rocher lui offrait un abri parfait. Il s'abrita derrière et emboucha une fois de plus son porte-voix :

— Attention, sortez de la voiture. Il y a une bombe, vous allez sauter. Attention, vous êtes en danger de mort.

Cette fois, il ne pouvait pas ne pas avoir entendu. Les mots se répercutaient sur les parois rocheuses avec un éclat fantomatique. Malko répéta son message, en détachant bien chaque mot. Pour toute réponse, plusieurs balles s'écrasèrent sur le rocher. Pour tirer avec cette précision, Schaqq devait avoir un fusil. Si seulement il avait abandonné la voiture. Mais il attendait, accroupi derrière la portière ouverte, Kitty toujours dans la voiture.

Malko regarda sa montre. La bombe allait exploser d'une seconde à l'autre.

Un bruit de moteur lui fit lever la tête. Il risqua un œil vers la

route Comme un gros crabe, la Cadillac enjambait le fossé en cahotant. Elle franchit l'obstacle dans un nuage de poussière et un hurlement de pneus martyrisés, puis partit en tanguant dans la pierraille, vivant un vague sentier.

Malko sortit d'un bond de son abri. Une nouvelle fois, il hurla dans le mégaphone :

— Sauvez-vous, la voiture va sauter.

Il n'eut comme réponse que le hurlement des vitesses de la grosse voiture. Il courut vers l'hélicoptère. Sa décision était prise. Il allait demander au pilote italien de se poser *sur le toit* de la Cadillac. Comme cela Schaqq serait bien forcé de l'abandonner. S'il arrivait à temps.

Le pilote avait mis le rotor en marche en le voyant courir. Cassé en deux, Malko grimpa dans la cabine et ils décollèrent immédiatement. Ils n'eurent aucun mal à retrouver la voiture. Elle avançait très lentement dans un no man's land rocailleux, vers la mer. Au moment où Malko allait donner l'ordre au pilote de descendre, il aperçut un point noir sur la route. Il grossit et Malko reconnut alors une Alfa-Roméo des carabinieri. Elle freina à l'endroit où la Cadillac avait quitté la route, si violemment qu'elle se mit en travers. Puis tenta de prendre le même chemin que la voiture américaine. Mais, les roues avant patinèrent et elle s'enlisa dans la poussière du fossé. Le conducteur tenta de l'arracher en donnant de furieux coups d'accélérateur puis jaillit de la voiture.

C'était Chris Jones, décoiffé, en manches de chemise, les courroies de son holster lui barrant la poitrine. Il franchit le fossé d'un bond prodigieux et dévala en courant vers la Cadillac qui cahotait à trois cents mètres devant lui.

— Il est fou, il va se faire tuer dit Malko. Il reprit son mégaphone et hurla :

— Chris, arrêtez-vous. C'est trop tard.

L'Américain fit un vague signe de la main. Ils se trouvaient juste au-dessus de lui et Malko pouvait voir le haut de son crâne dégarni. Il courait à longues enjambées, les coudes serrés et la bouche ouverte, gagnant du terrain à chaque seconde. Il n'était plus qu'à deux cents mètres de la voiture.

— Rattrapez-la et posez-vous sur la voiture. Tant pis pour la casse, dit Malko au pilote.

Cette fois, l'Italien le regarda, franchement désapprouvateur.

— *Signor*, remarqua-t-il doucement, j'ai une femme et deux enfants et je n'ai pas envie de mourir. Ceci est une affaire privée qui ne me regarde pas. Si vous voulez vous faire tuer, faites-le tout seul. Vous avez dit vous-même que la voiture va sauter.

— Mais la fille ! dit Malko avec désespoir. L'Italien baissa la tête et murmura :

— C'est horrible, mais nous n'y pouvons rien.

Malko ne quittait pas la voiture des yeux, pris d'un fol espoir. Le temps de l'explosion était passé de cinq minutes. Peut-être le dispositif n'avait-il pas fonctionné ?

L'hélicoptère bourdonnait comme un gros insecte au-dessus de la voiture. Schaqq n'avait plus que cinq cents mètres environ à franchir pour rejoindre la route en contrebas. On ne voyait plus Kitty. Soudain la Cadillac stoppa net. Schaqq en jaillit, une carabine automatique dans son énorme poing. Chris se rapprochait à vue d'œil. Précipitamment, il épaula et pressa la détente ; une flamme orangée apparut à la sortie du canon et plusieurs petites gerbes de poussière jaillirent autour de Chris Jones qui ne ralentit pas sa course. Il ne chercha même pas à riposter avec son pistolet. Mais la tentative de l'Américain était désespérée.

Malko, dans l'hélicoptère immobilisé une vingtaine de mètres au-dessus de la Cadillac, n'en pouvait plus.

— Stop, Chris, hurla-t-il dans le mégaphone. Cela va sauter !

Le gorille était à moins de cinquante mètres de la voiture. Brusquement Malko réalisa pourquoi Schaqq n'avait pas abandonné la voiture : il ne comprenait que l'Arabe. L'émir le lui avait dit. L'Italien avait entendu son avertissement. Il cabra l'hélicoptère qui grimpa verticalement, collant Malko au siège. Celui-ci eut le temps de détailler la scène : la voiture noire immobilisée sur la rocaille et l'homme qui courait comme un fou sous le soleil. Et soudain, il n'y eut plus de Cadillac. Rien qu'un cratère noir. Un souffle irrésistible souleva l'hélicoptère et Malko dut se cramponner pour ne pas être éjecté. Le pilote jura :

— Porca madona !

Pendant près d'une minute, l'Alouette fut ballottée comme un fêtu de paille. Enfin, Malko put regarder en bas. À la place où se trouvait la Cadillac il n'y avait plus qu'un nuage de poussière. La silhouette de Chris Jones avait disparu aussi. À cent mètres de là, dans une crevasse, un panache de flammes et de fumée noire montait dans l'air brûlant, des débris de la voiture.

— Descendez, hurla Malko. Vite !

Le pilote était blanc comme un linge. Tellement troublé que l'atterrissage fut plutôt brutal. L'appareil rebondit deux fois. Malko était déjà à terre. Il se tordit la cheville et courut en clopinant vers le brasier.

Ce qui restait de la Cadillac avait été projeté dans un petit ravin, à près de cinquante mètres du lieu de l'explosion. Une chaleur terrifiante se dégageait du brasier. Malko dut reculer. Il manquait les portières, un morceau de toit et le capot. À travers les flammes, Malko aperçut soudain une frêle silhouette.

— Kitty ! hurla-t-il.

Il ne sut jamais si c'était une illusion d'optique ou si la jeune fille avait réellement bougé. Mais il y eut une flamme brusque à l'intérieur et les longs cheveux blonds s'enflammèrent d'un seul coup. Pendant des mois, il reverrait cette vision. Le pilote accourait avec l'extincteur de l'hélicoptère. Il le braqua sur les flammes et une mousse blanche atteignit la voiture. En vain. La chaleur était trop forte.

Chris Jones surgit, les yeux fous. Une profonde estafilade lui barrait le front.

Dès que l'extincteur parut avoir fait une trouée dans les flammes, il se précipita. Mais lui aussi dut reculer, les cheveux et les sourcils roussis, des cloques sur les mains. Il avait l'air si égaré que Malko lui dit :

— C'est trop tard, Chris. Et ce n'est pas votre faute. C'est le destin. Il y avait des larmes dans les yeux de l'Américain. Il contemplait la voiture, hypnotisé, si près que Malko dut le tirer en arrière. La Cadillac continuait à brûler, l'extincteur de l'hélicoptère était vide. Les trois hommes reculèrent, impuissants.

Puis on entendit les sirènes des voitures des carabiniers sur la route. Cinq minutes plus tard ils arrivèrent avec Milton. La Cadillac finissait de brûler. Milton était verdâtre. Il avait trouvé sur son chemin le corps de Schaqq dont la tête, écrasée contre un rocher n'était plus qu'une bouillie ignoble. Il lui manquait un bras, arraché net à l'épaule. Un groupe de campeurs accouraient. Ils s'arrêtèrent net et hélèrent les carabiniers à grands gestes. Il y avait, aplati sur une paroi rocheuse, le volant de la Cadillac, un peu plus loin une main poilue. Enfin les carabiniers apportèrent un plus gros extincteur et on put s'approcher de la voiture. Malko parvint à ouvrir la portière avant, encore brûlante, sous un flot de neige carbonique.

Kitty n'était plus qu'une petite silhouette carbonisée, recroquevillée sur ce qui avait été le siège avant. On aurait dit une enfant de huit ans. À côté de Malko, le capitaine Grado arrivé en dernier pleurait. Il fit un signe de croix et murmura :

— Elle n'a pas dû souffrir, elle a été asphyxiée tout de suite par la fumée.

Malko ne répondit pas. Il repensait au regard innocent de Kitty et à sa détresse. Il était le dernier être à lui avoir apporté un peu de joie. Pauvre gosse. Elle n'avait pas eu de chance dans sa courte vie. À l'écart, Chris Jones se tenait debout, les yeux secs. Malko alla le reconforter, mais l'Américain semblait dans un état second, insensible aux mots.

On apporta une couverture pour y rouler ce qui restait de Kitty. Quelques minutes plus tard, le capitaine Grado tendit à Malko un petit paquet. Il y avait une gourmette en or, une longue mèche de cheveux

qu'ils avaient retrouvée au fond de la voiture et un petit ours en peluche, tout roussi. Le tout dans un grand mouchoir à carreaux, prêté par un des carabiniers. Tout ce qui restait de Kitty Hillman. Malko aussi avait envie de pleurer. Il s'éloigna lentement de la carcasse encore fumante de la Cadillac.

Il régnait une chaleur étouffante dans le minuscule bureau du capitaine Grado. L'Italien était assis derrière son bureau, en manches de chemise. Il était deux heures de l'après-midi.

En face de lui, Malko gardait un visage grave et triste. Le corps de Kitty Hillman reposait dans un cercueil hâtivement confectionné, au fond d'un hangar appartenant au commissariat. Depuis qu'ils avaient regagné le bureau, le capitaine Grado n'avait pas cessé de téléphoner : Rome, Sassari, Olbia.

Malko et les deux gorilles avaient dû faire une longue déposition sous serment, pour l'enquête sur la mort de Carole Ashley. Et maintenant, le capitaine Grado venait de convoquer les trois hommes dans son bureau.

— *Commandatore*, dit-il après avoir allumé une cigarette, j'ai reçu des instructions en ce qui vous concerne : vous êtes expulsés de Sardaigne pour avoir gravement troublé l'ordre public. Il y a un avion qui quitte Olbia à six heures pour la France... J'ai retenu trois places.

— Et l'émir ?

Le capitaine baissa la tête. Il avait un peu honte.

— Je ne peux rien faire pour le moment. Il est protégé par son passeport diplomatique. Mais je vous donne ma parole d'honneur que l'enquête sur le meurtre de M^{lle} Carole Ashley sera menée jusqu'au bout...

— Vous voulez dire qu'il risque d'être condamné ?

— Non. Si nous réunissons des preuves suffisantes, en pratique, nous pouvons seulement le déclarer *persona non grata* et demander son expulsion.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Il y eut un lourd silence. Chris Jones était toujours aussi pâle comme si tout son sang s'était vidé de son corps. Il n'avait plus desserré les lèvres depuis l'incendie de la Cadillac.

— Je comprends votre position, dit Malko. Vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir. Je vous en suis infiniment reconnaissant.

La petite tête d'épingle du capitaine Grado n'était plus ridicule. Il semblait sincèrement attristé. Et puis, cet inconnu blond lui plaisait. Les yeux dorés reflétaient parfois une bonté qu'il comprenait. Malko s'éclaircit la voix et dit :

— Capitaine, si je vous donnais ma parole d'honneur de me

trouver dans ce bureau à cinq heures précises, m'autoriseriez-vous à aller prendre un dernier bain. Avec mes amis, bien entendu, dont je réponds comme de moi-même...

Le capitaine leva ses yeux d'oiseau sur Malko, toujours sans changer d'expression.

— Si vous me donnez votre parole d'honneur, *Commandatore*, vous êtes libre. Il fait très chaud aujourd'hui et je ne possède aucun local digne de votre rang pour vous garder. D'ailleurs, nous n'avons même pas de prison.

Malko se leva.

— Vous avez ma parole, capitaine. À tout à l'heure.

L'Italien les regarda partir avec une expression indéfinissable dans le regard, un mélange de fierté, de tristesse et de compréhension. Puis il se replongea dans ses papiers.

Sous le soleil torride, Malko expliqua aux deux gorilles :

— Nous avons trois heures pour régler nos comptes. Après, l'émir nous échappera définitivement.

— Allons-y, dit Chris. Je ne dormirai tranquille que quand ce type sera mort.

Ils n'avaient plus de voiture, mais le Donzi était toujours à quai. Avec toutes leurs valises mais sans armes. Le capitaine avait tout gardé.

— Nous avons le bénéfice de la surprise, expliqua Malko. Jamais l'émir ne peut penser une seconde que nous allons venir le voir. Nous nous débrouillerons.

Chris Jones ne dit rien, mais l'expression hagarde de son visage ne présageait rien de bon.

Ils traversèrent rapidement la petite place de Porto-Giro, déserte à cette heure caniculaire et gagnèrent le Donzi, à quai. Trois minutes plus tard, ils franchissaient la passe. Le domaine était à cinq minutes. Ils virent approcher les bâtiments blancs avec une étrange émotion. C'était la dernière fois qu'ils venaient là. Le wharf grossit. Il n'y avait personne en vue. Malko coupa les deux moteurs et le Donzi continua sur son erre. L'étrave acérée fendait l'eau émeraude silencieusement. Alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelques mètres du bout de la jetée, un garde en uniforme sortit d'une petite guérite et vint vers eux en traînant les pieds.

Déjà, Chris, caché par le pare-brise, avait saisi une lourde clef anglaise.

Malko arrêta son geste :

— Évitions de faire couler le sang. L'émir ne se méfie plus. Celui-là ne se fera pas tuer pour lui.

Effectivement, le garde les regardait accoster sans manifester la moindre hostilité, les prenant pour des visiteurs de l'émir. La coque

heurta le wharf et Chris sauta à terre. En un clin d'œil, ils furent amarrés. Le garde salua et dit :

— Qui dois-je annoncer à Son Excellence ?

Chris avait fait le tour derrière lui. Brusquement, il lui fit une clef au cou, l'étranglant aux trois quarts.

— Le diable, souffla-t-il. Monte dans le bateau. Vite.

L'autre, de surprise, faillit en avaler son dentier. Il porta vaguement la main à son étui de revolver, mais Chris le découragea d'une tape et récupéra l'arme, un Beretta 7,65.

— Pas d'héroïsme, pépère, ou tu ne toucheras jamais ta retraite...

Le vieux ne comprenait pas l'anglais, mais il saisit parfaitement l'intonation. Son bras retomba le long de son corps et il sauta docilement sur le Donzi. Pour se retrouver ficelé comme un saucisson au fond de la luxueuse cabine. Il était totalement dépassé par les événements.

— Combien de gardes comme vous y a-t-il ici ? demanda Malko en parfait italien.

— Deux. Un au standard téléphonique, l'autre à l'entrée de la route. Et puis les Arabes de l'émir. À l'intérieur de ses appartements.

— Armés ?

Il fit signe que oui. Malko lui enleva son pistolet et expliqua :

— On ne vous fera aucun mal. Dans une heure nous vous libérerons.

— Et l'émir, gémit le vieux, il va me renvoyer. J'ai une femme...

— L'émir, coupa Chris, tu pourras aller à son enterrement, si tu l'aimes tant.

Après avoir soigneusement fermé la porte de la cabine à clef, ils s'avancèrent sur le wharf. Les appartements privés de l'émir se trouvaient heureusement de l'autre côté et il ne pouvait les voir. Rapidement, ils serpentèrent à travers les bungalows des invités. Il n'y avait pas un chat en vue.

Malko connaissait le chemin par cœur. Il se retrouva devant le poste de garde vitré, commandant le patio de la soirée psychadélique avec un pincement de cœur. Comme la première fois, un garde somnolait au standard téléphonique, cuit de chaleur. Lorsqu'il redressa brusquement la tête, il se trouva en face du regard glacé des yeux gris de Chris Jones. Et aussi du museau noir du Colt 38.

— Les mains sur la tête, fit l'Américain.

Le Sarde n'hésita pas une seconde. Dans ce pays où le kidnapping était une des industries de base, on apprenait dans les écoles qu'il ne fallait jamais discuter les ordres d'un homme armé. Il leva gentiment les bras.

Rapidement, grâce à une partie des fils téléphoniques du standard, il fut ligoté à sa chaise.

— *Il Principe* ? demanda Malko. L'autre désigna des yeux le patio.

— E la casa.

On le sentait attentif à ne pas faire la moindre peine à Malko. L'émir ne devait pas très bien le payer.

— Dove ?

L'homme montra la galerie à droite et leva quatre doigts. C'était donc la quatrième porte, un peu plus loin que le salon Louis XV où Malko avait été reçu.

— Restez là, dit Malko à Chris... Je vais voir. Que Milton fasse le tour pour surveiller les fenêtres. Et surtout, pas de coups de feu. Il jeta un coup d'œil à sa montre : trois heures moins le quart. Il avait encore le temps. Avant de partir, il ramassa sur le bureau un gros trousseau de clefs.

Abdullah Al Salind, émir Katar, s'étira voluptueusement, sauta de son canapé de cuir blanc et déboucha délicatement la bouteille de Dom Pérignon, tout en pensant à rentrer le ventre car la jeune femme assise en face de lui l'observait.

Pour la première fois depuis des semaines, l'émir se sentait d'humeur joyeuse. Ces chiens de Baki et d'Aziz étaient morts. Il était débarrassé des agents de la C.I.A. et Kitty Hillman n'était plus un problème pour lui. Certes, il allait être obligé d'engager des gardes du corps pour un certain temps. Mais la politique est mouvante. Nasser serait peut-être tué avant lui...

Quant à ses ennuis avec les autorités sardes, cela se réglerait à Rome en deux coups de téléphone.

Aussi avait-il décidé de s'offrir une petite joie, de s'occuper enfin sérieusement de la jeune personne qui se trouvait en face de lui. Il l'avait invitée dans son domaine, mais depuis une semaine, à cause de tous ces événements fâcheux, elle croupissait dans son bungalow climatisé. Il ne l'avait vue que pour la soirée psychadélique. Mandy Wheeler aimait l'argent et tout ce qu'il procure. Son analphabétisme presque total avait résisté aux assauts des meilleurs *finishing schools* d'Angleterre et du Continent. Lorsqu'elle avait rencontré l'émir au cours d'une soirée à Londres, son choix avait été fait immédiatement. C'était l'homme idéal à épouser. Elle avait beau savoir qu'il avait la fâcheuse habitude de se débarrasser, au bout de quelques semaines, des jeunes débutantes auxquelles il faisait l'honneur de son lit, elle était sûre de la victoire. Il suffisait d'être plus rusée, plus patiente et plus vicieuse que les autres. Une recette simple. Son statut social était excellent, elle avait toujours choisi ses amants discrètement parmi ceux qui pouvaient élargir ses connaissances sexuelles et elle était belle. Et décidée à dire « oui » à tout. On disait l'émir affreusement dépravé, pédéraste occasionnel, et un peu sadique. Mandy espérait de tout son cœur qu'il serait à la hauteur de sa réputation. Qu'au moins

elle ne s'ennuie pas trop. Mandy, assise bien en face de l'émir, décroisa légèrement les jambes. Il aperçut le triangle blanc de son slip et détourna les yeux trop vite. Le champagne débordait des coupes. Il tendit la sienne à Mandy.

— À nous, dit-il.

Quel merveilleux décor pour un premier contact ! Cette partie du bâtiment était réservée aux ébats amoureux de l'émir Katar. Le sol de marbre noir était parsemé de luxueux tapis, de moquette blanche comme le divan et les fauteuils. Une somptueuse installation de stéréo diffusait une musique douce et sentimentale. Bien entendu, l'appartement était à air conditionné et il régnait une agréable fraîcheur. Mandy frissonna. Le contact du cuir contre sa peau lui causait un agréable picotement. Elle voyait que l'émir avait envie d'elle et c'était, aussi, une sensation agréable.

— Je voudrais une cigarette, demanda-t-elle.

— Elles sont dans le tiroir du bar, dit-il.

Il aimait la voir déplacer sa longue silhouette souple, deviner sous la jupe très serrée, la ligne du slip, lorsqu'elle marchait. Mandy le savait : elle fit saillir ses reins en se levant, retira ses chaussures et glissa jusqu'au bar. Dans son dos, elle sentait le regard brûlant de l'émir. En ouvrant le tiroir, elle poussa un petit cri :

— K ! qu'est-ce que c'est ?

Pour simplifier, elle l'avait surnommé « K ». Cela avait quelque chose de mystérieux qui l'excitait beaucoup. Elle tenait à la main un petit pistolet automatique noir.

L'émir ne fit qu'un bond jusqu'à elle, lui reprit l'arme et referma le tiroir.

— C'est pour me défendre contre les cambrioleurs, expliqua-t-il.

Il lui avait raconté que le domaine avait été attaqué par des bandits sardes, la nuit précédente, pour justifier les coups de feu entendus. Mandy le regarda d'un drôle d'air.

Les armes à feu l'excitaient. Il le sentit et l'enlaça. Appuyés au bar, ils échangèrent leur premier baiser. Mandy y mit toute sa technique, bien que l'haleine de l'émir ne fût pas des plus fraîches, mais l'argent n'a pas d'odeur...

Leur flirt se poursuivit sur le divan. Mandy savait parfaitement qu'elle était venue là pour faire l'amour, mais elle tenait à exciter le plus possible son partenaire. Très chatte, elle se frottait contre lui, se reprenait, s'écartait, bavardait. Quand l'émir fit sauter son soutien-gorge, elle poussa un petit cri et se couvrit la poitrine, tout en prenant soin de laisser dépasser la pointe d'un de ses seins.

— Ce n'est pas très confortable, ce divan, soupira-t-elle. L'émir Katar découvrit ses dents blanches.

— Vous avez raison, j'ai quelque chose de bien mieux.

Il tira Mandy par le bras et la fit lever, pour l'amener au milieu de la pièce. Dans sa main gauche, il dissimulait une petite boîte carrée de la taille d'une boîte d'allumettes, qu'il avait prise sur une étagère.

— Allongez-vous par terre, ordonna-t-il.

— Par terre ?

À cet endroit, il n'y avait pas de tapis.

— Oui, par terre.

On lui avait toujours dit de ne jamais contrarier les caprices sexuels d'un milliardaire.

Quand la pointe de ses seins nus toucha le sol, le froid du marbre la fit frissonner. L'émir se pencha et la tira un peu en avant, en même temps, il fit glisser sa jupe le long de ses jambes.

— Ne bougez pas, dit-il.

Il y eut un petit déclic et un ronronnement, Mandy poussa un cri. Le sol se soulevait sous elle. Elle se tortilla pour regarder : un grand rectangle de marbre constituant le revêtement du living-room montait lentement, comme un pont hydraulique dans un garage. Ses jambes pendaient à l'extérieur et elle commença à comprendre ce que voulait l'émir. Ce n'était pas extrêmement confortable, mais très excitant. En plus, les vibrations du moteur se répercutaient dans la table et dans le corps de Mandy.

— Comment ça marche ? demanda-t-elle.

— C'est une table escamotable, expliqua le Prince complaisamment. Avec un système hydraulique que je télécommande avec ça.

Il lui montra la petite boîte jaune et appuya sur une des touches. La table s'arrêta de monter. Il pressa une autre touche et le marbre redescendit légèrement. En même temps, l'émir fit le tour du plateau de marbre pour venir se placer derrière Mandy. Pendant que la table se remettait à monter, il tira doucement sur le slip blanc. Mandy l'aida en se soulevant un peu. L'idée de faire l'amour électroniquement ne lui déplaisait pas. Quant à l'émir, cette méthode épargnait son début d'embonpoint. Le mécanisme hydraulique lui évitait des mouvements inutiles. Avec un petit chuintement, la table s'arrêta en position haute.

— C'est étonnant votre système ! gloussa Mandy en sentant le corps de l'émir se glisser derrière elle. Voluptueusement, il passa les deux mains sur son dos nu et lui emprisonna les seins. Il ne s'était pas encore déshabillé. Au moment où il mettait la main sur la ceinture de son pantalon, il y eut un craquement à l'autre bout de la pièce et il leva la tête. La porte était en train de s'ouvrir tout doucement. L'émir n'eut même pas peur. Pour lui, l'opération Kitty était terminée. Il avait une confiance absolue dans son invulnérabilité.

Ce ne pouvait être qu'un de ses domestiques, croyant la pièce vide.

Il ouvrit la bouche pour l'injurier et resta paralysé, une terreur abjecte lui tordant l'estomac.

Dans l'embrasement de la porte s'encadrait la silhouette de Malko. Ses yeux dorés étaient presque verts et son visage impassible.

L'émir s'écarta brusquement de Mandy qui leva la tête à son tour.

— K ! fit-elle d'une voix étranglée. Qui est-ce ?

L'émir avait trop peur pour lui répondre. Il s'était rué sur le téléphone.

— Je vous écoute, répondit la voix froide de Milton Brabeck assis au standard. Vous voulez commander un cercueil ?

L'émir raccrocha brutalement. Malko s'était avancé au milieu de la pièce.

— Que voulez-vous, monsieur Linge ? réussit-il à dire. Cette affaire est terminée.

Malko désigna Mandy, entièrement nue, toujours appuyée à la table :

— D'abord que vous disiez à cette jeune personne de prendre une tenue plus décente.

Mandy reconnut l'accent d'un homme bien élevé et reprit un peu son sang-froid. Si l'inconnu n'avait pas eu une attitude menaçante, elle se serait volontiers partagée. Les cheveux blonds et les yeux dorés c'était assez son genre.

— Qu'êtes-vous venu faire ici ? répéta l'émir. Malko eut un sourire froid :

— Vous vous posez encore la question ? Je suis venu vous tuer, émir Katar. Parce que Kitty Hillman est morte par votre faute. Vous n'avez pas eu pitié d'elle, n'est-ce pas ? Ni de son père...

Mandy étouffa un petit cri d'horreur. Elle avait remis son slip et son soutien-gorge et regardait toute la scène, du divan. Elle poussa un second cri quand Chris Jones apparut silencieusement derrière Malko, le Beretta 7,65 dans la main droite. Ses yeux gris et froids étaient complètement dépourvus d'expression. L'émir regarda autour de lui, affolé :

— Vous n'allez pas m'abattre comme ça, murmura-t-il. Malko inclina la tête :

— Si.

— Mais c'est un meurtre.

— C'est un meurtre.

L'Arabe cria et recula jusqu'au mur.

— Je connais des gens de votre gouvernement. Je me plaindrai. Cela ne fit même pas sourire Chris Jones. Malko dit :

— Nous ne travaillons pas pour la C.I.A. Nous sommes des bandits de grand chemin. C'est vous-même qui l'avez dit. Des gangsters.

Il se tourna vers Mandy.

— Mademoiselle, voulez-vous avoir l'obligeance de passer dans la salle de bains et de vous y enfermer. Je tiens à vous éviter une scène pénible.

— Non, cria l'émir. Ne t'en va pas. Ils vont me tuer.

Le petit cerveau de Mandy Wheeler travaillait à toute vitesse. C'était peut-être l'occasion inespérée de gagner le cœur de l'émir, définitivement. Une histoire pareille c'était infiniment plus efficace que n'importe quelle partie de jambes en l'air.

Elle se rapprocha de l'Arabe et foudroya Malko du regard.

— Je vous dénoncerai, menaçait-elle. Malko eut un sourire poli.

— C'est votre droit. Pour l'instant je vous demande de sortir de cette pièce, sinon je me verrai contraint d'employer la force. Brusquement, elle s'écarta de l'émir et marcha vers le bar. Dix secondes plus tard, elle se retournait : le petit pistolet noir à la main, braqué sur Malko.

— Haut les mains !

— Non, cria Malko pour retenir Chris qui levait déjà le bras. Mandy courut jusqu'à l'émir et lui glissa le pistolet dans la main. Malko n'avait pas bougé, mais Chris s'était écarté de trois mètres. Le visage dur, il ne perdait pas un mouvement de son adversaire.

— Vous allez mourir quand même, dit Malko. Écartez cette jeune fille.

— Si cet homme tire je vous tue, fit l'émir, pas très sûr de lui. Malko haussa les épaules et dit d'une voix lasse :

— Cela n'a aucune importance. Si je ne vous tuais pas maintenant, je ne pourrais jamais me regarder devant une glace. Je compte jusqu'à cinq. Chris, vous êtes prêt ?

Malko ramassa un coussin et le plaqua devant le canon de son pistolet pour étouffer le bruit, à défaut de silencieux.

— Je suis O.K., dit Chris.

Il régnait une tension intolérable dans la pièce en dépit du Concerto d'Aranjuez qui continuait à exploser dans les haut-parleurs. L'émir regarda le canon du pistolet de Malko et le visage impassible de Chris. Quelque chose lui échappait.

Brutalement, il se décomposa, jetant son pistolet à terre.

— Ne me tuez pas, supplia-t-il. Ne me tuez pas.

Son accent chantant rendait sa voix encore plus pathétique. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son visage. Sa bouche tremblait.

— Ne me tuez pas, répéta-t-il à voix basse.

Malko abaissa imperceptiblement les commissures de ses lèvres. Il avait horreur de tuer quelqu'un de sang-froid. Depuis toujours. Cela ne lui était arrivé qu'une fois, au Brésil[15].

Puis, il se souvint de la cruauté glaciale de l'Arabe quand il avait

mutilé Kitty. Il vit les joues grasses trembler de peur, et le mépris fut plus fort que la pitié.

— Vous avez perdu, dit-il. Dites à cette jeune fille de sortir et tâchez d'avoir un peu de courage. Tout le monde doit mourir un jour. Chris donna un coup de pied dans le pistolet tombé sur le tapis. L'émir fit un pas en avant vers Malko, les mains jointes. Ses yeux roulaient dans ses orbites :

— Cent mille dollars, dit-il. Je vous donne cent mille dollars. Malko secoua la tête.

— Deux cent mille dollars.

L'Arabe tomba à genoux et se traîna jusqu'à Malko.

— Un million de dollars, je vous signe un chèque d'un million de dollars. Personne ne le saura. Jamais. Il regarda Chris. Vous aussi, je vous donne un million de dollars.

Mandy n'avait plus de salive dans la bouche. Un million de dollars ! Comment la vie d'un homme pouvait-elle valoir autant d'argent ? Les deux hommes ne bougeaient pas. L'émir se releva et courut jusqu'à un secrétaire qu'il ouvrit. Il se retourna, une poignée de billets à la main.

— Prenez tout.

— Il vous reste une minute à vivre, annonça Malko. L'émir eut un sanglot de désespoir, jeta les billets par terre :

— Mais qu'est-ce que vous voulez ?

— Votre vie, dit Malko. Pour celle d'une jeune fille de dix-huit ans. Cela ne se rachète pas. Chris, emmène mademoiselle.

Chris prit Mandy par le bras et la traîna jusqu'à la salle de bains. Elle se laissa faire docilement. Soudain l'émir poussa un cri étranglé et fonça vers la porte. Chris n'eut pas le temps de tirer, mais au passage, le frappa à la tempe avec la crosse de son pistolet. L'Arabe battit l'air de ses deux bras et boula sur un tapis de prière, où il resta étendu sur le dos, les yeux fermés... Dans la chute, sa moumoute se décolla et tomba près de lui. Milton Brabeck surgit brusquement dans la pièce, affolé :

— Les flics ! Il y en a partout. Avec le capitaine. Il veut voir le Prince.

Malko serra les dents et regarda le corps inerte à ses pieds. Impossible de tirer un coup de feu. Les Italiens les arrêteraient immédiatement. Et il n'était pas question d'engager une bataille rangée avec les carabiniers. Est-ce que l'émir allait leur échapper au dernier moment ? La petite boîte jaune tombée par terre lui donna soudain une idée. Derrière le store, il avait suivi la scène de séduction de l'émir. Il remit son pistolet dans sa ceinture et la ramassa. Puis, il tira le corps de l'émir jusqu'à ce que sa tête repose au-dessus de la fosse abritant la table en position basse. L'Arabe était face contre

terre.

On tambourina à la porte. Malko fit signe à Chris Jones de rentrer son pistolet.

— Ouvrez la salle de bains, demanda-t-il.

Maintenant, il avait l'âme en paix. Abdullah Al Salind Katar ne pouvait plus échapper à son sort. Le coup de Chris l'avait assommé pour une bonne dizaine de minutes.

Mandy sortit de la salle de bains, rhabillée et poussa un cri en voyant le corps étendu.

— N'ayez pas peur, dit-il. Je l'ai seulement assommé. Nous voulions lui donner une leçon.

Les coups redoublèrent à la porte.

— Ouvrez, Chris, dit Malko.

Mandy se précipita vers le corps de l'émir et s'agenouilla près de lui, glissant sa main contre la poitrine à la place du cœur. À peine Chris entrouvrit-il le battant que trois carabiniers firent irruption, accompagnés du capitaine Grado.

— Qu'y a-t-il ? demanda Malko.

L'Italien avait le visage sévère. Il sursauta en voyant le corps.

— On vous a vus arriver et on m'a téléphoné. Qu'avez-vous fait ?

— Rien de bien grave, dit Malko aimablement, une petite correction. Mais il est bien vivant. N'est-ce pas, Mademoiselle ?

Mandy inclina la tête affirmativement.

— Je me préparais à partir, capitaine, ajouta Malko. Notre avion décolle dans une heure, nous avons juste le temps.

— Je vous accompagne, dit le capitaine des carabiniers. Je ne voudrais pas qu'il y ait un autre incident...

— Je vous en prie, dit Malko.

Mandy s'était relevée et attendait, indécise. Malko lui fit un charmant sourire.

— Vous devriez aller chercher un médecin pour son réveil, mademoiselle, il sera certainement sensible à cette attention.

— C'est vrai, balbutia Mandy.

Elle était plutôt dépassée par les événements. Docilement, elle sortit.

Malko donna le signal du départ. Le capitaine Grado sortit le dernier. Il se souciait peu de réveiller l'émir.

Dès que la porte fut fermée, Malko appuya sur une petite touche de la boîte jaune au fond de sa poche, et laissa le doigt écrasé sur la touche, tout en marchant à côté du capitaine Grado. De l'autre côté, il y eut un chuintement imperceptible.

Personne n'entendit le léger craquement que fit l'arête de marbre lorsqu'elle s'abattit sur la nuque de l'émir, lui brisant les vertèbres cervicales.

Un beau soleil d'hiver réchauffait l'atmosphère de Cape Cod. Mais l'assistance distinguée qui s'était déplacée pour assister au lancement du porte-avion *Foster Hillman* grelottait quand même. Ce n'était pas un lancement ordinaire. Jamais les chantiers navals de Cape Cod n'avaient vu autant de gens importants. La file des Cadillacs et des voitures de luxe s'étendait sur trois kilomètres. Des bruits étranges couraient sur ce lancement. On avait dit que le porte-avion, devant s'appeler *Corregidor*, avait été rebaptisé très peu de temps avant son achèvement, sur la demande de la Maison Blanche. Il y eut un remue-ménage dans le service d'ordre, des hurlements de sirène. La Lincoln noire blindée du Président arrivait à quatre-vingts miles à l'heure.

Cela aussi, c'était inhabituel. Le Président n'avait pas pour habitude d'assister au lancement des navires. Mais la Présidente était la marraine de l'énorme porte-avion.

Figés par le froid et le respect, les invités d'honneur regardèrent le couple présidentiel monter l'escalier de bois qui menait à la tribune improvisée, devant l'énorme proue. La traditionnelle bouteille de champagne pendait déjà près du micro, au bout d'un long câble. Le Président, sans perdre de temps, s'empara immédiatement du micro. La première partie de son discours n'eut rien de bien spécial. C'était un rappel de l'effort de la nation pour se doter de puissantes armes de défense. Ce porte-avion allait être affecté à la Sixième flotte dont il serait un des plus beaux fleurons. Les assistants s'endormaient doucement sous le ronron officiel. Brusquement, le Président changea de sujet et se mit à parler de Foster Hillman. Un brillant éloge posthume.

« Je suis heureux que ce fier bâtiment porte le nom de Foster Hillman, conclut-il. C'était un homme qui avait consacré sa vie à son travail. Il a donné ce qu'il avait de meilleur et il est mort pour son pays. Nous lui en sommes tous infiniment reconnaissants. »

Un murmure de curiosité balaya les tribunes officielles. Officiellement, la mort de Foster Hillman avait toujours été présentée comme un suicide, au cours d'une crise de dépression nerveuse. Seuls, deux hommes au premier rang des invités ne bronchèrent pas : le général Radford, nouveau patron de la C.I.A. et Son Altesse Sérénissime le Prince Malko.

Djà, la marraine envoyait la bouteille de champagne contre la gigantesque étrave. Il y eut un jaillissement de mousse, des

applaudissements et la coque s'ébranla lentement vers la mer. Une larme glissa lentement sur la joue du général Radford, mais sa femme fut la seule à l'apercevoir. Le patron de la C.I.A. fixait l'endroit où la bouteille de champagne s'était écrasée, comme s'il avait pu apercevoir le minuscule point d'or de la gourmette de Kitty Hillman, noyée dans les 300.000 tonnes d'acier de la coque. Une idée à lui.

FIN

-
- [1] District fédéral.
 - [2] National Security Agency.
 - [3] Voir S.A.S. Caraïbes.
 - [4] Voir le Dossier Kennedy.
 - [5] Vous voulez une piquouze ? Dix dollars.
 - [6] Voir S.A.S. contre C.I.A.
 - [7] Ne tirez pas !
 - [8] Qu'Allah te protège.
 - [9] Oh ! frère !
 - [10] La crique du renard.
 - [11] Du café.
 - [12] Oh ! frère !
 - [13] Super mini-jupe.
 - [14] Office of Spécial Service.
 - [15] Samba pour S.A.S.